Josaphat Lebeau
étudiant
Ottawa 1898

LE

MARÉCHAL CANROBERT

OUVRAGES DE LA MÊME SÉRIE

In-8° de 240 pages.

Le Général de Sonis, par Charles d'Hallencourt.

Christophe Colomb, par Charles d'Hallencourt.

Garcia Moreno, par Charles d'Hallencourt.

Le Maréchal Randon, par A. Rastoul.

L'Amiral Courbet, par le Comte de Lionval.

Le Général de La Moricière, par le Comte de Berthaud.

Le Général de Miribel, par le Comte de Berthaud.

Le Maréchal de Mac-Mahon, par A. Deslauriers.

La Vénérable Jeanne d'Arc, par l'Abbé L. Bouthors.

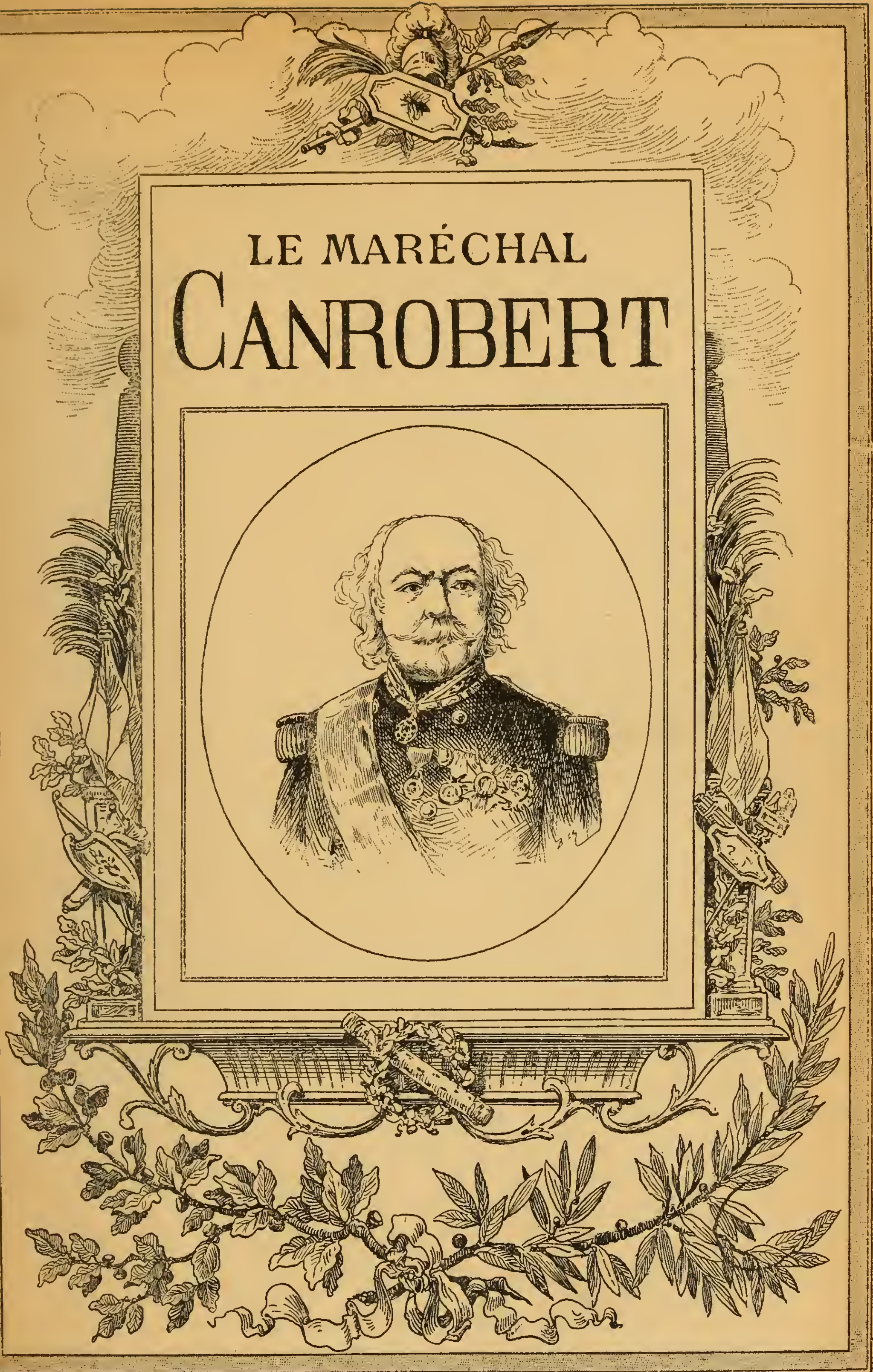
La Légion d'Antibes, par l'Abbé Staub, ancien Aumônier militaire.

Sainte Angèle, par l'Abbé L. Bouthors.

Le Maréchal Canrobert, par Charles d'Hallencourt.

L'Amiral du Petit-Thouars, par le Comte de Berthaud.

Sainte-Anne d'Auray, par l'Abbé Max. Nicol.



. PAILLART. IMPRIMEUR - ÉDITEUR. ABBEVILLE.

LE
Maréchal CANROBERT

CHAPITRE PREMIER

« Celui-ci ira loin! »

Un *homme* vient de disparaître! Canrobert est mort! A notre époque troublée par le souffle satanique révolutionnaire, à la décadence du XIXe siècle, cette disparition du dernier maréchal de France prend le caractère d'un malheur national.

Mais, de cette tombe entr'ouverte, s'échappe un rayon de lumière; cette succession d'un soldat sans fortune, est riche de trésors patriotiques; les échos de cette voix qui s'éteint se prolongent dans de nobles enseignements; ils doivent être recueillis avec un religieux respect, de la génération qui combat comme de la génération qui va naître.

Nous vivons dans un temps où « les *hommes* font peur »; et à l'encontre du philosophe ancien, bien loin de chercher un *homme,* nos modernes pygmées semblent n'avoir d'autre souci que de n'en laisser paraître ou grandir aucun.

Raison de plus, et raison aussi française que chrétienne, pour conserver la mémoire du maréchal Canrobert, dont la belle et noble existence fut consacrée avec le plus entier dévouement, à la grandeur et à la gloire

de la patrie. « Dans ce cercueil, est ensevelie avec sa mortelle dépouille, toute une admirable lignée d'hommes de guerre qui, depuis saint Louis jusqu'à nos jours, ont fait au prix de leur sang et souvent de leur vie, notre France si forte, si puissante et si honorée. » *(Echo de l'Armée.)*

C'est au champ d'honneur qu'aurait dû tomber Canrobert ! C'est en tenant la palme du soldat qu'il aurait voulu paraître devant le Dieu des armées, pour recevoir la couronne éternelle ; il le souhaitait, et Dieu l'a exaucé.

En effet, l'une des blessures graves reçues à Constantine, en 1837, s'étant rouverte quelques mois avant sa mort, il interrogea le médecin. Celui-ci osa révéler au vieux soldat chrétien, la gravité du mal qui devait bientôt achever la victime : « Vous me rendez heureux, reprit vivement le Maréchal. C'est encore une manière de mourir au champ d'honneur. » Ne peut-on pas dire qu'après un demi-siècle c'est un boulet arabe qui l'emporte !

Au siège de Constantine, le colonel Combes expirant, montrant du doigt Canrobert blessé près de lui, jetait au maréchal Vallée cette parole prophétique : « Celui-ci ira loin ! »

D'où est-il parti ce noble Maréchal pour « aller si loin » ?

Au siècle dernier, le château de Laval de Saint-Ceré (1) (Lot) était la demeure d'une honorable famille, vivant sur ses terres, dont elle partageait avec tous les pauvres les modestes revenus : c'était la famille de *Certain*. Le blason antique, au chevron brisé sur champ

(1) Prononcez *Sré*.

de gueules, semblait un symbole du sacrifice toujours généreux, et la devise : *Nul n'a forfait* devait rappeler aux héritiers des Certain et des Verdal que *noblesse oblige !*

Depuis le XVIe siècle, le fief de Verdal avec le château de Grugnac étaient propriété de famille de Madame de Certain ; et, comme le service militaire était sous l'ancienne monarchie un devoir des nobles, au XVIIe siècle des vingt-quatre fils des Grugnac, *vingt-trois* combattirent sous le drapeau de la France !

L'aîné aura sept garçons, tous soldats, et une fille, Louise-Marguerite de Verdal, devenue en 1768 Madame de Certain et dont les petits-fils s'appelleront Canrobert et de Marbot.

Au nom patronymique de *Certain,* les enfants issus de ce mariage ajoutèrent, suivant l'usage de cette époque, celui de quelque domaine : l'aîné s'appela *Certain de Canrobert,* le second *Certain de l'Isle,* le troisième *Certain de la Côte* et la fille *Certain du Puy.*

A peine le futur général de Marbot eut-il connu la sœur de son ami de la Côte qu'il la choisit pour compagne, et Certain de Canrobert, en garnison à Saint-Servan, épouse la fille aînée de M. de Sanguinet, officier de marine, dont la femme compte parmi ses ancêtres un héros du combat des Trente.

Ainsi la fidélité constante du Breton se mêlera dans les veines des Canrobert à l'ardeur méridionale, et donnera à la bravoure du Maréchal cette bouillante mais impassible et tenace intrépidité, qui le distingue entre tous les soldats.

Nous sommes en 1788 ; encore quelques mois et la *Déclaration des droits de l'homme* affranchira les scélérats de toute morale, après avoir supprimé les *devoirs,* sanctionné et proclamé *le droit* au crime.

Les biens de la noble famille sont mis aux enchères, le vol s'accomplit au nom de la *liberté ;* et tandis que les trois *Certain* suivent l'armée des princes, Madame de Canrobert, réfugiée à Saint-Malo, est traquée comme suspecte, et enfermée dans un cachot humide dont la petite lucarne ne laisse voir que l'horizon des flots.

Deux enfants en bas-âge, donnent à la jeune mère de vingt-six ans le courage de vivre ; mais les privations de toutes sortes ont, après deux années, épuisé ses forces ; la petite fille est morte de misère, Madame de Certain succombe à la douleur morale autant qu'à la souffrance physique, après avoir pendant quelques jours recouvré la liberté, grâce aux sollicitations de son beau-frère Antoine de Marbot, président au Conseil des Anciens.

En apprenant la mort de sa femme, Certain de Canrobert brave la loi des suspects ; il rejoint son fils Antoine (qui sera bientôt le demi-frère de notre grand Maréchal) et sa sœur Madame de Marbot, qui s'est faite la mère de l'orphelin.

Mais la révolution ne respecte aucune liberté ; elle poursuit au nom du Directoire tous les émigrés : le capitaine de Canrobert doit fuir, et ne reverra la France que sous la protection du Premier Consul. Après avoir passé quelques mois chez sa sœur, M. de Canrobert se fixe définitivement dans le Lot à Saint-Ceré où il épouse en 1807 Mademoiselle de Niocel.

La future mère du Maréchal avait une petite dot ; mais, seule héritière du sieur de Soulhac, elle n'hésita pas à unir son sort à celui de ce jeune soldat, grand, bien fait, homme de beaucoup d'esprit et de cœur, aux qualités duquel la souffrance ajoutait une majesté pleine de charmes ; sa parole brève, animée, son caractère net et tranché, indiquent un homme qui sait vouloir, un homme qui peut commander, et qui saura soutenir les durs combats de la vie.

Lorsque le 17 juin 1809 François naquit de ce mariage, M. de Marbot, son demi-frère, sortait de Saint-Cyr pour faire la campagne d'Autriche.

Dès l'année 1792, tout le monde était devenu *citoyen !* *François de Certain de Canrobert* fut inscrit au registre civil sous le nom de Certain Canrobert ; sous cette forme plébéienne, le nom du Maréchal devait recevoir un nouvel éclat qui éclipse encore celui de ses ancêtres.

Ce n'est pas que le nom de *Certain* eût manqué de la gloire que donne la naissance, car peu de familles ont compté autant de chevaliers de Saint-Louis. Etrangers aux honneurs de la cour, mais dévoués à cette monarchie de quinze siècles qui a fait la grandeur de la France, sans souci des bontés personnelles du roi qu'ils n'approchent même pas, la plupart des nobles émigrés de province ont quitté leur pays, abandonné leurs familles et leurs biens, sans autre préoccupation que celle d'accomplir leur devoir de sujets, sans espoir d'aucune autre récompense que celle de leur conscience.

M. de Certain de Canrobert n'accepta pour prix de ses services que la croix de Saint-Louis ; mais au retour du roi, on lui offrit pour son unique fils, une place dans l'institution fondée par la duchesse d'Angoulême, pour les jeunes gens nobles sans fortune.

Les écoles militaires et les collèges royaux avaient été supprimés par la Convention, mais celui de la Flèche était un de ceux qui reçut une glorieuse exception, comme réservé aux fils d'officiers morts au champ d'honneur.

Lorsqu'en 1814 le duc d'Angoulême, depuis Charles X, accompagné de l'illustre prisonnière du Temple, fille de Louis XVI, visita les jeunes élèves, le prince et la princesse, enthousiasmés de leur attitude guerrière, demandèrent à Louis XVIII la fondation à Paris d'un collège

semblable, où les fils des chevaliers de Saint-Louis, dans une situation de fortune précaire, et dignes d'intérêt, seraient formés aux habitudes et à la science militaires. Cette requête, formulée au nom et par la duchesse d'Angoulême, donna naissance au collège de Vaugirard, confié alors aux Pères oratoriens. C'est donc au collège de Vaugirard que le maréchal Canrobert fit ses études.

L'écolier apportait un mince bagage ; mais la vivacité de son intelligence, la décision de sa volonté, l'entrain de ses allures, l'aménité de ses rapports, rendaient un éclatant témoignage à la première éducation de l'enfant.

N'oublions pas que l'influence de la famille est la source ordinaire des vertus publiques comme des vertus privées; et que les fruits cueillis sur l'arbre de la gloire humaine, sont dus à la semence déposée au cœur de l'enfant.

La simplicité dans la bonté comme dans l'héroïsme, telle sera la note dominante du caractère de notre illustre Maréchal ; il a comme aspiré ces vertus dans l'air natal du vieux manoir, où sa jeunesse s'est écoulée libre, joyeuse et chrétienne.

Couverte de plantes aux fleurs grimpantes qui envahissent les murs, la demeure disparaîtrait presque, à travers les bosquets d'églantines et de roses, n'était le perron qui conduit aux deux salons garnis des portraits de famille, seul trésor des habitants. Tout est antique dans ce manoir : les meubles en bois doré, les glaces à biseaux encadrées de sculptures, les portières en lampas cramoisi, autant de souvenirs du temps qui s'en va, de choses qui ne sont plus, et dont l'amour remplit d'autant mieux le cœur d'un enfant noblement doué.

Canrobert avait sept ans lorsqu'il entrait à Vaugirard ; à dix-sept ans, sa mère le présentait à Saint-Cyr, car M. de Canrobert était mort.

Le temps brumeux et froid du jour où il voyait l'école

pour la première fois, attrista l'enfant ; la double rangée de tilleuls trapus, alignés et coupés militairement, était si loin de rappeler la végétation méridionale ou bretonne !

Le général de Broglie, commandant Saint-Cyr en 1826, maintenait dans l'école la plus exacte discipline, et les officiers n'en sortaient que fortement imbus de l'esprit militaire. Il faut le reconnaître, si l'on attachait moins d'importance qu'aujourd'hui à la partie scientifique, on s'occupait davantage peut-être de tremper le caractère, et d'inculquer aux jeunes gens le sentiment des grands devoirs, que leur imposait le noble métier qu'ils avaient embrassé.

Canrobert en accepta de bonne grâce toutes les exigences et sortit en 1828, sans avoir pris ni vacances, ni congé, comme c'était alors l'usage. Il racontait que son premier supplice, sa première grande humiliation fut d'être marqué d'un numéro comme un colis, d'être serré et comme ficelé dans l'uniforme, après avoir vu tomber sous le ciseau inexorable du perruquier d'ordonnance, les beaux cheveux bouclés dont il aimait la parure. Plus tard et devenu maréchal, Canrobert répondait à l'Empereur qui voulait les lui faire couper : « Sire, ne touchez pas à ces cheveux-là ; ma chevelure appartient à l'histoire. »

Réputé l'un des meilleurs élèves, il passait en 1828 sous-lieutenant au 47e de ligne, pendant que Mac-Mahon, son camarade de promotion et son émule de gloire, entrait à l'école d'Etat-Major.

Le jeune officier ne connut ni les loisirs, ni les dangers de la garnison ; par un travail assidu, par l'étude approfondie de l'art militaire, par le charme de son caractère, son intelligence, sa courageuse activité, par son amour du soldat, il gagnait à la fois la confiance de ses hommes et l'estime de ses chefs.

AFRIQUE

(1835-1850)

CHAPITRE II

La Croix d'honneur

Lieutenant en 1832, Canrobert suivit son régiment en Afrique, lorsque le 47e de ligne y fut envoyé, en 1835, pour prendre part à une grande expédition destinée à venger, sous les ordres du Prince royal et du maréchal Clausel, l'échec de la Macta.

Le 47e était commandé par le colonel Combes, un officier de la grande époque. Compagnon d'armes, sous l'Empire, du maréchal Bugeaud, il était resté son ami. Il avait longtemps fait la guerre, et en avait rapporté une expérience développée par des qualités militaires exceptionnelles. Canrobert était donc, sous les yeux d'un tel chef, à une merveilleuse école, et bientôt le colonel Combes, avait pu juger de la valeur au feu et des talents que déjà montrait son jeune officier, et l'avait pris en grande affection.

La puissance d'Abd-el-Kader grandissait chaque jour ; il rêvait de s'établir dans les provinces d'Alger et de Constantine, et la France, insuffisamment représentée en Afrique par le général Desmichels, réclamait enfin le rappel du malencontreux négocia-

teur. C'est alors que le maréchal Clausel reçut la mission de détruire Mascara place d'armes de l'émir; c'était l'atteindre au cœur.

L'armée était conduite par un maréchal formé aux grandes guerres par l'Empire, et personnifiant le glorieux passé de la France. Le duc d'Orléans commandait une division, il devint promptement l'idole du soldat par sa bravoure, son intelligence, son ardente sollicitude et sa rare bienveillance pour chacun de ses hommes.

Malgré les difficultés de la mauvaise saison, le corps expéditionnaire d'environ 10,000 hommes, soutenus par les deux importantes tribus, les Douars et les Smalas, eut raison de l'ennemi; Mascara, surnommée la *Ville aux soldats*, fut occupée. Mais Abd-el-Kader l'avait si odieusement saccagée, qu'à peine l'armée y campa quelques jours. Cependant l'émir n'avait pu sauver ni ses vingt-deux gros canons, ni la quantité de munitions de guerre contenues dans l'arsenal dont il était si fier; le maréchal fit noyer les poudres, détruire les canons, avec les fabriques d'armes, il ruina l'arsenal de sorte qu'Abd-el-Kader à la fois privé de la seule place forte armée, centre de sa résistance, et réduit à faire venir les armes et les munitions par le Maroc, perdait sur ses troupes l'influence d'un chef régulier, et n'était plus à leurs yeux qu'un chef de bande.

Par le succès de l'expédition, l'émir se trouvait à deux doigts de sa perte; ses partisans commencèrent à l'abandonner, comme il arrive à ceux à qui la fortune ne sourit pas, la populace se rua sur les réguliers, leur arrachant leurs armes; on dépouilla sa mère et sa femme de leurs bijoux, et, joignant l'insulte aux mauvais traitements, les Arabes le nommaient *Sultan de la broussaille* après avoir mis en pièces le parasol, emblême de la souveraineté.



Au siège de Constantine (page 19).

Lui, cependant, traversa le pays, et, lorsque Clauzel marcha sur Tlemcen pour délivrer les Colonglis, il les trouva aux prises avec Abd-el-Kader qui, vaincu de nouveau, et poursuivi pendant quatre heures, dut son salut à la vitesse de sa jument arabe.

Après les rudes combats auxquels avait donné lieu l'expédition de Mascara, dit le général du Barail, on parla, pour la première fois, de deux hommes qui devaient atteindre rapidement les sommets de la hiérarchie militaire : un capitaine de carabiniers qui s'appelait Changarnier, et un lieutenant de ligne qui s'appelait Canrobert. Ce dernier donna, en cette circonstance, une première preuve de cette abnégation, de cette modestie, compagnes ordinaires du véritable héroïsme, qui distinguent sa carrière. Le colonel Combes le proposa pour la croix.

« J'ai suivi les ordres du capitaine, je suis tout jeune, répondit le lieutenant, mon capitaine est un vieux brave qui se battait déjà à Marengo. Donnez-lui la croix que vous me destinez. »

« — Qu'est-ce que j'apprends ? lui écrit son très proche parent, le général Marbot, aide-de-camp du duc d'Orléans, tu refuses la croix, toi? Tu fais le Spartiate! Il n'y en a pas dans notre famille. »

« — Je ne fais pas le Spartiate, répond Canrobert; mais mettez-vous à ma place. C'est à peine si j'ai trois poils de barbe au menton. Je rougirais de porter ma croix devant mon vieux capitaine, qui la mérite peut-être depuis trente ans. »

Pendant les deux années qui suivirent, dans cette guerre incessante contre les surprises des Arabes, Canrobert se faisait remarquer notamment à Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkah.

Dans cette lutte de tous les jours, le jeune officier était devenu, en 1836, adjudant-major, puis capitaine en 1837; il attirait l'attention et l'estime de ses chefs par ses mérites exceptionnels, déjà il était en pleine lumière et il était facile de prévoir l'avenir.

Le capitaine Canrobert reçut sa première blessure à l'assaut de Constantine. Voici comment le compte-rendu officiel parle de cette mémorable action :

« Le colonel Combes arrivait avec les compagnies du 47e et de la Légion étrangère, après l'explosion terrible qui venait de décimer les compagnies de tête de la première colonne d'assaut. Malgré l'épouvantable désordre causé par cette explosion, il était entré dans la place et s'emparait de la brèche libre. Il prit alors le commandement que le colonel de La Moricière, grièvement brûlé au visage et sur diverses parties du corps, n'était plus à même de conserver.

« L'ennemi, confiant dans l'effet de l'explosion, s'était mis à l'écart derrière une barrière, et à portée de l'endroit par où les Français comptaient se frayer un passage.

« Ainsi abrité, il nourrissait un feu si meurtrier, qu'il devenait impossible aux nôtres de se maintenir plus longtemps dans cette position déjà si difficile, sans tenter une de ces folies audacieuses, qui stupéfient d'ordinaire l'adversaire le plus courageux, et rendent le soldat français, auquel elles sont familières, le plus redoutable combattant.

« Le colonel Combes ordonne à une compagnie de son régiment de briser cet obstacle. Sur un étroit passage, des centaines de combattants sont ensevelis ou mutilés; nos intrépides soldats se troublent et hésitent :

« La Croix à celui qui franchira cette barrière ! s'écrie le colonel Combes, en se retournant. »

» Canrobert se précipite en avant à la tête de ses

hommes; il trébuche, on le croit mort?... Il avait au contraire plongé au-dessous des balles, évité le feu, et il avançait toujours.

« Le colonel Combes, blessé au cou, s'était emparé du fusil d'un soldat mort et continuait de guider les troupes, les entraînant par son exemple.

« Déjà, ses soldats ont rompu la barrière, l'ennemi culbuté fuit dans toutes les directions, lorsque deux coups de feu atteignent le colonel à la poitrine, et renversent son aide-de-camp, le capitaine Canrobert.

« Tous deux se relèvent, et ont encore la force de se transporter auprès du général en chef, pour le mettre personnellement à même d'apprécier la situation. Mais, cette mission accomplie, le brave colonel Combes, épuisé, s'affaisse; la pâleur de la mort envahit son visage. Mortellement atteint, l'intrépide chef se tourne vers Canrobert blessé, gisant à son côté, et l'enveloppant d'un dernier regard, il murmure à travers le râle de la mort, ces quelques mots que recueille le commandant en chef : « *Monsieur le Maréchal, il y a de l'avenir dans cet officier !* »

« C'était le testament d'un brave, qui devait laisser un gage prophétique à celui auquel il était consacré (1)... »

(1) Le colonel avait trente ans de service et se disposait à prendre sa retraite, lorsque l'expédition de Constantine fut décidée ; aux instances de sa femme qui le rappelait, ignorant la résolution du maréchal Vallée, il avait répondu :

« Je ne puis m'en aller maintenant, ce serait déserter, car nous devons marcher sur Constantine; mais je te jure de revenir aussitôt que Constantine sera prise. »

Constantine fut prise, mais Combes ne revint pas !

CHAPITRE III

Corps d'élite. — Colonel des Zouaves.

En 1839, Canrobert rentrait en France, avec la croix d'honneur qu'il avait refusée trois ans auparavant, et qu'il venait d'acheter au siège de Constantine ; il fut chargé d'organiser un bataillon de légion étrangère avec les Espagnols royalistes réfugiés.

Dès 1840, le brillant capitaine retournait en Afrique avec son grade, et comme adjudant-major aux chasseurs à pied, troupe d'élite, formée par le duc d'Orléans et composée des officiers du meilleur avenir. Comme chefs de bataillon ou capitaines, nos plus illustres soldats, Canrobert, Mac-Mahon, Forey, Ladmirault, Mellinet, etc., avaient travaillé avec le prince à cette première formation du camp de Saint-Omer. Le duc d'Orléans, en raison des progrès réalisés pour l'armement des troupes, avait reconnu la nécessité de créer, à titre d'essai, un bataillon d'hommes choisis et devant recevoir une instruction militaire spéciale. L'adoption du fusil rayé et d'une balle à forcement, la nécessité de mouvements rapides pour échapper au feu de plus en plus meurtrier, militaient en faveur de l'idée du prince ; dès l'année suivante, dix bataillons de tirailleurs portaient le nom de *chasseurs d'Orléans,* et réunissaient au camp d'Helfaut (près Saint-Omer) une troupe d'élite que toute l'Europe pouvait nous envier.

A ce propos, nous citerons ce beau passage du général du Barail :

« Oui, écrit-il, il faut des corps d'élite... l'égalité de tous, c'est la médiocrité pour tous. Les exemples historiques à l'appui de cette thèse ne manquent pas. Pour n'en citer que le plus récent : à Patay, l'on vit de jeunes troupes, effrayées et tapies dans un ravin, se relever et courir à l'ennemi sur les pas des trois cents zouaves pontificaux, animés par Charette et Sonis qui criaient : « Montrez ce que peuvent des hommes de cœur pour Dieu et pour la France ! » L'émulation, l'entraînement sont aussi puissants sur les corps de troupes que sur les individus.

« Qu'est-ce que les corps-frontière, le sixième par exemple ? Il saute aux yeux qu'ils ne sont pas pareils aux autres ; et que, préparés en vue d'un effort suprême et subit, ils ont des soldats plus entraînés, mieux recrutés, et des officiers choisis spécialement. »

Bugeaud venait de recevoir le commandement en chef de l'armée d'Afrique. Le général était un de ces hommes qui savent vouloir, et qui savent ce qu'ils veulent ; il ira droit au but, et ce but ce sera la destruction de la puissance d'Abd-el-Kader, que les tâtonnements et les fautes des précédents gouverneurs avaient laissée grandir.

Bugeaud commande 80,000 hommes, il a pour le seconder La Moricière, Bedeau, Forey, Pélissier, Niel, avec tous ceux que nous avons nommés plus haut ; il tient tout le monde en haleine ; perpétuellement en route pour quelque expédition, il est merveilleusement secondé par les exemples de respect de discipline, que donnent les deux princes, le duc d'Aumale et le duc de Nemours, combattant sous ses ordres ; enfin il est rejoint par le 6e bataillon d'Orléans, venant de Toulon.

Déja, le prince, franchissant les *Portes de fer*, avait compromis l'influence de l'émir qui soulevait la province d'Alger, lorsqu'il fallut ravitailler Milianah. La campagne devint très pénible ; dans la saison la plus chaude

les fiévreux encombraient la colonne ; aussi quand on entreprit de secourir Médéah, les Kabyles, placés en embuscade sur les hauteurs, attaquèrent vigoureusement l'arrière-garde dont Canrobert faisait partie. Le chef du 6e bataillon d'Orléans était Forey, depuis maréchal de France. Dirigé sur Médéah, il fut attaqué, en descendant les pentes du Nador, par une nuée de Kabyles. Le bataillon d'Orléans, conduit par son capitaine adjudant-major, Canrobert, se précipite sur l'ennemi et fait lâcher pied aux Kabyles ; les pentes du terrain ne permettant pas de les poursuivre, ils parviennent à disperser les Arabes, ouvrent la route de Mouzaïa infestée par les bandes et s'y établissent.

De là, le 6e bataillon, après avoir franchi l'Atlas, répare pendant plusieurs semaines le fossé profond qui entoure sur plus de soixante lieues le territoire d'Alger, et rentre à Blidah pour l'hiver.

A peine les sentiers étaient-ils praticables, le bataillon rejoint Bugeaud, qui, de Cherchell, parcourt le pays des Beni-Menasser.

Le Maréchal, toujours infatigable, est à Oran où le suivent des colonnes venues d'Alger, destinées à protéger contre Abd-el-Kader les tribus soumises. Canrobert parvient au confluent du Cheliff et de l'Oued-Rouina, après une marche de treize heures, qui a fait donner au bataillon le surnom de *Ventre-à-terre*.

Les expéditions se succèdent, dans les montagnes, entre les plaines du Cheliff et celles de la Mitidja ; tout à coup, le 6e bataillon, au moment où il gravissait le sentier unique d'une pente rapide, est assailli par une bande de Kabyles dominant la vallée, et profitant de cette position pour attaquer vigoureusement nos chasseurs. Canrobert, toujours maître de lui, toujours décidé dans l'action, « dirige une savante retraite en échelons, de position en position, infligeant à l'ennemi des pertes

sensibles. » Ce beau fait d'armes lui obtient un grade, il entre comme chef de bataillon au 13e léger le 22 mai 1842.

Il y reste quelques mois, prend part à la répression des tribus, et dès le mois d'octobre reçoit le commandement du 5e bataillon d'Orléans, où il succède à Mellinet, devenu lieutenant-colonel.

De Mostaganem, Canrobert s'embarque pour Alger, rencontre sur l'*Etna* le sous-officier de spahis, depuis général du Barail, qui sera son ami, et écrira dans ses *Souvenirs :*

« Il était déjà populaire dans l'armée d'Afrique, autant par son imperturbable bravoure, que par cet amour du soldat qui a marqué sa longue et glorieuse carrière. Le mot de *famille* appliqué à l'armée est d'une justesse extrême ; car le métier militaire, par la communauté des peines et des joies, développe parmi ceux qui l'exercent tous les sentiments qui caractérisent la famille; s'il y a des antipathies traditionnelles, il y a des fraternités tendres et des paternités touchantes. Les frères d'armes s'aiment comme des frères de nature, et le chef digne de son rang a de véritables entrailles de père.

« Tel a toujours été Canrobert. Tel il m'apparut alors déjà, lorsque appuyé sur le bastingage du bateau, livrant au vent d'Afrique sa longue chevelure qui flottait comme une crinière autour de sa belle tête léonine, il écoutait et encourageait mon babil de sous-officier de spahis. »

Revenu aux chasseurs d'Orléans, le chef du 5e bataillon, notre héros, prit une part active à la soumission des kalifats d'Abd-el-Kader ; en 1845, après avoir fermé le passage aux Arabes, et les avoir vaincus dans toutes leurs attaques fatigantes et imprévues, il devient lieu-

tenant-colonel ; enfin, en 1847, où il dégage un convoi près de l'Oued-Sidi-Brahim, Canrobert est appelé au commandement des *zouaves,* si aimés de leurs chefs, si glorieux déjà dans l'armée, que Saint-Arnaud les nommait *la garde impériale d'Afrique.*

Le colonel des zouaves reçut dans la guerre du *Djurjurah* l'une des missions les plus délicates.

Le général Blangini dirigeait l'expédition ; parti de Blidah dont il commandait le cercle, il allait atteindre Bordj-Boghni lorsque l'ennemi se porta brusquement sur l'aile droite des troupes dans le défilé de Sidi-Rhaman, et fut repoussé dans les montagnes; mais à peine le bivouac établi, les Kabyles revinrent plus nombreux. C'est alors que Canrobert, par une charge vigoureuse, les rejeta au-delà du ravin et des crêtes qui dominaient nos troupes. Le lendemain, le général décidait de s'établir dans une meilleure position. Les Kabyles, croyant à une retraite, ne devaient pas manquer de harceler l'arrière-garde ; mais le général Blangini avait tout prévu : pour protéger le mouvement, il avait placé un escadron et une section d'artillerie sur le flanc de la montagne, en arrière de la crête qui dissimulait ces troupes aux Kabyles. Aussitôt qu'ils ont vu lever le camp, les Arabes se sont mis en marche; puis, descendant des montagnes, ils traversent avec impétuosité le ravin et même le torrent qui les sépare de nous, et gravissent la pente derrière laquelle se tenait l'escadron de défense avec notre artillerie.

Canrobert, le pistolet au poing, les attendait; le 1er bataillon de zouaves s'élance sur eux, le 2e, commandé par Espinasse, les prend à droite, les chasseurs attaquent à gauche; vingt mètres à peine séparaient les Kabyles de nos troupes. En vain ils essaient de fuir, ils tombent sous notre artillerie et sous les carabines de nos chasseurs ; les uns se couchent dans le torrent, d'autres

se cachent dans les bosquets de lauriers-roses, quelques-uns parviennent à la pente opposée ; nous chargeons jusqu'au fond du ravin, nos troupes poursuivent les fuyards, et la nuit seulement les oblige à rallier le camp.

Mais la lutte devait avoir pour théâtre principal le Djurdjura même ; pour acteurs, la tribu des Beni-Yala l'une des plus belliqueuses, et nos troupes les mieux aguerries. Le colonel Canrobert, malgré les obstacles accumulés dans cette partie sauvage du Djurjurah, combina, exécuta ses mouvements avec tant de promptitude et de vigueur qu'il enleva, razzia et brûla les principaux villages sans perdre plus de trente hommes. Les Beni-Yala n'avaient pas eu le temps d'appeler les tribus voisines. Ils purent élever un retranchement en pierres sèches, pour défendre les sentiers qui dominaient leur camp ; mais après s'être battus en désespérés, avoir vu mourir la plupart de leurs chefs et brûler leurs villages, ils se retirèrent consternés.

Le colonel proposait alors une entrevue à l'un des marabouts influents qui persuada aux tribus d'accepter l'aman ; l'expédition semblait terminée, lorsque les Zouaouas, conduits par Sidi-Dioudi, ennemi acharné de la France, entraînèrent de nouveau l'une des tribus soumises. Sidi-Dioudi somma Canrobert de rétrograder, et déclara qu'il prenait les tribus voisines sous sa protection : il ne connaissait pas Canrobert.

Pendant la nuit du 12 juillet, sa colonne gravissait la montagne ; toutes les forces arabes étaient réunies, et le combat devait être opiniâtre. Le gros des ennemis, massé devant les zouaves, attaqua notre droite avec vigueur ; comme c'est l'usage arabe, les cavaliers, après s'être précipités en masse, se séparent et cherchent à étourdir leurs adversaires en caracolant de tous côtés ;

les zouaves, immobiles, regardaient venir et attendaient le moment de s'élancer à la baïonnette ou de tirer à bout portant. Deux fois un village avait été pris et repris, une lutte corps à corps était engagée sur plusieurs points, mais malgré leur nombre et l'audace de leur chef, les Arabes vaincus suivirent Sidi-Dioudi dans les montagnes, et la tribu révoltée des Beni-Melikeuch réclama la clémence du vainqueur.

Après cette victoire, nos soldats se remirent en marche; mais les troupes épuisées manquaient d'eau; déjà abattus par la fatigue, les hommes atteints du choléra tombaient comme des mouches, plusieurs, démoralisés, se suicidèrent dans un mouvement de désespoir. Canrobert désolé déclara que si un homme succombait à cette coupable faiblesse, « son nom serait mis à l'ordre du jour comme celui d'un traître. »

Mais il ne se contenta pas de sévir, il encouragea, il *entraîna par l'exemple :* devant une embuscade très dure à enlever, il a vu ses zouaves haletants, à bout de force et prêts à renoncer à la lutte. Un effort suprême peut seul nous donner l'avantage. Canrobert lance son cheval sur l'embuscade, il arrive seul au milieu des Kabyles et les tient à distance pendant une minute... Les zouaves retrouvent l'élan et le délivrent.... mais ils sont furieux de la témérité de leur chef, et résolus à la lui faire payer.

« Vous tiriez la langue comme des chiens qui ont soif, répondit en riant Canrobert, il fallait bien vous arracher un effort impossible mais victorieux... »

« C'est égal, criaient les zouaves, la première fois que Canrobert fait *emballer* (emporter) son sacré cheval, nous le fichons en plan. »

Le colonel se garda bien d'entendre... mais le soir même, rencontrant les Kabyles, il se lança sur eux

à fond de train. Tout le régiment suivit en jurant, mais ce fut à qui dépasserait le chef tant aimé.

« Ah bah ! mes enfants, disait après la victoire le brave colonel, est-ce que vous ne deviez pas me laisser couper le cou. »

Et tous les hommes de se mettre à rire, répétant avec force jurons : « Vive le colonel des zouzous ! vive Canrobert ! »

Ce n'était pas un sentiment de crainte qu'il répandait autour de lui ; il exerçait cette influence salutaire qui se combine de l'amour, de la confiance et de l'estime pour pour un chef vénéré, toujours le premier au feu.

« On s'imagine que le courage au feu est le même pour tous les hommes de guerre, écrit un soldat. Quelle erreur ! Aveugle, instinctif chez les uns, il est parfaitement réfléchi chez les autres ; et tel chef intrépide qui charge à la tête de ses troupes, et semble emporté par l'héroïsme guerrier et l'enivrement de la bataille, sait très bien ne laisser prise sur lui que le moins possible.

Napoléon, au moment où la victoire balançait, se tournait vers Murat et lui montrait l'ennemi. Murat se dressait sur ses étriers, superbe, théâtral en son uniforme tout chamarré d'or ; il enlevait ses escadrons et se précipitait sur les carrés prussiens ou autrichiens, où il entrait comme « dans du beurre, » selon l'expression de Balzac.

Lassalle chargeait le sabre au côté, beau et joyeux.

Les trois plus célèbres chefs de l'armée d'Afrique, au point de vue spécial dont je parle aujourd'hui, furent certainement La Moricière, Cavaignac et Canrobert.

La Moricière chargeait en preux d'autrefois, en chrétien combattant pour le Christ.

Cavaignac était calme, assuré, muet, terrible.

Canrobert... ah ! Canrobert ! Il partait comme la tempête, l'œil fulgurant, les cheveux au vent, brandis-

sant son épée, magnifique d'enthousiasme et de hardiesse. Mais il savait être aussi prudent que brave. Toujours il maintenait devant lui le poitrail, l'encolure, et la tête de son cheval, qui lui étaient ainsi comme une cuirasse vivante. Ses soldats n'y voyaient que du feu, et il leur conservait de la sorte un chef aimé et respecté. Canrobert a eu plusieurs fois son cheval tué sous lui ; il n'a jamais été blessé en chargeant.

Quant aux punitions, les soldats n'y pensaient même pas, ils redoutaient sur toutes choses le blâme de leur colonel, ils se seraient fait tuer pour ne pas lui causer de la peine.

Tandis que leur *père*, insouciant de sa propre vie, parcourait les colonnes, recommandant de se bien embusquer, un lieutenant, au risque de punition grave, et emporté par son dévouement, lui cria de loin : « Alors, au nom du ciel, mettez-vous vous-même à l'abri, ou nous sortons tous de nos embuscades. »

CHAPITRE IV

Immortel assaut de Zaatcha.

Le choléra se déclarait à Orléansville comme dans la garnison avec une effrayante intensité. Partout les officiers, le colonel Martimprey en particulier, rivalisaient de dévouement pour maintenir le moral des troupes et combattre l'épidémie. Chaque jour il se rendait avec ses officiers à l'hôpital pour surveiller le service sanitaire, encourager, soigner et consoler les malades; tous, soldats, indigènes, admiraient le zèle éclairé du gouverneur, et se disaient l'un à l'autre : « Quelle sérénité, quel noble caractère, quel homme de cœur, surtout quel grand chrétien. »

Le fléau sévissait dans toute l'étendue de l'Algérie; depuis deux mois un linceul funèbre couvrait la colonie, quand éclata là formidable révolte des Zibans. C'est au moment où le choléra atteignait son maximum qu'éclata l'insurrection, terminée par le siège meurtrier de Zaatcha, l'un des épisodes de guerre qui ont fait le plus d'honneur à l'armée d'Afrique, et qui suffirait à lui seul pour immortaliser le nom de Canrobert.

Heureusement Abd-el-Kader était prisonnier; car au milieu de nos interminables révolutions, et des changements perpétuels qu'elles occasionnent, un chef habile et incontesté eût pu nous ravir la grande colonie africaine.

Les faux chérifs surgissaient sans cesse, se disant envoyés par Dieu pour châtier les chrétiens; et la

révolte de toutes les tribus des Zibans, insignifiante d'abord, avait grandi par notre impuissance.

Canrobert, chargé de refouler, de maintenir, puis de vaincre l'ennemi, avance à la tête de ses zouaves malgré tous les obstacles, au travers des Arabes qui le harcèlent. Il traîne avec lui les cholériques à peine échappés à la mort, et sur son passage met en fuite les tribus en leur criant au passage : « Je porte avec moi la peste ; si vous me barrez le chemin je la jette sur vous. » Quarante-huit heures après avoir quitté Aumale, la colonne atteignait la région des Zibans.

On appelle Zab (et Ziban au pluriel) une vaste région sablonneuse qui s'étend au sud des montagnes de l'Aurès, et que ses nombreuses oasis, piquetant la surface jaunâtre du désert qui commence, ont fait comparer à une peau de tigre. Biskra, la principale de ses oasis, avait été occupée par le duc d'Aumale, en 1844, avec de grandes difficultés, et dépendait depuis cette époque comme chef-lieu d'un cercle militaire, de la subdivision de Batna. Le commandant de Saint-Germain avait, sur les indigènes comme sur les troupes, la grande influence que méritaient ses vertus militaires ; il apprit secrètement que Bou-Zian, chef capable et courageux, fanatisait les habitants et prêchait la guerre sainte.

C'était l'époque où les tribus fidèles payaient l'impôt sur les palmiers ; le commandant avait envoyé le capitaine de Séroka, son chef de bureau Arabe, pour recevoir la quote-part des oasis ; il devait ainsi se rendre un compte exact de la disposition des esprits. En approchant de Zaatcha, le capitaine rencontra une population malveillante qui refusa l'impôt, et tenta de le retenir prisonnier. Le commandant de Saint-Germain marcha contre la ville qui s'était mise en défense, la mort l'y attendait. Cet évènement consterna les troupes et

accrut l'audace des insurgés, qui entraînèrent les habitants des oasis, par un serment de solidarité, dans une même querelle.

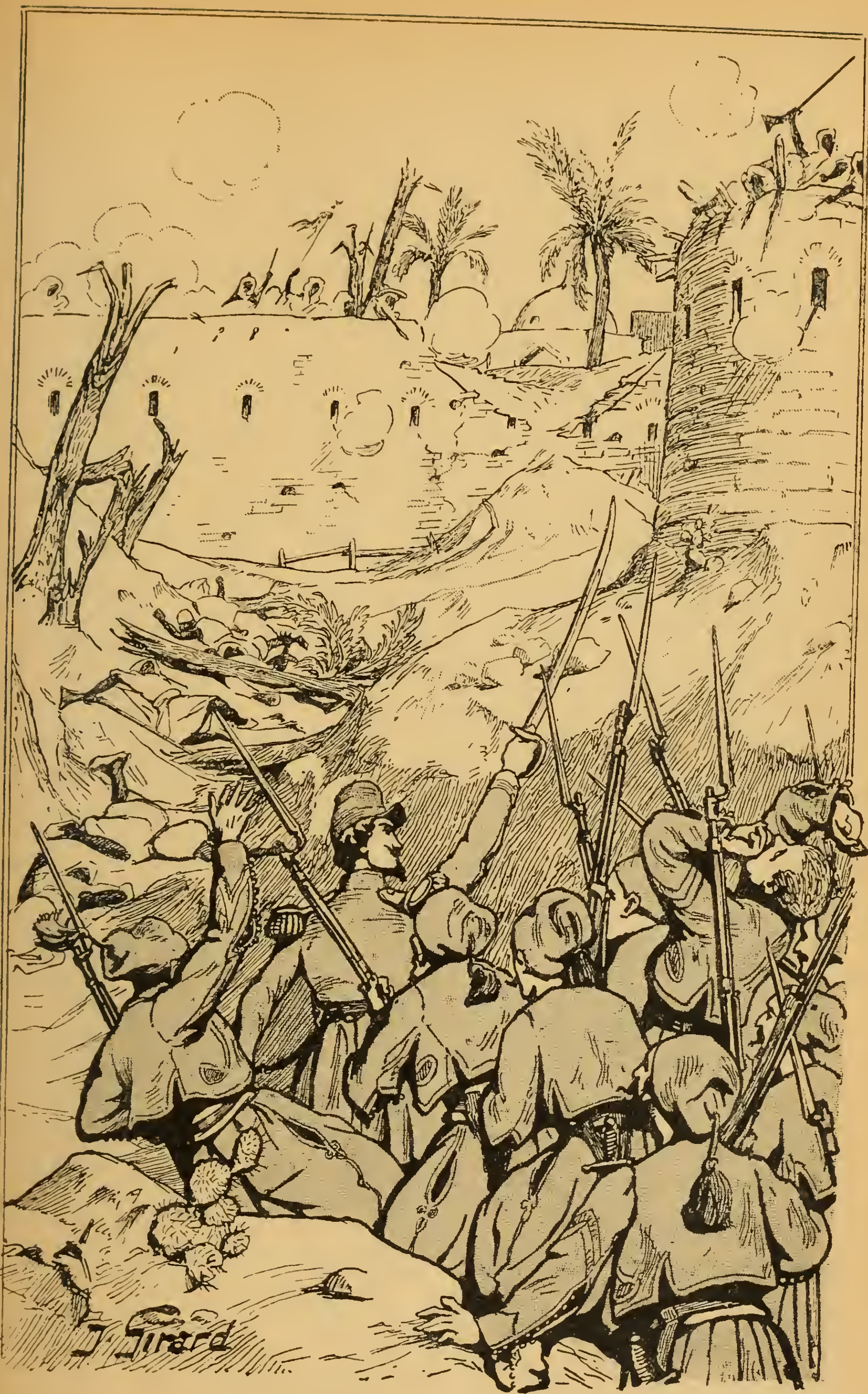
La saison combattait contre nous, car toute opération est doublement dangereuse par l'extrême chaleur du Sud algérien; de plus, les Arabes savaient nos troupes occupées dans la plupart des cercles, ils profitèrent de cet incident pour hâter la révolte : Constantine tenait le général Herbillon en Kabylie pour châtier les tribus; le colonel-commandant Carbuccia était assiégé dans sa demeure; d'autres officiers maintenaient çà et là les indigènes, et Canrobert, avec ses zouaves, livrait combat aux Kabyles sur les cimes du Djurdjura.

Tout ce que nous pouvions alors, était de poster des troupes devant Zaatcha, d'où le colonel Carbuccia fut d'abord repoussé. Les grandes tribus Sahariennes, les montagnards de l'Aurès soutinrent l'insurrection.

« Jetons un coup d'œil sur cette oasis de Zaatcha pour mesurer la difficulté de l'entreprise. Figurez-vous trois couches de végétation superposées : d'abord une forêt de palmiers portant dans les airs leurs têtes épanouies; au-dessous, une seconde forêt d'arbres fruitiers de toute espèce; et enfin, au ras du sol, un tapis de plantes herbacées et légumineuses.

« Sous nos arbres d'Europe, le soleil ne pénètre pas assez pour faire pousser les plantes. Mais là, les rayons de feu passent à travers les palmes de la première couche comme à travers un tamis. Ils réchauffent et fécondent les arbres de la seconde couche, qui se couvrent de fleurs et de fruits, puis arrivent amortis et tempérés sur les plates-bandes des jardins. Les serres chaudes, avec leur fouillis, peuvent seules donner une idée de l'oasis de Zaatcha.

« Dans cet amoncellement de verdure, jetez au hasard des maisons bâties en brique crue, qui ressemblent à de



Assaut de Zaatcha.

gigantesques fourmilières, et, dans tous les sens, des murs de même matière qui entourent chaque jardin. Posez au milieu de cet inextricable labyrinthe, un gros village défendu par de nombreux et invisibles combattants, et protégé par un mur d'enceinte, élevé derrière un large et profond fossé que l'on peut, en un clin d'œil, remplir d'eau, vous aurez la représentation exacte de la formidable forteresse dont la nature avait fait presque tous les frais, et qu'il s'agissait d'emporter. »

Malgré les efforts du général Herbillon, notre attaque avait été deux fois repoussée, le siège durait depuis vingt jours ; une tentative d'assaut avait échoué lorsque « le colonel Canrobert à qui l'on recourait toujours quand il y avait de grands services à rendre et de grands dangers à affronter, » accourait d'Aumale, amenant avec lui l'élite de ses zouaves, 1,800 hommes qui arrivèrent au commencement de novembre, avec une précision mathématique, à la minute indiquée, encore qu'ils eussent parmi eux des cas de choléra.

« ..... Le 26 novembre 1849, à huit heures du matin, l'assaut suprême fut donné par trois colonnes de 800 hommes chacune. La quatrième, sous les ordres de Bourbaki, complétait l'investissement de la place ; et toute la cavalerie rangée en bataille, était prête à repousser les attaques du dehors. Les trois colonnes franchissaient avec une ardeur irrésistible trois brèches pratiquées par la sape et le canon. A leur tête, marchaient trois héros : le colonel Canrobert, c'est-à-dire la bravoure faite homme, le colonel de Barral, le lieutenant de Lourmel.

« Canrobert avait disposé son monde dans l'ordre suivant : lui, d'abord ; derrière lui, quatre officiers ; derrière ces officiers, douze sous-officiers ou caporaux de bonne volonté, chargés d'imprimer l'élan suprême à

tout le régiment, qui n'en avait pas besoin, d'ailleurs.

« Au moment de se ruer sur la brèche, levant son sabre et regardant ses zouaves avec des yeux enflammés, Canrobert leur cria de sa voix vibrante :

« Zouaves ! si aujourd'hui on sonne la retraite, ce ne sera pas pour vous. En avant ! »

« Et il partit, tête baissée. En mettant le pied sur la brèche, deux des quatre officiers étaient tués net, les deux autres blessés. Sur les douze sous-officiers et caporaux, huit étaient tués ou blessés. Il fallut prendre Zaatcha maison par maison, et, quand toutes les terrasses et les rues furent occupées, faire le siège de tous les rez-de-chaussées. Le soir, le drapeau des zouaves flottait, criblé de balles, noir de poudre, teint du sang de ses glorieux défenseurs, sur la redoute ; Bou-Zian était mort et l'insurrection vaincue. Mais quatre heures après la prise de la ville, des coups de feu partaient encore de dessous les décombres où s'étaient réfugiés ses défenseurs. »

Ce fut ainsi que Canrobert gagna ses épaulettes de général de brigade.

Cependant les Arabes les plus compromis, ayant réussi à s'échapper, s'étaient réfugiés dans une position qui semblait inexpugnable : au milieu des derniers contre-forts de l'Aurès, est creusée une vallée assez large, du sein de laquelle émerge un piton isolé, en forme de pain de sucre. Sur le sommet, qu'on dirait réservé à l'habitation des aigles, est construite la petite ville de Nahara, où l'état-major de l'insurrection vaincue se croyait en pleine sûreté. Et de fait, il semblait qu'on ne pût en venir à bout que par une sorte de blocus et par la famine.

« Le général Herbillon chargea le colonel Canrobert d'éteindre ce dernier brandon d'incendie, et voici quelle ruse il imagina : il lança ses hommes contre le piton,

après leur avoir donné des instructions minutieuses, et brusquement fit sonner la retraite. Les zouaves se retirèrent dans un désordre apparent, dont les défenseurs de Nahara voulurent profiter. Ils descendirent par l'étroit sentier qui serpente sur le flanc de leur colline, et s'aventurèrent dans la plaine. Immédiatement la scène changea ; la charge sonna et les zouaves, tombant à la baïonnette sur les Arabes, remontèrent avec eux les pentes escarpées et, avec eux, entrèrent dans la ville imprenable. »

Ce fut le dernier exploit de Canrobert sur cette terre d'Afrique, berceau de sa gloire (1).

« Le 19 janvier 1850, les colonels Canrobert, Barral et Daumas étaient nommés généraux ; et si quelque chose put nous consoler de la perte que nous faisions, c'était la pensée que jamais étoiles n'avaient été mieux gagnées que celles de Canrobert (2). »

On se souvient qu'au départ de Bugeaud, Canrobert, encore jeune officier, témoignait un grand regret ; le maréchal lui avait répondu : « Mon ami, j'ai terminé ma tâche et vous commencez la vôtre... Quand un vide se fait dans les hauts grades, ne vous en plaignez pas : vous êtes un de ceux qui le combleront toujours, à la plus grande satisfaction de la France. »

Bugeaud, après le colonel Combes, avait entrevu l'avenir du jeune Africain !

En 1850, le nouveau général rentrait en France comme aide de camp du Président Louis Napoléon, et commandant une brigade de l'armée de Paris. Comme tel, Canrobert relevait du général de division. La position élevée qu'il occupait, a fait croire que le général avait pris part au coup d'état du 2 décembre 1851.

(1) Général du Barail. *Souvenirs*, t. I, p. 364.

(2) *Souvenirs d'un vieux zouave.*

A la tribune du Sénat, en 1879, Canrobert a expliqué nettement son rôle pendant les évènements du 2 décembre.

Nous citons d'après le *Journal officiel :*

« Jamais, dit-il, je n'ai décliné la responsabilité de mes actes. Mais vous me permettrez de n'accepter que la responsabilité qui doit m'appartenir. Je n'avais, au 2 décembre, que le grade de général de brigade. Eh bien ! je vous affirme ici, que je ne connaissais d'avance ni la préparation, ni l'exécution de l'acte dont il s'agit.

« Si c'était le contraire qui fût vrai, je vous le dirais de même, car je ne sais pas dissimuler la vérité.

« La seule part prise par moi dans le feu du 4 décembre, c'est de l'avoir fait cesser dès que j'ai pu y parvenir, car le clairon qui, à côté de moi, faisait par mon ordre la sonnerie : « Cessez le feu ! » est tombé mort à mes pieds, frappé d'une balle qui, certainement, ne lui était pas destinée.

« Jamais, jusqu'à présent, je n'ai daigné descendre à repousser publiquement ces imputations ; mais il faut enfin que la vérité soit dite.

« ..... Eh bien ! Messieurs, la vérité sur ces évènements, c'est que ce feu absurde au point de vue militaire, inutile et très dangereux pour ceux qui l'exécutaient, n'a été commandé par personne. Tous les officiers qui ont opéré avec des jeunes troupes, faciles à s'émouvoir devant des cris tumultueux accompagnés de quelques coups de fusil, comprendront ce que je dis ici ; parce qu'ils savent très bien que l'on ne fait pas tirer des troupes formées en colonne serrée, et qu'il arrive, dans certains moments, que les troupes tirent sans commandement. »

Ces franches déclarations ont été ratifiées depuis par l'opinion publique ; nul d'ailleurs n'oserait soupçonner la parole du grand maréchal.

Au lendemain du coup d'Etat, Canrobert, indigné de l'arrestation de Changarnier, de La Moricière et de Le Flô, envoya sa démission. Le général Daumas, chef d'état-major du général Saint-Arnaud, ministre de la guerre, prit la démission et la déchira.

Canrobert, étonné de n'avoir pas reçu d'accusé de réception, se préparait à renouveler sa démission quand Daumas vint le trouver, et lui fit comprendre qu'il devait son épée à la France, qu'il n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs, dont il ne pouvait être rendu responsable.

Profitant de la faveur dont il paraissait être l'objet de la part du prince Louis Napoléon, Canrobert essaya d'intervenir auprès de lui pour faire relaxer ses collègues. Louis Napoléon n'accéda pas à ses prières ; mais il conçut pour lui une profonde estime, et lui fit part de son intention de le nommer général de division et de le choisir pour son aide de camp.

Or, réglementairement, il fallait trois ans pour passer du grade de général de brigade à celui de général de division.

Canrobert en fit l'observation au prince.

— En temps de guerre, répondit celui-ci, la moitié suffit.

— C'est vrai, reprit le futur maréchal ; mais je n'accepte pas qu'on me compte comme temps de guerre, celui que j'ai passé à combattre des insurgés à l'intérieur.

Et il refusa net l'avancement qu'on lui offrait ; il n'en fut pas moins nommé aide de camp du prince président.

Canrobert, on le voit, n'était pas de ceux qui étudient le « cérémonial » pour plaire au pouvoir.

« J'ai connu, dit le colonel du Barail, un certain... Pour être admis, il fallait lui rendre visite en civil, et avoir soin que rien dans la tenue n'accrochât l'œil...

Il vous interrogeait. On ne devait jamais répondre autre chose que : « Oui, Monsieur le... » ou : « Non, Monsieur le... » « Si, Monsieur le... » A l'aide de ce cérémonial peu compliqué, on entrait dans son régiment comme dans un moulin. » — Mais n'était-ce pas le cas de rappeler le mot de Berryer, l'homme intègre entre tous, lorsqu'un ami lui faisait un reproche affectueux disant : « Vous n'aviez qu'à vous baisser pour amasser des millions. » « Oui, répondait noblement l'orateur, mais il aurait fallu *se baisser.* »

L'adulation, la flatterie, la complaisance, même, surtout devant l'autorité, n'est-ce pas toujours *se baisser?* — Telle n'est pas l'obéissance militaire ou religieuse; le soldat, le religieux, courbe volontairement et noblement sa volonté sous un ordre du chef hiérarchique qui lui représente l'autorité de Dieu; mais il ne doit connaître ni la servilité, ni la dissimulation.

Canrobert voulut attendre les trois ans réglementaires!

CRIMÉE

CHAPITRE V

Débarquement. — Canrobert et Bosquet.

Général de division en 1853, Canrobert, sur le point de quitter le camp d'Helfaut, est désigné pour diriger les manœuvres des 10,000 hommes réunis. Avant de se séparer des troupes, il leur adresse avec émotion ces brûlantes paroles :

« Quand on a l'honneur de commander à des soldats tels que vous, on ne forme qu'un vœu : celui de les conduire à l'ennemi. »

C'était un rendez-vous ; chef et soldats devaient se retrouver bientôt, le vœu du général allait s'accomplir.

La guerre d'Orient unissait la France, l'Angleterre et la Turquie contre l'Empire russe, lequel, sous des prétextes divers, cherchait le moyen d'étendre ses conquêtes vers Constantinople, en se rendant maître du Bosphore.

Dès 1851, les religieux latins dépouillés en Orient de plusieurs sanctuaires, avaient imploré l'appui de la France, et notre ambassadeur, le général Aupick, après de longues négociations, offrait de régler en commun la grave question des Lieux Saints. Tout à coup le ministre russe, Menschikoff, arrivant à Constantinople,

posa son *ultimatum,* exigeant que le Tzar fût reconnu protecteur des onze millions de Grecs, sujets de l'Empire ottoman. Le Sultan refusa, et la Russie, après un délai de quinze jours, retira son ambassadeur.

Quarante années nous séparent déjà de cette guerre ; nous croyons utile pour la plupart de nos lecteurs, de lui consacrer quelques chapitres : c'est en Crimée que Canrobert immortalisa son nom.

Le Gouvernement français allié de la Turquie envoyait une escadre dans les eaux de Salamine, et l'Angleterre sa flotte de Malte à l'entrée des Dardanelles, afin de surveiller les mouvements de la Russie. En même temps les deux nations ouvraient les conférences pour tenter un rapprochement entre la Porte et la Russie ; mais une escadre russe ayant surpris une division navale turque inférieure, l'avait détruite, et incendié le port de Sinope. C'est alors que les flottes combinées de France et d'Angleterre, appelées par le Sultan, bloquèrent la mer Noire, confinant la flotte ennemie dans la rade de Sébastopol.

Napoléon III adressa au Tzar une lettre demandant un armistice et la reprise des conférences. Le Tzar ayant refusé, la guerre fut déclarée le 27 mars 1854 entre la Russie d'une part, contre la France, l'Angleterre et la Porte de l'autre.

Les hostilités commencèrent à la fois sur le Danube, dans la Baltique et dans la mer Noire. Notre sujet nous indique de suivre seulement le général Canrobert en Crimée, où il acquit la plus brillante renommée par son intelligence, sa bravoure son dévouement sans borne, son abnégation héroïque, et l'exercice des plus rares vertus.

Le maréchal Saint-Arnaud commandait en chef les opérations ; depuis quatre ans déjà, une maladie

cruelle menaçait son existence, mais il espérait encore mener à bonne fin la mission glorieuse qu'il venait de recevoir. Le 7 mai il arrivait à Gallipoli, sur le *Berthollet;* peu de jours après il rejoignait le duc de Cambridge à Constantinople.

La guerre est toujours accueillie des Français comme une bonne fortune, car ils y moissonnent, en général, les lauriers de la gloire; après une longue période de paix, l'esprit patriotique de la jeune génération semblait jaloux d'égaler ses ancêtres.

Canrobert avait quitté Marseille dès le mois de mars, chargé d'établir l'avant-garde de l'armée d'Orient avec sa première division à Gallipoli, pour couper aux Russes le passage des Dardanelles. Avec lui partait son ami, le général Bosquet.

« Vous voilà donc enfin à la veille de monter à cheval avec Canrobert, lui disait le Ministre. »

Dans une lettre adressée à sa mère, Bosquet se félicite du choix dont il est l'objet :

« L'Empereur, écrit-il le 7 mars 1854, m'a fait l'honneur de me désigner il y a quinze jours, devant tout son monde, comme devant partir le premier avec Canrobert pour l'Orient si nous prenons les armes... Depuis j'ai reçu une lettre de service, qui me confère le commandement de la deuxième division de l'armée d'Orient, Canrobert commande la première. La guerre d'Orient ne sera pas longue... En somme, la question est grave — noblesse oblige — et aucun cœur de mère ne peut comprendre mieux que le tien, les obligations que m'impose la jeune épée qui vient de m'être confiée. Dieu me protégera, ta bénédiction et tes prières feront pour moi de nouveaux miracles.

« Mon cœur est joyeux; mes 12.000 hommes sont presque tous vieux soldats d'Afrique, et la plupart des

officiers, des amis, des frères d'armes. J'ai dans ma division 1,600 Arabes, tirailleurs indigènes, 2,200 zouaves du 3e régiment, ceux avec lesquels je me suis souvent battu en Kabylie; c'est une famille, Canrobert est pour moi un frère. Vraiment, ce n'est pas là une rude guerre, mais une vraie partie de plaisir. »

Le 12, il écrit encore :

« Je pars ce soir pour Marseille avec Canrobert; nous nous embarquerons sur le *Christophe-Colomb*, dès que nous aurons vérifié que notre première petite flottille es ien complète. C'est un grand honneur pour moi, d'être l'un des deux généraux de division qui partent d'avant-garde, pour promener en Orient le drapeau de la France. »

Le 16. « Nous sommes arrivés hier soir à Marseille, Canrobert et moi... Nous allons, un peu à l'aventure chercher le meilleur point de débarquement, et y préparer l'installation des troupes françaises et anglaises, qui arriveront successivement.

Canrobert touche à Gallipoli dont Bosquet trace ainsi le tableau :

« Gallipoli est un petit port de la Chersonèse de Thrace, où nous avons débarqué notre avant-garde. Pays très pauvre..., peu de bois, point de rivière, et même presque sans ruisseau. Pas de ressources non plus en bestiaux, en moyens de transport. Mais il est essentiel de tenir cette presqu'île pour garder les Dardanelles, et empêcher qu'un ennemi téméraire vienne s'en emparer... Tu te figures sans doute ce pays, comme te l'ont représenté des souvenirs de lectures et de causeries : sur les bords des Dardanelles, de jolies maisons de campagne, avec des kiosques élégants, une population riche et hospitalière. Il faut oublier tout cela en présence de la triste réalité. Comme cité, Gallipoli n'est

qu'une misérable ville turque presque en ruines, sale, peuplée d'orientaux en guenilles, sans ressources. »

La ville est entourée d'énormes moulins à vent. Comme dans toutes les villes turques, la verdure se mêle aux constructions, et les bazars sont éclairés de cette lumière étrange qui passe par un enlacement de rameaux dans des rues étroites et tortueuses.

Canrobert, chargé de l'organisation et de l'installation des troupes qui devaient successivement arriver en Turquie, se multiplie et pourvoit à tout, avec cette merveilleuse activité, cette sollicitude paternelle qui furent toujours le propre de ce *père du soldat*. Lors de son arrivée (mai 1854), le maréchal de Saint-Arnaud confiait au général la mission de reconnaître les côtes de Crimée, et d'assigner le lieu du débarquement général.

Les lettres de Bosquet nous feront encore assister à cette campagne, dans les détails caractéristiques et charmants par lesquels on connaît les hommes.

« On respire bien dans cette atmosphère d'honneur et de bonne renommée, » écrivait-il de Gallipoli à sa mère. Que Dieu te bénisse pour avoir inspiré à ton enfant ces principes chrétiens et français, qui font de bons citoyens et des soldats dévoués. Quand on te dit : « Heureuse mère, » on devrait ajouter : « Vous jouissez de votre propre ouvrage. » Que Dieu continue à écouter tes prières, celles de quelques bons cœurs qui m'aiment dans le monde, et je te reviendrai un jour, riche d'honorables souvenirs.

« Le général en chef se sert presque exclusivement de Canrobert et de moi pour créer les bases d'opération.

Canrobert est parti pour Varna, je pars demain matin pour Andrinople où je vais établir mon quartier général, et préparer un point d'appui pour la gauche de l'armée...

Les officiers et les soldats de ma division ont confiance en moi ; je lis dans leurs yeux cette affection qui

entraîne le dévouement. Prie pour eux et pour nous tous, prie pour Canrobert, mon frère d'armes ; et le Dieu des armées, qui se sert habituellement de l'épée de la France, nous donnera la victoire. »

Dirigé bientôt vers Andrinople d'où la colonne devait arrêter les mouvements russes, Bosquet écrit le 12 juin 1854 :

« Hier, Dimanche, je me suis rendu à la chapelle catholique suivi de tous mes officiers, à cheval, en grande tenue ; nous étions précédés d'un beau piquet d'infanterie et suivis d'une brillante escorte de cavalerie. Depuis des siècles, jamais, assurément, messe militaire n'avait été entendue ici — Les catholiques du pays, en petit nombre, se cachaient presque pour qu'il leur fût possible de pratiquer leur culte. Eh bien ! nous sommes allés à la chapelle la tête haute, à travers toute une population qui saluait, qui se disait : « Voilà le chef français qui va faire ses prières ; » elle n'osait plus avoir pour le chrétien qu'un sentiment de respect...

« Mon quartier général est établi dans un grand kiosque..., très beau ; mes troupes sont près de moi et s'étendent au loin, au delà de la rivière..., il y a un mouvement continuel d'officiers, de Turcs, de tous ceux qui ont des ordres à recevoir, des affaires à traiter. Dans l'intérieur, ton fils, qui est toujours le même enfant de bonne foi, tâchant de bien faire devant Dieu et devant les hommes, prépare de son mieux, la marche d'une portion de cette armée qui, je l'espère bien, inscrira une belle page de plus dans les annales militaires de la France, et une autre dans l'histoire des faits et gestes de notre patrie en l'honneur de la civilisation du monde.

Au 19 juin il va partir et envoie à sa mère ces lignes émues :

« Je pars demain en avant, pour tracer la route et

aviser à tout... Je marche sur Varna, où est le point de concentration ; de là se dessinera la campagne. Mes bonnes troupes ! si tu voyais ces fronts brunis et ruisselants de sueur ! que de misères de route à supporter avant le jour de fête, le jour tant désiré de la bataille !...

« Gallipoli était ouverte, sans autre défense que son vieux château en ruines ; mais les maisons toutes entourées de jardins, bordant les ruelles étroites, auraient pu cacher des défenseurs intrépides et rendre le séjour dangereux.

« Si l'on décide de camper tant bien que mal dans la ville, c'est qu'elle ferme la presqu'île par l'isthme de Boulaïr et domine d'un côté le détroit des Dardanelles. »

Lorsque le maréchal Saint-Arnaud débarqua à Gallipoli, la ville avait perdu son aspect misérable ; il y demeura peu de jours, juste le temps de passer les troupes en revue, de visiter les travaux et de prendre conseil des généraux. Avec la lucide vivacité de son coup d'œil, il comprit la nécessité de choisir sa base d'opération. Une conférence se réunit à Varna où devait s'établir une division française ; une division anglaise s'arrêtait quelques lieues plus loin, « afin, disait Saint-Arnaud, de soutenir le moral de l'armée turque qui sera protégée de fait, et d'arrêter les progrès des Russes. » Puis le général en chef examinait à Schoumla l'état des troupes ottomanes, et disait ensuite : « J'ai vu dans Omer-Pacha un homme incomplet, mais remarquable pour son pays d'adoption, et j'ai trouvé une armée où je ne pensais voir qu'une foule. Troupe mal habillée, mal chaussée, médiocrement armée, il est vrai, mais qui manœuvre et obéit, se bat et se fait tuer. »

Silistrie, sans espoir d'une longue résistance, se défendait cependant avec courage lorsque les Russes en commencèrent le bombardement. Aussitôt toutes

les forces alliées se réunirent à Varna pour gagner du temps, et attendre les arrivages.

La division française, sous les ordres de Canrobert, fut placée en avant de Varna avec celle du général anglais Brown ; une autre division marcha vers Constantinople pour soutenir le courage des Turcs. Silistrie tenait toujours, car la présence de Canrobert rassurait les assiégés.

Enfin, vers le milieu de juin, la concentration des troupes à Varna était terminée. 50,000 hommes, dont 30,000 Français et 20,000 Anglais se préparaient à délivrer Silistrie en prenant les Russes par derrière, lorsque arrivait au maréchal une nouvelle dont il fut consterné. Les Russes avaient abandonné Silistrie et repassé le Danube, après avoir détruit leurs batteries et leur camp retranché. Les héroïques défenseurs d'une place mal fortifiée, avaient soutenu le siège du 11 mai au 23 juin ; repoussé deux assauts, et bouleversé tous les travaux de mines qui détruisaient leurs parapets de terre. Néanmoins, Saint-Arnaud se désolait, car on lui dérobait le triomphe.

« Les Russes ont fui devant une bicoque, écrivait-il, ils me volent une belle occasion de victoire, au moment où j'allais recueillir le fruit de toutes mes peines... Je les tenais, je les aurais infailliblement battus, jetés dans le Danube ! au lieu de cela les voilà repliés sur la rive gauche ! et nous, rejetés dans l'incertitude, alors que nos affaires étaient simplifiées ! »

En effet, le maréchal avait trop d'expérience pour passer le Danube à la suite des Russes ; il comprenait le danger de laisser à Varna une agglomération de soldats inactifs. Napoléon III ordonnait coup sur coup de « *faire quelque chose*, » à quoi Saint-Arnaud répondait : « Pour entreprendre une grande chose, il faut de grands moyens, et nous n'en possédons aucun.



Les Sœurs de Charité sur le champ de bataille.

4

Depuis six mois je demande des chalands, des canonnières, des bateaux plats, enfin des moyens de débarquement, on me répond toujours que *la question est à l'étude.* »

Nécessité fait loi, il fallait donc attendre, et attendre à Varna.

Cette ville, alors très imparfaitement fortifiée par quelques ouvrages en mauvais état, mal défendue par des fossés peu profonds, forme la vallée au fond de laquelle une petite rivière se perd dans un lac marécageux, avant d'entrer dans la rade. Au nord finit le contrefort des Balkans, auquel se rattache un plateau très ondulé terminé par des rochers à pics, et sur lequel s'établirent les troupes alliées.

Déjà fatigués par une longue inaction, les soldats abusaient des fruits verts qui tempéraient pour eux l'excessive chaleur.

Quelques cas de choléra étaient signalés à l'hôpital, lorsqu'on apprit des nouveaux arrivants, que le fléau sévissait à Marseille et qu'il nous avait devancés en Turquie !

CHAPITRE VI

Le choléra. — « Ah! si ma mère était là. » Incendie de Varna.

Dès l'approche du fléau, Canrobert a jeté le cri d'un cœur chrétien dévoué à ses soldats: « Des Sœurs, il nous faut des Sœurs. »

Celles qui tenaient les écoles d'Orient, se rendirent les premières à l'appel; bientôt Paris en envoya en grand nombre. Sur cette terre musulmane, où toute action de charité est morte par suite de la condition servile de la femme, tous ont remarqué l'influence de la religion catholique, envoyant à la plus terrible comme à la plus meurtrière des batailles, l'épidémie, ce qu'elle a de plus tendre et de plus fort à la fois.

Tous les gouvernements qui ont à cœur le bien physique autant que le bien moral de ceux qui souffrent, le bien des soldats en particulier, sont jaloux de maintenir ou d'appeler au chevet du moribond, à l'hôpital, à l'ambulance comme au champ de bataille, le dévouement de la Sœur hospitalière, quel que soit le nom de son Ordre; de ces Sœurs que le soldat traite souvent de *petite mère,* de *Sœur chérie.* Plus d'une fois, les soins de ces anges de la terre ont rendu aux soldats le courage avec la santé. Canrobert, devenu officier supérieur, s'emploiera d'abord à mériter le beau titre de *père du soldat,* plus cher à son cœur que celui de maréchal de France; il avait connu sans doute sur la rive africaine, un fait que nous citerons en entier.

C'est le général de La Moricière qui écrit :

« Après l'issue funeste du premier siège de Constantine, tout n'était pas fini. La retraite, qui se fût changée en massacre sans le bataillon de Changarnier, nous conduisit à Bône. A l'abri des remparts, nous ne craignions plus les Arabes ; on n'en était pas plus solide. Toutes les malechances fondaient sur nous. Les meilleures troupes se démoralisaient et les zouaves, jusqu'à mes pauvres zouaves, même sans blessure, ni maladie apparente, la nostalgie les emportait. Les Français, surtout à l'étranger, sont plus sujets que tout autre peuple à cette terrible contagion, contre laquelle la science n'a trouvé d'autre remède que le retour à l'air natal. Pour nos soldats, c'était impossible de leur délivrer des congés ; il n'en serait pas resté un seul. Les docteurs se désespéraient.

« Chaque matin, à mon entrée à l'hôpital, ou à l'ambulance annexée, c'était de nouveaux décès. Je passais, de lit en lit la revue des survivants, les prenant, tantôt par la douceur, tantôt par la menace. J'épuisais tous les moyens, pour les réconforter. Rien n'y faisait. Les moustaches grises, comme les blancs-becs, les esprits forts comme les naïfs, ne savaient que balbutier d'une voix éteinte : « Pardon, mon colonel, mais je sens que je suis f... ; je ne reverrai pas la France. Ah ! si ma mère était là... et M. le Curé ! »

Un jour, le général n'y tenant plus, court à Alger et va trouver le gouverneur.

« Le maréchal Clausel passe pour dur à cuire, continue La Moricière, au fond, il est facile de cœur. A ma peinture de la situation, il hocha la tête et dit : C'est grave, c'est grave ! — Donnez-moi des aumôniers répliquai-je ? — Mais, je n'en ai pas. — Si vous en demandiez au ministre ? — Le ministre ! Il s'en remettrait à l'intendance ; vous n'en auriez pas dans six mois. Une autre

idée : écrivez à la Reine, de suite, là, sur cette table ; j'apostillerai votre lettre. Je ne sais si ce procédé de guérison sera efficace ; il ne peut pas faire de mal. Demandez des aumôniers ; demandez aussi des Sœurs grises ; je les ai vues à l'œuvre, dans nos hôpitaux militaires et ailleurs. En Allemagne, je les ai rencontrées plus d'une fois, pansant nos blessés sous le feu de l'ennemi, et ne s'inquiétant pas plus des balles que si elles étaient à la messe. Ce sont de nobles femmes, de fières débrouillardes. Les soldats les aiment, elles en font ce qu'elles veulent et s'entendent à merveille à préparer la besogne des curés. — « Le maréchal n'est pas plus dévot que moi ; » mais il est plein de bon sens. Une heure après, la lettre recommandée, signée et contresignée, était remise au commandant d'une corvette en partance.

« De retour à Bône, mes promesses rendirent un peu d'espoir à mes pauvres démoralisés. Toutefois, la mortalité ne diminuait guère. Je guettais fiévreusement l'arrivée des navires. Douze jours s'écoulèrent. Un matin, après une nuit mauvaise, pendant laquelle un sergent et un clairon de mes anciens avaient succombé, je sortais de l'ambulance pour me rendre sur le quai, lorsque je vis arriver le gardien du sémaphore, prévenu de mon anxiété.

« — Colonel, s'écria-t-il, un brick de guerre en vue ! il y a des religieuses !

« A ces mots, sans perdre une minute, pendant qu'on portait l'ordre au patron de parer mon canot, je courus à la Santé, car on était alors fort difficile pour la libre entrée dans les ports de mer. — Mes huit matelots, aviron en l'air, attendaient. Je ne les laissai pas refroidir, nous volions d'un train de vapeur.

« En sautant sur le pont du brick, je dis : allons, vite, mes Sœurs, il y va de la vie de braves gens. Elles étaient six, les chères femmes. Deux secondes après,

elles arrivèrent, leur petit bagage à la main. La garde, qui m'attendait, leur présenta les armes, le commandant les salua de son épée; l'équipage poussa trois hourrahs, et l'aspirant avait à peine dégringolé l'échelle, pour leur offrir la main, qu'elles étaient dans le canot, bien émues des honneurs qu'on leur rendait.

« En débarquant, sans donner le temps de respirer, nous courûmes à l'ambulance. Les malades étaient prévenus de notre arrivée. Dès qu'ils aperçurent à la porte les cornettes blanches, ce furent des acclamations, des cris de joie qu'il faut avoir entendus, pour s'en faire l'idée; ils se tenaient debout et semblaient tous guéris.

« A compter de l'apparition des Sœurs, les décès s'arrêtèrent. Les aumôniers survinrent le lendemain. Huit jours après, les fiévreux étaient tous rentrés au corps, l'ambulance fermée, les blessés en voie de guérison; il ne restait plus à l'hôpital que les amputés, presque tous en état d'être ramenés en France. »

Les Sœurs qui arrivaient de Grèce en Crimée apportaient une remarquable lettre du général Maignan. Cet homme intègre occupait militairement le Pirée, et y avait appelé dès l'apparition du fléau six Sœurs de Paris.

« Nous vous avons fait appel, disait-il, ma très chère Sœur, et trois jours après vous étiez ici, nous prodiguant tous les soins, tout le dévouement qu'on est habitué à rencontrer dans les moindres membres de votre communauté.

« Votre présence nous est venue grandement en aide pour rendre le courage à tout le monde..... Le bon souvenir que vous nous laissez, ne s'effacera jamais. »

Le maréchal Saint-Arnaud occupait à Varna une petite maison située au détour d'une rue tortueuse qui conduisait à la mer; aux portes de la ville, sur la

promenade, un grand bâtiment, transformé en hôpital, fut bientôt encombré de malades.

Mais « depuis quelques jours, dit Paul de Molènes, Varna possédait des Sœurs de charité... ; ces humbles femmes répandaient autour d'elles cette sorte de sérénité solennelle, de recueillement ému et profond, qu'une croix solitaire suffit à verser sur un paysage...

« ... Un soir, j'aperçus sur la route du cimetière deux Sœurs de charité..., la tête inclinée, les bras sur la poitrine ; elles marchaient de ce pas léger, droit et sûr qui semble représenter le trajet à travers la vie, de ces âmes sans souillures... Jamais les deux patries qu'à certaines heures nous confondons dans un même amour, la patrie d'ici-bas et la patrie de là-haut, ne s'offrirent à moi sous des traits plus sensibles et plus dignes. »

Nos admirables Sœurs étaient les infirmières assidues des blessés et des cholériques ; elles sont partout, aux yeux du soldat, le reflet de la famille, c'est par elles que le mourant envoie les derniers adieux à sa mère, c'est à elles qu'il confie ses intimes secrets, c'est d'elles qu'il entend la parole qui fortifie et qui console.

Un officier avait reçu au pied une blessure grave ; la Sœur, à genoux, panse cette horrible plaie et dit avec bonté : « Vous souffrez beaucoup, vous avez cette ressemblance avec Notre-Seigneur ; offrez-lui votre pied, en union avec ses douleurs. — Oh ! ma Sœur, répond aussitôt le soldat, mon pied, c'est trop peu ; c'est mon cœur que je veux lui donner. »

Une autre est mortellement atteinte près d'un zouave qui la soutient pour mourir ! L'humble fille presse sur son cœur sa croix de bois, et s'envole au Ciel entre les bras du blessé qu'elle soignait...

Les deux généraux Ney et d'Elchingen devaient être les premières victimes du choléra ; leur mort chrétienne et héroïquement résignée, donna le plus salutaire

exemple aux soldats; tous le suivirent, attestent les aumôniers, un seul excepté.

Canrobert donnait partout aussi celui de la résignation, de la vigueur, de la discipline; inflexible pour lui seul, il se montrait compatissant, bon pour les autres, il encourageait les malades, visitait les ambulances, communiquait à tous son admirable énergie.

Plusieurs auteurs ont cité de l'abbé Parabère ce trait touchant, d'avoir récité son bréviaire côte à côte avec un cholérique, afin de calmer la terreur des soldats. Le commandant Grandin écrit à son tour : « Il fallait à tout prix empêcher le moral des troupes de s'abattre, et remédier à l'état sanitaire qui menaçait d'empirer chaque jour. Le docteur Michel-Lévy, chef du service de santé de l'armée d'Orient, s'en ouvrit au général Canrobert qui eut l'idée de faire amener un cholérique sous sa tente, de se coucher à côté de lui, et de faire défiler toute sa division devant sa tente comme pour dire à ses soldats : « La mort n'étonne pas les braves, et le choléra n'est pas contagieux. »

Le général ne manquait pas de seconder le zèle des aumôniers qui suivaient nos troupes.

On raconte entre autres ce fait d'une si noble simplicité : les régiments devaient changer de cantonnement, lorsque Canrobert s'aperçoit que l'abbé Castaing n'avait pas visité tous les malades; aussitôt il suspend la marche, disant : « Achevez, Monsieur l'Abbé, votre saint ministère; ici nous sommes à vos ordres, nous vous attendrons : *le bien du soldat avant tout.* »

La division de Canrobert fut particulièrement éprouvée, ainsi que le témoigne le chef de la 2e division, Bosquet, dans une lettre du 18 août à sa mère :

« Nous avons rencontré dans la Dobrudja un ennemi plus terrible que les Russes : l'empoisonnement des marais... J'ai eu le bonheur incroyable de n'y perdre,

relativement, que peu de morts... J'en ai le cœur heureux... Ton cassis a fait merveille, et plus d'une fois j'ai ressuscité de pauvres soldats renversés au bord du chemin, avec quelques gorgées de ta liqueur ; de sorte, bonne mère, que c'est à toi qu'ils doivent leurs nouvelles forces ; ils le savaient, je le leur disais, et ils te bénissaient au fond du cœur.

« Tu vois que nous te rendons ici les prières que tu fais pour nous, avec tous nos amis ; et certes, ces prières ont été exaucées ; la 2e division a été sauvée comme par miracle de l'empoisonnement de ces marais infects, quoiqu'elle ait été exposée tout comme la 1re. Pauvre Canrobert ! il en a bien souffert... »

Cette expédition de la Dobrudja, n'ayant pas réussi, fut sévèrement jugée ; mais elle avait été entreprise, tant pour détourner l'attention des Russes, que pour éloigner de la contagion une partie de l'armée ; on la rencontra au contraire, et le maréchal Saint-Arnaud rappela les troupes.

Tout le jour, le chemin du cimetière était parcouru par les convois isolés ; et le soldat qui dormait sous la tente était réveillé pendant la nuit, par le bruit des lourds chariots chargés de ces victimes inconnues, dont on portait sans bruit les dépouilles mortelles, pour ne pas attrister outre mesure les misérables survivants.

Dans l'une de ces tentes habitait un officier que l'armée connaissait comme « un pèlerin du devoir et de l'honneur. » Le colonel de La Tour du Pin, horriblement sourd, privé d'une situation régulière par cette infirmité, se portait au danger comme d'autres au plaisir. « Avec ses habitudes d'une simplicité presque exagérée, sa vie sobre, dure, rompue à toutes les privations, il possédait, dit Paul de Molènes, la seule *prétention* vraiment appréciable : il considérait l'esprit avec

toutes ses grâces, comme destiné uniquement à servir les vouloirs généreux du cœur. »

Il disait par exemple, en parlant d'un péril qu'avait couru sous ses yeux un homme dont il aimait l'intelligence : « Jamais je ne suis plus heureux, qu'en voyant s'exposer bravement les gens chez qui la pensée me paraît avoir quelque valeur. »

« Si j'avais un conseil à donner aux hommes de génie, je leur dirais : Menez votre génie au danger ; croyez qu'il nous impose, non point le devoir de vous ménager, mais un devoir tout contraire. »

C'est bien ainsi que le comprenaient les illustres chefs de l'armée d'Orient : Saint-Arnaud, Canrobert, Bosquet et les autres.

Avec l'épidémie, l'incendie était venu éprouver les troupes et mettre en évidence le dévouement des généraux. Un soir, on aperçut du camp une épaisse fumée au-dessus de Varna. Tombant tout à coup sur une ville encombrée de mourants, ravagée par le choléra, cet incendie avait le caractère d'une malédiction céleste, dont le maréchal fut profondément attristé. Le feu, alimenté par les bois d'essences diverses si communs en Orient, éclairait des lueurs les plus fantastiques la nuit terrible du 10 août 1854 ; la ville entière paraissait en flammes, le feu anéantissait tous les bazars. Après avoir dévoré les abris en bois, il s'attaquait aux constructions de pierre. Un minaret majestueux, droit, élégant, résista longtemps aux étreintes des flammes et disparut tout d'un coup dans le gouffre brûlant...

Saint-Arnaud montra en cette occasion un dévouement toujours grandissant ; il resta constamment pendant cette nuit, près d'une des poudrières qu'une étincelle pouvait transformer en volcan.

« J'ai passé la nuit du 10 au 11, écrit Bosquet dans une

lettre qui peint admirablement le drame terrible, avec ma division accourue de son camp à deux lieues de Varna, à repousser l'incendie de quatre grands dépôts de poudre, qui, en sautant, auraient pu détruire la ville entière. Le feu flambait sur une ligne de plus de trois cents mètres, parallèle aux dépôts de poudre; les étincelles tombaient sur les toits des dépôts recouverts de toiles, de draps, et mouillés à chaque instant par une partie des pompes. J'avais mes canonniers montés sur ces toits, courant d'une étincelle à l'autre pour les éteindre plus vite. Terrible nuit! où toute une division pouvait sauter d'un moment à l'autre avec la ville et le port.

« Je n'ai plus de voix, mes yeux sont encore gonflés par la fumée, mais je me porte à merveille; et nous avons le cœur à l'aise, les miens et moi, comme des gens qui ont fait courageusement leur devoir... »

Une noble image, une silhouettte, se détache dans la sinistre clarté: c'est celle de Canrobert; il parcourt la ville, organisant les secours, excitant le zèle des soldats, les maintenant par son exemple au centre du terrible foyer, dans la fumée épaisse, jusqu'à ce que l'incendie, après avoir en partie dévoré la ville, se soit éteint faute d'aliment.

Saint-Arnaud, lui qui avait un besoin si impérieux de repos, ne consentit pas à se retirer avant que l'incendie, combattu et enfin enfermé par nos troupes dans un réduit où sa rage devenait impuissante, eût fini par expirer. Le maréchal, profondément attristé, écrivait dès le 11 à Madame de Saint-Arnaud :

« Dieu ne nous épargne aucun malheur, aucune calamité; je cherche au fond de mon cœur toute mon énergie, je voudrais y trouver plus de résignation, mais la patience la plus sublime échappe, en présence de

catastrophes indépendantes de toute volonté, qui frappent sans cesse autour de nous, et annihilent comme avec un souffle tout le bien préparé à grand'-peine... Tout le monde a rivalisé de zèle et de dévouement; tout le monde est harassé, triste, mais ferme et calme... Quelle scène, quel encombrement! Enfin la ville est sauvée, (un septième seulement n'existait plus), et les Grecs, qui riaient sous cape de notre infortune, ne comprenaient même pas que nous leur avions sauvé la vie. »

« Rien n'aura manqué, écrit encore le maréchal: Le choléra, le feu, je n'attends plus que la tempête pour la braver aussi. C'est le choléra qui m'attriste le plus. Il peut, s'il continue, me clouer dans le sépulcre de Varna. »

Canrobert insista plus que jamais pour que l'expédition fût dirigée vers la Crimée, et pour le siège immédiat de Sébastopol. Déjà le retard avait donné aux Russes le temps de recevoir des renforts, ils disposaient de 40.000 hommes et de 86 pièces de canon. Bientôt la nouvelle que l'expédition était décidée se répandit dans le camp, et effaça jusqu'au souvenir de nos malheurs. Personne n'avait parlé; le secret gardé religieusement par les chefs n'avait été confié à aucun soldat. Mais « l'âme d'une armée a comme la prescience de l'œuvre qui va réclamer ses efforts... et quinze jours avant le départ de Varna, nul ne doutait du coup hardi que nous allions porter en Crimée. »

CHAPITRE VII

Canrobert plante le drapeau en Crimée. L'Alma.

« Ce sera l'éternel honneur de Saint-Arnaud, d'avoir arraché les armées alliées à Varna pour les jeter sur les rivages de la Crimée. » Il considérait cette entreprise comme la seule efficace et sérieuse, mais aussi comme très difficile.

« Ce n'est pas un coup de main, écrivait-il au ministère, c'est une campagne tout entière... En nous supposant débarqués, et l'on débarque presque toujours, il nous faudra peut-être plus d'un mois de siège pour prendre Sébastopol, parfaitement défendu.... il faut s'attendre à une forte résistance, à une artillerie formidable et bien servie, à des difficultés de terrain.

« Le fort Constantin, au nord de la ville, est considérable. C'est la clef de Sébastopol ; c'est par là qu'il faudra conmencer un siège en règle, mais il faudra en même temps faire un siège et livrer bataille. Quelle page d'histoire militaire ! »

Et le 24 août 1854, il disait au maréchal Vaillant :

« Lorsque vous lirez cette lettre, l'armée sera en mer voguant vers la Crimée. Le 2 septembre, ces magnifiques flottes réunies lèveront l'ancre de Baltchik, rendez-vous général, et mettront le cap sur Sébastopol.... L'entreprise est immense, et le résultat fait passer sur les difficultés ; c'est pour cela que je veux l'atteindre....

« Ce mot de Sébastopol a un effet magique. Tout le monde a relevé la tête ; les plus froids se réchauffent, l'entrain gagne.... »

En même temps les troupes acclamaient l'ordre du jour, par lequel Saint-Arnaud dévoilait son grand dessein.

Soldats des armées alliées,

« Nous allons bientôt rentrer sur le territoire ennemi. Je compte sur votre obéissance, sur votre constance dans le combat. La tâche que nous avons à remplir est rude. L'ennemi au-devant duquel nous marchons est fort nombreux..... Les yeux de l'Europe sont fixés sur vous. Montrez-vous dignes de vos pères. Nous entrerons sur le territoire ennemi avec la résolution de vaincre. Nous reverrons notre patrie victorieux, ou nous ne la reverrons plus ! »

Déjà depuis huit jours les vaisseaux alliés sillonnaient la mer Noire, quand tout à coup, aux derniers rayons d'un soleil ardent, après une journée accablante, on aperçut à l'horizon les côtes de la Crimée à la hauteur d'Eupatoria. La ville, éclairée par les lueurs empourprées du soleil couchant, illuminée par les reflets argentés des flots calmes de la mer, semblait magnifique ; cependant cette place, peu propre à la défense, se rendit à la première sommation du canot du vaisseau amiral.

« Un matin, disent les *Commentaires d'un soldat,* les pavillons qui servent de signaux se mirent à monter et à descendre le long des màtures, avec une singulière rapidité. On sentait qu'une heure décisive était venue ; évidemment nous allions débarquer en Crimée..... La flotte russe resta devant Sébastopol..... Mais malgré

l'absence de tout combat, le jour de notre débarquement sur les rives de la Crimée, n'en fut pas moins un de ces jours qui parlent au cœur avec une toute puissante éloquence, et laissent de longues traces dans la pensée.

« Ce fut le maréchal Canrobert, général de division alors, qui, le premier, entouré de quelques soldats, mit le pied sur ces rives qu'embrassaient tant d'espérances et tant de regards. Ce fut lui qui planta le drapeau français, sur cette terre où la France allait apparaître aux nations dans le glorieux appareil qui lui sied si bien, et qui lui est si cher.

« Je vois encore le groupe formé sur la plage par le général Canrobert et les soldats qui l'entouraient ; je regardais, avec une joie profonde, cette poignée d'hommes dominés par notre drapeau... »

La presqu'île, que nous appelons aujourd'hui *Crimée,* porta chez les anciens le nom de Chersonèse Taurique, puis celui de Tauride. Baignée au nord-est par la petite mer d'Azof, sur les autres faces par la mer Noire, elle tient au continent par l'isthme de Pérékop, dont les eaux peu profondes ne permettent l'abord à aucun bâtiment de flotte ; mais encore le banc de sable, connu sous le nom de flèche d'Arabat, laisse à peine au détroit de Ghenitchesh une largeur de cent mètres, si aisée à franchir, que c'est la route ordinairement suivie pour aller du continent à la ville de Kertch, à laquelle un pont la relie d'une façon permanente. Il semble que l'angle orientale de la presqu'île veuille rejoindre le Caucase, dont elle est assurément l'une des extrémités; car la partie montagneuse présente un terrain de soulèvement à trois lignes parallèles, dont la partie sud est la plus accentuée. « Là se dressent, dit M. Camille Rousset, des escarpements abrupts, une paroi presque

verticale avec des déchirures, des failles qui ont formé des gorges étroites et profondes. Une troupe qui s'y engagerait, au-dessous de l'ennemi posté sur les crêtes, n'en sortirait pas.

Les sommets ne sont pas déchiquetés, dentelés en *sierra;* ce sont au contraire des plateaux étagés, plus ou moins larges, qui donnent à ces montagnes tronquées une physionomie spéciale. Le plus remarquable est celui qui arrose le Tschatir-dag, à 1,560 mètres au-dessus de la mer. Du côté du nord, les versants sont inclinés doucement, avec des ramifications allongées et de nombreux vallons, qui descendent aux grandes vallées transversales, ou qui vont au delà de la troisième ligne, se fondre insensiblement dans la Steppe »

Des nombreux cours d'eau qui arrosent la Crimée un seul coule au nord-est, les autres se dirigent à l'ouest; ce sont au sud la Tchernaïa (ou rivière Noire) qui se perd dans la baie de Sébastopol, le Belbek, la Katcha, l'Alma dont le nom rappelle l'une de nos grandes victoires, et le ruisseau le Boulganak qui allait devenir, pour les alliés, un obstacle au débarquement.

Les troupes montraient une ardeur toute française en apercevant la Crimée, but de leurs désirs; quatre vaisseaux ayant reconnu les côtes, les chefs des trois nations alliées tinrent conseil. Saint-Arnaud voulait entrer de vive force par la Katcha, au cœur même de la Crimée, gagner une bataille, et suivre l'ennemi jusque dans Sébastopol.

Lord Raglan n'osa pas accepter ce plan chevaleresque, et l'on décida le débarquement au sud d'Eupatoria. Cette ville n'opposant aucune défense, trois divisions y campèrent, pendant que la flotte, rangée sur quatre lignes, protégeait les mouvements, et que

la quatrième division se dirigeait sur la Katcha pour tromper l'ennemi.

Les mesures prises, pour le débarquement du 14 sep-



tembre, furent merveilleuses; le maréchal, qui s'attendait à livrer bataille le premier jour, voulait imprimer à cette première opération une majesté extraordinaire. Trois pavillons, aux couleurs nationales, étaient affec-

Le Maréchal de Saint-Arnaud.

tés à chaque division, comme aussi aux embarcations destinées aux transports de ces divisions. Trois pavillons semblables, placés par le général Canrobert et l'amiral Bouët-Willaumetz, marquaient sur la plage le point précis du débarquement.

Les allées et venues des chalants et des canots avaient été minutieusement réglées ; et des pavillons, hissés sur les bâtiments de guerre, indiquaient la nature du chargement, comme le plus ou moins d'avance de l'opération ; de telle sorte que l'armée entière, avec notre artillerie, les compagnies du génie et leur matériel, avaient pris terre en moins de douze heures.

Pas un ennemi ne se montra pendant toute cette journée, et bien que l'inconnu soit l'une des choses les plus terribles pour une armée comme pour un individu, nos soldats ne songeaient qu'à la victoire dont ils se tenaient assurés. Le lendemain, le capitaine des spahis, Paul de Molènes, enleva un poste d'infanterie et revint avec l'agent russe et les soldats ennemis surpris par le détachement.

« Le Maréchal était absent quand la petite troupe ramena ses prisonniers ; il était monté à cheval pour visiter son bivouac : on profita de cette circonstance, écrit le capitaine, pour placer aux deux côtés de sa tente les fusils que nous venions de prendre. C'étaient deux bien modestes trophées à coup sûr ; le Maréchal les vit cependant avec plaisir à son retour... les premiers prisonniers ont pour les soldats une sorte d'attrait mystérieux. » Plus loin il ajoute :

Dans le soldat russe, « où une discipline inflexible semble avoir anéanti jusqu'au dernier vestige de la volonté humaine, il y a de nobles sentiments qui ne sont pas détruits... J'ai vu sur ces visages... l'expression de la constance, de la fermeté, même de l'enthou-

siasme. Heureusement, ces vertus-là résident aussi dans le cœur des nôtres, et elles ont, pour se manifester, cette étrange, cette incontestable force, également apte à toutes les œuvres, propre à toutes les luttes, qui s'appelle l'intelligence française. »

Le 18 septembre 1854, l'armée s'avança vers la petite rivière, où les troupes russes, sous les ordres du prince Mentschikoff s'étaient retranchées à la hâte. L'Alma sort des pentes du Tchatir-Dag et se jette dans la mer Noire à 25 kilomètres de Sébastopol, après avoir arrosé une jolie vallée, bordée de beaux arbres, et dominée sur sa rive gauche par des hauteurs escarpées. Guéable à sa source, elle est difficile à traverser dans la partie qu'occupaient les Russes ; ils considéraient leur aile gauche comme protégée contre toute attaque, et leur position comme inexpugnable n'étant abordable que par un seul sentier.

Entre les deux armées s'étendait une grande plaine, coupée par un ravin peu profond et sans eau ; l'artillerie pouvait la parcourir, et les troupes s'y développer à l'aise ; de sorte que le matin du 19, elles exécutèrent une véritable marche en bataille. Vers deux heures de l'après-midi, on arrivait en face des hauteurs qui dominent l'Alma, là où l'armée russe s'était établie ; une heure après, le maréchal fit une reconnaissance qui n'amena aucun effort sérieux de l'ennemi, décidé à nous attendre ; il se croyait en sûreté, il avait confiance ! Est-il besoin de dire que le soldat français, lui aussi, avait confiance ! et que tous s'endormirent paisiblement, « après s'être fortifiés, du côté de Dieu, par la prière, « et s'être établis dans une tranquillité bien facile « alors, du côté des hommes. »

Le soleil n'avait pas encore paru, le 20 septembre, quand la *diane* sonna joyeusement pour annoncer la

marche de l'armée. « Le Maréchal voulait donner au premier combat, qui allait renouer la chaîne de nos victoires, ce caractère d'entrain chevaleresque qui était l'un de ses plus vifs attraits. Tous les drapeaux étaient déployés, toutes les musiques faisaient entendre ces accents aux étranges et puissantes ivresses, que Shakespeare met au rang des enchantements de ce monde. »

La division Bosquet, avec les Turcs sous les ordres de Yusuf, devait tourner les Russes et les surprendre d'abord, puis les rompre et les vaincre; Canrobert les aborder de front, et au besoin être soutenu par une importante réserve, conduite par le général Forey.

Au signal donné, la division Bosquet se met en route; depuis deux heures elle accentuait son mouvement, lorsqu'il fallut s'arrêter pour attendre les Anglais. Les Cosaques, qui se tenaient sur les hauteurs, croyant à une ruse avaient prévenu Mentschikoff.

« Cette division est à nous, répondit le prince, mais si par hasard quelque troupe française se dirigeait de ce côté, on balaierait les têtes de colonnes engagées sur ces pentes. »

« J'avais conseillé aux Anglais, dit Saint-Arnaud dans le rapport, à se prolonger sur leur gauche, pour menacer en même temps la droite des Russes, pendant que je les occuperais au centre; mais leurs troupes ne purent entrer en ligne qu'à dix heures et demie. Elles ont bravement réparé ce retard : A midi et demie, la ligne de l'armée alliée occupant une étendue de plus d'une grande lieue, arrivait sur l'Alma, où elle était reçue par un feu terrible. »

Dès six heures du matin, la division Bosquet avait commencé le mouvement tournant qui enveloppait la gauche des Russes et quelques unes de leurs batteries. Au signal de l'attaque générale, les tambours battent l'assemblée et la division se porte en avant, « on vit

nos soldats franchir la rivière, puis grimper comme des chèvres, sur des rochers qui semblaient inaccessibles; il y eut un instant d'incertitude et d'angoisse. Puis, soudain, un immense cri de joie partit de toutes les poitrines; notre drapeau flottait sur les hauteurs. »

« Quand on voit monter de degré en degré, à travers des nuages de fumée, jusqu'à la cime ardente où il doit s'établir, ce signe sacré que bien souvent nombre de mains défaillantes se sont transmis, on éprouve une de ces émotions dont, je l'espère, les années, les fatigues, l'habitude, ne nous dépouillent pas (1). »

« Le mouvement accompli par le général Bosquet, avec autant d'intelligence que de bravoure, a décidé du sort de la bataille, écrit Saint-Arnaud; alors a commencé une vraie bataille sur toute la ligne, bataille avec ses épisodes de brillants faits d'armes, et de traits de valeur. Jamais je n'ai vu d'enthousiasme semblable; les blessés eux-mêmes, se soulevaient de terre pour acclamer la victoire. »

Canrobert se jette avec ses tirailleurs sur les obstacles, il s'engage comme un simple soldat; les spahis de Molènes franchissent à leur tour la rivière, et contemplent une des scènes les plus magnifiques que l'on puisse imaginer. La guerre semble avoir concentré sur ce point du globe toutes ses terribles énergies, nos batteries envoient des boulets à toute volée, l'incendie dévore un village; nos troupes alignées et agiles paraissent défiler sur un champ de manœuvre.... Le maréchal triomphe non seulement des Russes, mais d'une maladie qu'il domine, il est dispos et radieux; il s'arrête au milieu de l'Alma pendant que les chasseurs la traversent, les clairons sonnent, les balles passent au-dessus du héros, l'une d'elle met en lambeau le

(1) Paul de Molènes.

fanion... L'artillerie, voulant achever la victoire, franchissait au galop tous les obstacles, poursuivant l'ennemi à travers les ravins, les rivières et les âpres sentiers ; Saint-Arnaud se disposait à prendre les Russes entre deux feux, lorsque lord Raglan, vainqueur à son tour, acheva la journée.

« Alors, continue le Maréchal, ce ne fut plus une retraite, mais une déroute : les Russes jetaient leurs fusils et leurs sacs pour mieux courir. Si j'avais eu de la cavalerie, j'obtenais des résultats immenses, et Mentschikoff n'aurait plus d'armée ; mais il était trop tard, nos troupes étaient harassées... Ma tente est sur l'emplacement même de celle qu'occupait le matin le prince Mentschikoff, qui se croyait si sûr de nous arrêter et de nous battre. »

« Saint-Arnaud voulut parcourir le champ de bataille... Les régiments, debout et en armes, faisaient entendre des acclamations ardentes ; tous les visages rayonnaient... les blessés eux-mêmes gardaient toute l'exaltation du combat... ils répondaient aux regards mêlés de respect et de bonté que le Maréchal leur adressait en se découvrant, par des regards brûlants où l'on sentait la douleur étouffée dans une joie triomphante. » (de Molènes.)

CHAPITRE VIII

Mort chevaleresque de Saint-Arnaud.

Canrobert, blessé dès la première heure, au début de la bataille, en traversant la rivière, s'était refusé à quitter son poste; de son bras sanglant, il avait commandé sa division jusqu'à la fin du jour, jusqu'à la retraite de l'ennemi. Un peu plus tard, il fut atteint en pleine poitrine par un éclat d'obus dont le coup s'amortit sur la médaille de la Sainte Vierge.

Près de lui se tenait le P. Parabère, aumônier en chef de l'armée d'Orient, qui en comptait alors vingt-huit. Le cheval de l'aumônier fut tué aux premiers coups de canon. Canrobert se tournant vers lui : « Monsieur l'Abbé, dit-il, voilà un mal sans remède, car il n'y a plus une monture; ainsi au revoir. » Mais le P. Parabère veut suivre l'armée, il ne s'éloignera pas un instant du champ de bataille. Jetant avec anxiété les yeux autour de lui, il aperçoit une pièce montée sur ses affûts, et dirigée vers le plateau de l'Alma; il s'élance à califourchon et gravit la montagne sur le canon, sans s'inquiéter de la mitraille. De là, il se mêle aux combattants, ne cesse de relever ceux qui tombent, de panser les blessés, d'absoudre les mourants.

Aucun ne refusait le ministère du prêtre ; et lorsqu'il demandait aux convalescents comment ils se tiraient à la caserne, des mauvais plaisants et des incrédules railleurs, ces braves répondaient gaiement : « Moi, mon prêtre, je m'en tire : que je me moque de ceux qui se

moquent de moi, et je leur donne rendez-vous-z-au feu. »

Ils étaient du reste soutenus par l'exemple des officiers, des généraux, et particulièrement par le vaillant maréchal, dont l'Alma devait être la dernière victoire. Jamais il ne déploya plus de bonté, se montrant plein de sollicitude pour tous les blessés français ou russes. Hélas ! entre tant de glorieux morts, il allait prendre la première place.

Ayant parcouru le champ de bataille, Saint-Arnaud revint au bivouac ; il fallait plusieurs heures pour dresser sa tente, il eut froid et demanda un manteau ; un spahis étendit à terre son propre burnous, et le vainqueur dut prendre place au milieu des morts qui encombraient le champ de bataille !

L'intrépide Saint-Arnaud allait remporter une dernière et plus décisive victoire : son âme chrétienne ne faiblit pas à l'aspect de la mort. Attendue par ce cœur vaillant, elle fut accueillie comme l'appel suprême du Roi des rois. Ses propres paroles le proclament assez haut.

Le 26 septembre, le vainqueur de l'Alma écrivait au maréchal Vaillant : « Ma santé est déplorable. Une crise cholérique vient s'ajouter aux maux que je souffre depuis si longtemps, et je suis arrivé à un état de faiblesse telle, que le commandement, je le sens, m'est devenu impossible. »

Cette lettre se croisait avec celle du ministre félicitant Saint-Arnaud du brillant succès : « Allons, mon cher maréchal, répondait aussitôt le ministre de la guerre, ce n'est pas à vous qu'il faut dire : Ayez courage, mais je vous dirai : Ayez confiance ! Vous avez fait trop bien jusqu'ici, le pays a trop besoin de vous, pour que Dieu permette à la maladie de vous enlever à vos soldats... Soyez le même jusqu'au bout. C'est la fortune de la France qui est en jeu à Sébastopol... La victoire vous

guérira comme celle de Fontenoy a guéri Maurice de Saxe. » Avant que cette lettre fût arrivée à destination, Saint-Arnaud était mort !

Ce grand chrétien, revenu sincèrement à la pratique de la religion, ne fut pas surpris. Dès que l'expédition d'Orient avait été décidée, il s'entendait avec l'abbé Coquereau pour procurer à l'armée un aumônier par division, un par hôpital, et deux aumôniers en chef au quartier général ; il écrivait : « J'aurai grand besoin de vos prières ; *sans l'aide de Dieu on ne fait rien,* je mets ma confiance dans sa miséricorde et dans la protection qu'il accorde à la France... » Et plus tard : « Tous ces vœux ne peuvent manquer d'être agréables à Dieu, que je prie moi-même avec tant de foi et de ferveur. » Enfin, après le débarquement et deux jours avant l'Alma : « ... Vos prières ont été écoutées... nous briserons demain, s'il plaît à Dieu, les colonnes russes qui nous attendent à l'Alma... Je presse les opérations autant que possible, car ma santé est bien mauvaise, et je prie Dieu de me donner des forces jusqu'au bout... »

Il annonçait aux troupes dans sa proclamation, la douloureuse nouvelle comme l'*ordre du jour* venu d'en haut, et son départ comme *un devoir :*

« Soldats, disait-il, la Providence refuse à votre chef de continuer à vous conduire dans la voie glorieuse qui s'ouvre devant vous. Vaincu par une cruelle maladie, avec laquelle il a lutté vainement, il envisage avec une profonde douleur, mais il saura le remplir, l'impérieux devoir que les circonstances lui imposent, celui de résigner le commandement, dont une santé à jamais détruite ne lui permet plus de supporter le poids...

« Je remets le commandement au général de division Canrobert : c'est un adoucissement à ma douleur, que d'avoir à déposer en de si dignes mains le drapeau que la France m'avait confié. Vous entourerez de votre

confiance, de vos respects, cet officier général auquel une brillante carrière militaire et l'éclat des services rendus, ont valu la notoriété la plus honorable dans le pays et dans l'armée. Il continuera la victoire de l'Alma, et aura le bonheur que j'avais rêvé pour moi-même et que je lui envie, de vous conduire à Sébastopol. »

Au matin du 20 septembre, se tournant vers son état-major et saluant avec cette grâce enthousiaste qui lui était particulière, le maréchal avait lancé à l'armée ces belles paroles : « Soldats français, cette bataille s'appellera la bataille de l'Alma. »

A présent, couché parmi les morts, enseveli dans son triomphe, Saint-Arnaud s'appelle néanmoins *le vainqueur de l'Alma !*

La nuit d'après la bataille, on célébra la messe sous la tente du maréchal. « Cette tente, dit Paul de Molènes, était occupée par l'autel; on apercevait seulement le vainqueur de la veille... Deux choses m'émurent grandement : le recueillement de son attitude, et l'empreinte terrible de la mort... Là où l'on sentait la défaillance, presque l'absence des forces humaines, on sentait aussi la présence d'une force divine. Le maréchal priait ; il priait avec sincérité, avec ferveur, de cette prière qui est elle-même un don de Dieu, *le secret qu'il nous enseigne* pour le vaincre. On voyait que l'âme du vainqueur de l'Alma était appliquée tout entière à cette suprême victoire. »

Dès le 23, il fallut transporter le malade à Balaclava, où le *Berthollet* devait le prendre pour le ramener en France ; les spahis escortèrent leur glorieux chef sur cette route accidentée, où les cahots continuels ajoutaient encore aux souffrances du mourant ; les hommes attristés se remplaçaient pour soulever le misérable chariot et soutenir le maréchal. Il fallut traverser la ville avant d'arriver au chalet solitaire préparé pour la

nuit; un escalier en bois conduisait du rocher à la maison; c'est là que le héros acheva de se préparer à la mort, par la réception fervente des sacrements.

Il demanda l'abbé Parabère qui le confessa, lui donna l'extrême-onction, puis l'accompagna sur le *Berthollet*. « Toujours oublieux de son propre repos, le maréchal pria instamment l'aumônier de retourner au camp et de le laisser aux mains de Dieu auquel il avait remis son âme et son sort. Ceux qui ensevelirent le vainqueur de l'Alma, le trouvèrent revêtu du scapulaire et de la médaille miraculeuse, glorieuse livrée du serviteur de Marie (1). »

Les derniers souvenirs que laissa le maréchal sont embaumés des mâles et généreuses vertus qui l'ont rendu l'idole de l'armée.

Le 23 septembre, dernier jour de sa lutte contre la mort, « on l'avait encore vu à cheval, attachant sur ses traits, par un effort attendrissant et victorieux, ce sourire qui plaisait tant aux soldats. La dernière vision nette, colorée, distincte qui me reste de cette énergique figure, dit Paul de Molènes, je l'ai eue dans une route ombragée, à quelque distance d'une villa russe située au milieu des bois. Le maréchal, tout en chevauchant, adressait la parole à des zouaves qui lui répondaient en cette langue du troupier dont il goûtait si vivement les mâles finesses, les rapides saillies, toutes les locutions étranges et imprévues. »

En arrivant à Balaclava, après la pénible journée que nous avons décrite, le maréchal voulut encore donner quelques marques d'attachement à ses officiers; ayant appelé le commandant Henry, chargé de sa maison, il lui offrit un cheval : « Plus tard, Monsieur

(1) *Saints militaires et Soldats français*, p. 202.

le Maréchal, répondit l'officier avec des larmes. — Non, maintenant, répliqua Saint-Arnaud, demain il ne sera plus temps. »

Lord Raglan se rendit à la tente du maréchal qui le remercia vivement : « Je vais mieux, milord, beaucoup mieux ; les soins de ma femme me remettront bientôt et je vous suivrai toujours par la pensée. »

La veille de sa mort, on l'entendit murmurer : « Je remercie le bon Dieu, jamais je ne me suis trouvé plus tranquille. »

Le 29, ce calme prenait la solennité de la mort ; les amis dévoués entouraient leur chef ! il ouvrit les yeux, les dirigea sur son crucifix et prononça distinctement : « Oh ! l'Empereur !... Oh ! ma pauvre Louise !... » Puis il expira. Ainsi Dieu, la patrie et la famille, dans leurs représentants ici-bas, avaient la suprême pensée du héros et du chrétien.

En ce temps-là, les organes autorisés de la presse osaient, dans la France catholique, parler le langage chrétien ; *le Moniteur* écrivait : « la foi religieuse a soutenu le maréchal dans le sacrifice qu'il avait fait au pays de ses dernières forces. » ... « Quand ces forces lui ont failli, quand le moment suprême est venu, il a envisagé, avec la sécurité d'une âme religieuse et fortement trempée, le terme de cette lutte presque surhumaine. On a trouvé sur le maréchal de Saint-Arnaud un scapulaire et une médaille miraculeuse. »

Cette mort héroïque et simple, toucha profondément les soldats qu'il avait conduits à la première victoire ; et depuis lors, aucun d'eux n'a lu sans une émotion profonde, dans les lettres publiées après sa mort, les pages où le maréchal énumère toutes les souffrances auxquelles il est résigné d'ailleurs, demandant seulement à Dieu de ne le frapper qu'après le triomphe de nos armes. Ses lettres en font foi, il terminait une vie

devenue chrétienne et presque fervente, qui n'était plus depuis deux ans qu'un martyre noblement accepté, noblement souffert.

En abordant à Constantinople le soir du 29, le *Berthollet* descendit à l'ambassade de France les glorieuses dépouilles recouvertes du drapeau national. Madame de Saint-Arnaud les reçut avec larmes, et refusa le service solennel que le sultan voulait faire célébrer en l'honneur du défunt; sa religion éclairée savait que, si un catholique respecte les opinions particulières de chacun, il ne lui est ni possible ni permis, d'assimiler les cérémonies de l'hérésie ou du schisme, aux actes de foi et aux prières de l'Eglise. La nuit et le jour, le blanc et le noir, l'erreur et la vérité ne peuvent marcher de pair. C'est l'enseignement de l'Eglise, la réponse de la saine raison elle-même, aux affirmations contraires du libéralisme.

CHAPITRE IX

Canrobert général en chef. « Le plus capable et le plus digne. »

« Le maréchal Saint-Arnaud, à l'agonie, nous a quittés, écrit le général Bosquet. Des lettres de l'Empereur, tenues secrètes jusque-là, ont donné le commandement en chef à mon vieil ami Canrobert, le plus digne et le plus capable. J'en ai une joie que tu peux comprendre. Sa blessure va mieux; cependant, il souffre et fatigue beaucoup. »

Mais Canrobert n'était pas homme à s'arrêter devant la douleur. — Sébastopol était le but, il marcha sur Sébastopol. Toutefois il fallait faire approcher l'escadre.

Au fond de la baie que nous avons décrite, s'élevait la petite ville de Balaclava, autrefois défendue par une forteresse, alors démantelée. Un seul bataillon de quatre-vingts hommes résista aux alliés, l'intrépide colonel Manto se retrancha derrière les ruines, avec sa petite troupe, quelques citoyens de bonne volonté et quatre petits mortiers; ils répondirent pendant deux heures à l'artillerie anglaise; tous ces héros furent tués ou blessés, et ne se rendirent qu'après avoir épuisé leurs munitions.

Les bâtiments anglais entrèrent dans le port, mais la flotte française n'avait plus de place; alors un capitaine de commerce avertit l'amiral Hamelin qu'il trouverait dans la baie de Kamiesch un port excellent, vaste, profond et facilement accessible; matelots et soldats lui donnèrent aussitôt le nom de *baie de la Providence*.

La marine débarqua d'abord le matériel de siège, les marins et l'artillerie; on creusa les lignes de circonvallation, et les officiers du génie, sous les ordres du général Bizot, travaillaient sans relâche, non seulement à fouiller le terrain, mais à déterminer le point d'attaque. Pendant ce temps-là, Canrobert poussait une première reconnaissance vers Sébastopol.

Il désira s'arrêter au *Monastère,* habité par des moines grecs, qui réclamèrent sa protection. Le général fit placer aussitôt un poste pour préserver les moines, et pas un seul ne souffrit de la guerre. Le bâtiment occupe un plateau, dont l'accès est rendu facile par des terrasses superposées auxquelles conduisent de beaux escaliers; des arbres magnifiques, toute une végétation superbe se prolonge jusqu'au bord de la mer, dont on aperçoit l'horizon au travers des rochers à pic, qu'un pieux solitaire a choisis pour retraite depuis soixante ans!

Le général en chef s'établit dans le jardin d'une maison en ruines, au bord de la mer, Saint-Arnaud lui avait laissé une grande tente arabe dont le sommet était très connu des troupes africaines; elle servit de salle à manger. Quant à l'abri du général en chef, il était formé d'une étoffe grossière, entouré d'un étroit fossé et d'un petit mur de terre. Canrobert ne voulait pas être protégé autrement que ses soldats contre les rigueurs de l'hiver; aussi la mince toile de sa tente, eut pendant bien des mois l'aspect d'un glaçon.

Enfin le siège de Sébastopol allait commencer.

L'amiral Hamelin pensait utile de faire soutenir les attaques sur terre par les batteries de mer. Après le Conseil de guerre, les généraux reçurent la promesse que leurs opérations contre Sébastopol seraient appuyées par une action générale contre les forts.

« J'ai hâte de vous dire, écrit aussitôt Canrobert à

l'amiral Hamelin, combien je suis heureux de la grande résolution que vous venez de prendre : toute l'armée y applaudira. Elle me rassure complètement sur les résultats de l'attaque que nous méditons. Nul ne peut prévoir les effets que peut produire sur les fortifications de la ville comme sur le moral de la garnison, cette action simultanée de deux flottes et de deux armées. Il n'est pas impossible que cet effet soit tel, qu'il détermine l'occupation immédiate de la place par nos colonnes. Dans tous les cas, il la préparera solidement et sûrement. »

La première tranchée fut ouverte dans la nuit du 9 au 10 octobre.

« Nous devions, dit Canrobert dans son rapport, nous attendre à ce que ce travail, dont la préparation n'avait pu être entièrement dérobée à l'ennemi, nous serait vivement disputé.

« Il n'en a rien été. Favorisée par un vent très violent du Nord-Est, l'ouverture de la tranchée s'est faite, dès la première nuit, sur un développement d'environ 1,000 mètres, sans que nos travailleurs fussent inquiétés... Pendant toute la journée du 10 et la nuit suivante, le feu de la place a été très vif. Mal dirigé d'abord, il n'a pas tardé à devenir très précis ; mais nos travailleurs étaient déjà à couvert, et nos communications dérobées aux vues directes de la place. Le travail s'est continué le 11 et le 12 sans incident qui mérite d'être signalé. »

Quant à Sébastopol, sa situation est surtout admirable comme établissement de marine. La ville, relativement nouvelle, n'était, il y a un siècle, qu'un pauvre village tartare nommé Akhtiar, composé de quelques huttes abritant de malheureux pêcheurs. Catherine II visitant son empire, reconnut l'importance d'une forteresse gardant la mer Noire, et posa la première pierre de l'ouvrage en 1786.



L'abbé Parabère gravissant sur un canon les pentes de l'Alma.

Située sur la côte occidentale de la Crimée, Sébastopol s'élève en amphithéâtre, le long de la pointe de terre qui sépare la baie du port de l'artillerie situé à l'opposé. Bâtie sur la pierre, la ville, dans la partie supérieure, s'élève à plus de 100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Du sommet de ses hauteurs, à peu près égales du côté de la baie, elle est cependant, à peu de distance, et par les accidents du terrain, entièrement cachée ; de telle sorte, que les plus hauts mâts de ses navires ne se voient même pas. Ses rues sont parallèles et descendent à la mer, si ce n'est quelques rues transversales, qui indiquent les différents quartiers.

Les magasins de la marine, les casernes, les hôpitaux militaires sont réunis dans un faubourg en face de la ville ; au dehors, l'artillerie, les bureaux des docks et de l'arsenal étendent le territoire de Sébastopol, dont la longueur proprement dite n'a guère plus de 1,800 mètres.

« Dans la rade, qui est elle-même un magnifique et vaste port, écrit M. A. des Essarts, s'ouvrent quatre ports (1) parfaitement abrités ; les échancrures forment en même temps des promontoires, sur lesquels sont assis des forts casematés à plusieurs étages, des batteries qui croisent leurs feux dans toute l'étendue de la baie. Chaque port est flanqué par des forts semblables, et de plus, une chaîne sous-marine ferme le grand port militaire, justement regardé comme l'un des plus beaux de l'Europe : il a plus de un mille et demi de longueur, et une profondeur de quatre à neuf brasses près de la terre. Il offre encore une petite échancrure, où les bâtiments désarmés peuvent rester mouillés en parfaite sûreté.

(1) Le port de la Quarantaine, à l'entrée ; celui de l'Artillerie, plus avant, puis le Grand Port et enfin le port de Carénage.

« On compte, sur les deux rives de la rade, douze grands forts, disposés par paires l'un vis-à-vis de l'autre. Le nombre total des bouches à feu s'élève à treize ou quatorze cents, y compris les batteries à bombes, il y a en outre sur quelques points des fours à boulets rouges.

« Ces couples de forts, constituent comme autant d'échelons qu'une flotte aurait à franchir successivement, et, à chaque échelon, les vaisseaux seraient en butte à trois ou quatre cents boulets à la fois, sans compter les coups des autres forts plus éloignés, et outre les bombes et les boulets rouges. La pierre des constructions est d'une qualité friable, dit-on, et les casemates s'empliraient bientôt de fumée ; mais il faudrait du temps pour démolir les deux premiers forts ; puis il faudrait en démolir successivement dix autres. Il y a d'ailleurs des forts qui dominent la passe et la rade à une hauteur de 120 pieds ; le tir des vaisseaux est difficile sous un angle de cette ouverture.

« Enfin, la passe, très étroite, est flanquée de deux énormes citadelles à trois étages de batteries. Quant au port militaire, les constructions défensives y sont telles, qu'on les compare aux fortifications de Malte et de Gibraltar. Tous les travaux du port et de la rade sont magnifiques et grandioses ; le gouvernement russe y a dépensé plus de cinquante millions. »

Cependant Saint-Arnaud avait espéré prendre la ville après un mois d'opérations menées vigoureusement ; il écrivait au Ministre, le 11 septembre : « Je compte être sous Sébastopol le 25 ; tout sera fini le 25 octobre, avec la protection de Dieu. » Mais, hélas ! le matériel n'arrivait pas, et Canrobert dut écrire au maréchal Vaillant : « Les armées alliées établies sur le plateau, le matériel de siège débarqué et mis en position,

nous attaquerons immédiatement la place, dont les défenses ont été considérablement augmentées de ce côté. Néanmoins, j'estime que nous n'aurons pas à procéder avec la lenteur méthodique d'un siège régulier, et que la place pourra être enlevée d'assaut par des colonnes qui prendront à revers les ouvrages qui la défendent, après qu'ils auront été battus et ruinés par le feu de notre artillerie. »

Tel était l'espoir du général en chef. Cependant, Dieu qui avait accordé la victoire, paraissait éprouver la constance de nos troupes; en réalité cependant, ce siège d'un an força la Russie à diriger sur la Crimée ses forces et toutes ses réserves; lorsque Sébastopol tomba en notre pouvoir, elle était épuisée, elle ne pouvait plus continuer la guerre et consentit aisément à la paix.

L'armée tout entière, ardente et résolue, demandait une tentative héroïque; elle n'était pas possible, mais on l'espérait encore : « Nous aurons l'assaut, c'est décidé, écrit un soldat, le général Canrobert vient de donner un ordre du jour qui a mis le feu dans toutes les têtes. — Vous ne sauriez imaginer l'ardeur des troupes. Ce n'est pas de l'entrain, du feu, c'est de la folie, une noble folie vraiment! Un cri immense a accueilli cet ordre du jour... les képis volaient en l'air, on se serrait la main, on s'embrassait. C'est un spectacle que je n'oublierai de ma vie... »

Le travail des tranchées continuait.

L'ouverture des tranchées est un moment solennel, dans les opérations si variées d'un long siège. La nuit du 9 au 10 octobre devait avoir une grande importance; le ciel est pur, la lune argente de ses rayons le terrain que nos travailleurs doivent creuser, puis fortifier. Ils se comptent avec une joie fébrile : 800 hommes frappent en même temps le sol rocailleux; le vent souffle par rafales venant du Nord-Est, et empêche

l'ennemi d'entendre le bruit des pioches ; un système de gabionnades est établi pour couvrir deux batteries, on relie ces ouvrages par une parallèle, que l'on prolonge jusqu'au mur de la Maison-Brûlée... rien ne bouge dans la ville ni du côté des ennemis !

Des officiers du génie se dévouent à reconnaître les abords de la tranchée, ils s'avancent au delà à plus de 200 mètres, même silence ; se collant à terre, ils écoutent... le vent emportait les sons de telle sorte qu'ils ne distinguent aucun bruit ; donc les Russes ne pouvaient rien entendre ! 1,000 mètres de tranchée avaient été creusés pendant la nuit, et l'ennemi ne s'aperçut qu'au point du jour, des travaux exécutés si près d'eux ; alors seulement ils dirigèrent sur nous un feu violent qui n'arrêta pas nos efforts, la plupart des ouvrages étant déjà couverts, et reliés par des boyaux de communication.

Les pièces de canon russes, au calibre gigantesque, à la portée démesurée, ne nous envoyaient que peu de projectiles qui, la plupart, voyageaient dans la campagne sans nous faire de mal ; en vain les Russes essayèrent-ils de diriger les feux sur nos travailleurs, ils « furent, pendant cette partie du siège, continuellement trahis par la longue portée de leurs pièces ; au-dessus de nos tranchées, nombre de projectiles venaient bondir à l'entrée de nos camps.

Le jour où nos canons répondirent à ceux de l'ennemi, fut un jour d'allégresse générale ; les premières heures de ce 17 octobre, les soldats qui n'étaient pas occupés, parcouraient gaiement la campagne, les boulets même semblaient avoir un son de fête, on se croyait à la veille d'un succès qu'il fallut acheter par une année de lutte !...

Autour de Sébastopol, nous allions construire une autre ville ; car après avoir bombardé pendant quatre

heures les trois bastions, le Grand-Redan, Malakoff et le faubourg de Karabelnaïa avec nos 126 pièces, nos batteries, enveloppées par celles des Russes que servaient 250 bouches à feu, furent réduites au silence. Cependant les batteries anglaises plus fortes et mieux placées, en prolongeant leur tir bouleversèrent le Grand-Redan et Malakoff, dont elles battaient à revers et d'enfilade toutes les faces. D'après le rapport de l'ennemi, les murs de la célèbre tour étaient sérieusement entamés. L'attaque avait été si violente, que la Russie envoya promptement de nouvelles batteries, et qu'au milieu de novembre, Sébastopol en comptait 494.

La flotte avait pris une part active au bombardement et le vaisseau-amiral, la *Ville-de-Paris*, avait été cruellement ravagé. Sept officiers ou aspirants d'état-major furent tués, par l'explosion d'un boulet sur la dunette; seuls les amiraux Hamelin et Bouët-Willaumetz étaient protégés; en outre le navire avait reçu cinquante boulets; un instant même il s'enflamma par un boulet rouge, et il fallut, en mer, lutter contre le feu! Les Russes, fort éprouvés, pleuraient la mort de leur grand amiral Korniloff, dont les dernières paroles avaient été : « Je m'en remets à vous de la défense de Sébastopol, ne le rendez jamais! »

Laissons un instant la parole à l'aûteur des *Commentaires d'un soldat,* dépeignant l'affaire de Balaklava.

« Les spectacles héroïques ne devaient pas longtemps se faire attendre. Le 24 octobre au matin, nous entendons le canon du côté de Balaklava. Il n'y a plus dans l'air cette lumière et cette chaleur que réunissait le ciel de l'Alma : nous sommes à la fin de l'automne, nous marchons vers les mauvais jours... A notre droite s'élèvent les hauteurs de Balaklava; au-dessus de nous s'étend cette vallée profonde qui est bornée par la Tchernaïa; en face l'extrême horizon du paysage est fermé par cette admi-

rable chaîne de montagnes aux cimes d'une blancheur éclatante, aux flancs violets et diamantés dont le Tchaderdagh fait partie. Toutes nos troupes ont pris les armes... » Les Russes attaquent Balaklava, les deux armées ennemies se précipitent avec une égale fureur, les lames se croisent, le combat corps à corps s'engage presque aussitôt, et les Russes vaincus laissent le terrain couvert de cadavres. Tout à coup lord Cardigan et ses hussards paraissent dans un nuage de fumée, ils exécutent une étrange charge de cavalerie, inutile au succès de la journée et si funeste au régiment engagé.

On croit généralement que lord Raglan avait ordonné à la cavalerie d'avancer et de s'emparer des canons. Le lieutenant-général n'ayant pas bien compris la pensée du chef, aurait enjoint aux hussards de charger.

Lord Cardigan ayant fait remarquer l'inutilité du mouvement, l'ordre fut renouvelé. On dit que, victime du devoir militaire, il se plaça devant sa brigade et que lançant son cheval au galop, il s'écria : « En avant le dernier des Cardigan. » — En ce héros s'éteignit la noble famille.

Cependant deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique ayant opéré sur le flanc une charge intelligente et heureuse, les survivants des hussards anglais furent dégagés. Mais de la vallée où descendit Canrobert pour examiner la situation, on voyait à l'horizon, et près de nous, les masses ennemies occupant les positions turques.

Cette affaire importante et malheureuse avait précédé de quelques jours la victoire d'Inkermann ; voici comment le général Canrobert rend compte du combat dans un style simple et noble, toujours clair et vibrant :

« Dans la matinée du 25, à la pointe du jour, les collines du port (de Balaklava) défendues seulement par quelques ouvrages très incomplets, occupés chacun par 100 ou 150 Turcs et armés de pièces de canon, furent

envahies par des forces considérables, qui s'en emparèrent après avoir chassé les Turcs.

« Aussitôt lord Raglan et moi, nous nous portâmes sur les hauteurs qui bordent la vallée de Balaklava, et forment la limite extrême de notre position définitive pendant le siège. L'ennemi occupait les collines dont je viens de parler; ses masses couvraient les hauteurs boisées qui en forment le fond à côté de la Tchernaïa, il montrait une vingtaine de mille hommes, le reste devait se tenir caché dans les ravins et les broussailles. Son intention évidente, celle qu'il aura toujours, était de nous faire descendre jusqu'à lui en quittant nos excellentes positions.

« Je me suis contenté de réunir, sur la demande de lord Raglan, ma cavalerie à la cavalerie anglaise qui se tenait dans la plaine, en avant de Balaklava, et avait déjà fourni contre la cavalerie russe une charge très brillante.

« En outre, pendant que lord Raglan établissait deux divisions d'infanterie en avant du port, je faisais descendre au pied des premières pentes, tout ce que j'avais de disponible de ma première division.

« Les choses en étaient là, et le jour déjà avancé, lorsque la cavalerie légère anglaise, 700 chevaux environ, se laissant aller à trop d'ardeur, chargea vigoureusement le gros de l'armée russe.

« Cette charge impétueuse, exécutée sous le feu croisé de la mousqueterie et de l'artillerie, produisit d'abord un très grand désordre dans les rangs ennemis; mais cette troupe, emportée trop loin de nous, éprouva des pertes sensibles. Après avoir sabré les canonniers des deux batteries, elle dut revenir affaiblie de 150 hommes.

« Pendant ce temps, ma brigade de chasseurs d'Afrique, qui tenait dans la plaine la gauche de l'armée anglaise, voulut lui venir en aide; elle y parvint

par une manœuvre hardie qui a été fort remarquée, et qui consistait à attaquer sur la gauche une batterie d'artillerie et quelques bataillons, qu'elle a forcés à la retraite, et dont le feu sur les Anglais était meurtrier. Nous avons perdu là une vingtaine d'hommes blessés ou tués, dont deux officiers. La perte de l'ennemi, de ce côté, a été assez importante ; et il a laissé nos chasseurs opérer leur retraite en bon ordre sans les inquiéter. La nuit est venue mettre fin à ce combat. »

Plus que jamais, on pouvait prévoir que l'hiver, en arrêtant nos troupes, allait combattre pour la Russie, et prolonger une expédition qui devait, croyait-on, se réduire à un assaut.

Le général Bosquet écrivait à sa mère :

« Il y a quelques jours, comme nous faisions, Canrobert et moi, une reconnaissance sur les montagnes à l'est de Balaklava, le duc de Cambridge est venu à nous très gracieusement, et, me tendant la main, il me dit qu'il n'avait pu être assez près de moi, après la bataille de l'Alma, pour me faire compliment sur le beau mouvement de ma 2e division, qui a décidé la retraite des Russes ; il ajouta que ses Anglais avaient battu des mains avec lui...

« Quant au siège de Sébastopol, c'est une très grosse affaire, très difficile, et qui paraîtra un jour un fait presque impossible. Je ne puis comprendre comment on a si facilement inventé en France, que c'était chose toute simple que d'enlever à une nation guerrière, comme par un coup de main, la capitale de sa puissance dans le Sud, un vaste port, un arsenal de canons. C'est énorme, et tu peux croire que les mieux trempés seront éreintés à la fin de la campagne ; que Dieu nous donne des forces ! »

CHAPITRE X

Inkermann.

La victoire du 5 novembre valut à Canrobert le glorieux surnom de *héros d'Inkermann.*

Nous abrégerons, en lui empruntant quelques passages, le beau récit qu'en a donné M. Camille Rousset. Disons d'abord que le 1[er] novembre, l'armée avait poussé la parallèle à cent quarante mètres du bastion du Mât et se préparait à l'assaut, lorsque Mentschikoff résolut de tenter une diversion.

« Les hommes, dit notre grand Bossuet, font toujours plus ou moins qu'ils ne veulent... et c'est Dieu qui frappe ces grands coups dont le contre-coup porte si loin ! »

Ordre avait été donné aux chefs russes de gravir les collines *de gauche* du ravin. Les généraux comprirent qu'ils devaient prendre la gauche de la colonne d'attaque : par suite de cette erreur, les Anglais qui auraient dû être enveloppés, se trouvaient en face de l'ennemi ; telle est la cause humaine, disposée par la Providence, de la victoire d'Inkermann.

« La journée du 4 novembre fut sombre et pluvieuse, la nuit vint vite. Aux tranchées d'attaque, arrivaient de la ville comme des bouffées de rumeurs, on entendait des cris, des chants ; les chiens aboyaient plus fort et plus longtemps que de coutume. Après minuit, les cloches sonnèrent, c'est que les prières commençaient pour les combattants ; vers trois heures, il y eut

comme une salve d'acclamations, puis de nouveau le son des cloches, ensuite des bruits sourds, des roulements de voitures et des grincements de roues. On n'y fit pas grande attention. Plusieurs fois il y avait eu dans la place presque autant d'agitation nocturne, et l'on savait que toutes les nuits des convois militaires entraient et sortaient...

« Aux approches du jour, la pluie torrentielle se changeait en un brouillard glacial ; les sentinelles, accablées de fatigue sous leurs manteaux ruisselants, répondaient au général anglais Codrington : « Tout va bien, » lorsque des cris, suivis de coups de feu, l'appelèrent au bivouac d'une division, dont un piquet venait d'être surpris et enlevé par l'ennemi. La division prit les armes, une seconde la suivit sur la crête des deux côtés du ravin du Carénage.

« La forme du terrain permettant aux Russes d'arriver en force sur la position en moins d'une demi-heure, ils y parvinrent avec 3,000 hommes et refoulèrent un instant les 1,650 Anglais.

« Les premiers coups de canon avaient donné l'éveil à tout le corps d'armée. Les Turcs occupaient le col de Balaklava ; deux brigades françaises avec de l'artillerie se portaient à la gauche ; Bosquet, suivi de Bourbaki, guidés par la canonnade, se dirigeaient en hâte vers l'armée anglaise, dont ils atteignaient le point central vers sept heures et demie. Le général Bosquet offrit son concours aux généraux anglais qui répondirent : « Nos réserves sont suffisantes, veuillez seulement couvrir notre droite en arrière de la batterie. »

Bosquet renforça le bataillon de tirailleurs, de deux bataillons, il garda un bataillon de zouaves, des chasseurs à pied et deux batteries...

Tout était sombre sur le plateau d'Inkermann, le brouillard tombait ; les nuages se confondaient avec la

fumée de la poudre, le silence morne et sinistre des Russes, n'était interrompu que par le son rauque des tambours détendus par l'humidité ; mais Okhotsh avançait intrépide... « Parvenus à la batterie, les premiers bataillons ennemis l'assaillirent avec fureur, les uns escaladant les parapets, les autres attaquant par la gorge. Ce qu'il y eut là d'héroïsme dépensé des deux parts est incalculable ; les hommes se prenaient corps à corps, on se frappait à coups de baïonnette, à coups de sabre, et, quand les armes se brisaient, à coups de pierres. »

« La bataille d'Inkermann, écrit un officier anglais témoin et acteur, défie toute description. Ç'a été une série d'actes héroïques terribles, de combats corps à corps, de ralliements découragés, d'attaques désespérées dans les vallées, dans les broussailles, dans des trous cachés aux yeux des humains, et d'où les vainqueurs, Russes ou Anglais, ne sortaient que pour se lancer de nouveau dans la mêlée, jusqu'au moment où les bataillons du Tzar cédèrent devant notre solide courage, et le chevaleresque élan des Français. »

C'est en effet au chevaleresque élan des Français. que sera due la victoire : malgré le solide courage des Anglais, leurs pertes étaient énormes ; à côté de lord Raglan un de ses généraux avait été tué, Canrobert atteint au bras droit d'un éclat d'obus... Depuis trois heures ils barraient aux ennemis l'entrée de l'isthme, elle était maintenant ouverte... Alors, Raglan demanda l'assistance de l'armée française.

Assuré que les Anglais auraient besoin de secours, Bosquet tenait ses bataillons à portée, et Forez devait envoyer une brigade à Inkermann. Lorsque le colonel Steel vint dire que lord Raglan, après avoir engagé ses réserves, acceptait le secours des Français, il était neuf

heures du matin ; la seconde partie de la bataille commençait.

« Allez dire à nos alliés s'écria Bosquet, que les Français arrivent au pas de course. »

Bourbaki charge les Russes ; malgré l'infériorité du nombre, il s'élance sur l'ennemi. Canrobert disparaît au milieu de la fumée, il reconnaît de sa personne et sans escorte, les points où doit se renouveler la charge héroïque de Bourbaki, mais cette fois avec des régiments entiers...

Bosquet précipite ses zouaves et les chasseurs à pied avec ces brûlantes paroles : « Allez, mes zouaves irrésistibles ! allez, mes braves chasseurs ! »

Aux tirailleurs algériens, il crie en arabe : « Montrez-vous les enfants du feu ! »

Le tir des ennemis redoublait. Etablis sur le plateau, ils essayaient de nous réduire par la mitraille. Impossible de savoir d'où soufflait cet ouragan de fer et de feu ; les chasseurs d'Afrique souffraient beaucoup, une bombe leur tua à la fois sept ou huit hommes ; tout à coup on voit apparaître Canrobert, le bras en écharpe :

« Il est encore blessé, » crient les soldats avec émotion, puis ils redoublent d'entrain, de vivacité et d'audace ; enfin un effort suprême couvre nos camps des cadavres ennemis, et finit par briser leurs masses. »

Quelques jours plus tard, Bosquet, l'un des principaux acteurs de ce grand drame, écrivait :

« Je t'adresse, bonne mère, une lettre du général en chef, mon bon camarade Canrobert, qui me transmet quelques paroles bienveillantes de l'Empereur à propos de la bataille d'Inkermann... Rude journée !... dont je n'avais pas assez apprécié tous les résultats ; il paraît aujourd'hui que je leur ai jeté par terre, morts ou blessés, plus de quinze mille hommes ; on me montrait hier la copie du prince Mentschikoff qui avouait près de dix-

sept mille hommes hors de combat!... Je n'en ai eu que neuf cents et les Anglais deux mille quatre cents. Quels beaux soldats que ces braves enfants que j'ai menés le 5 contre ces masses russes! quel cœur! quel esprit! quelle adresse! Il leur suffit d'un signe pour comprendre et frapper! »

Enhardis par l'affaire de Balaklava, les Russes se tenaient sûrs de vaincre, nous l'avons vu. Peu de jours avant Inkermann, on apportait à Canrobert une dépêche russe annonçant qu'un désastre planait sur les alliés, elle se terminait par ces lignes : « Ce sera la plus grande catastrophe des temps anciens et modernes; tous nos agresseurs seront jetés à la mer; il ne restera pas un homme pour porter dans son pays la nouvelle de cet évènement. »

Le général mit le papier dans sa poche, monta à cheval, vainquit les Russes et écrivit au ministre qui lui avait envoyé la dépêche : « Ne vous inquiétez pas de la dépêche russe; je viens d'y répondre. »

Il y avait répondu par la victoire d'Inkermann !

Les traits d'une bravoure d'autant plus héroïque qu'ils furent accomplis avec cet élan, cette simplicité, cette modestie chrétienne dont une armée religieuse a seule le secret, ont été si nombreux dans cette campagne, que nous sommes contraints d'en rappeler seulement quelques-uns.

Dès les premiers pas de la charge, le porte-drapeau, frappé au cœur, tomba dans les rangs ennemis, et l'étendard, aussitôt ramassé par les Russes, passa rapidement de main en main jusqu'aux derniers rangs. Le colonel de Camas a vu le mouvement; il s'élance en criant : « Au drapeau, mes enfants! »

Ce noble cri fut son dernier soupir; après lui le colonel Goze, puis un chef de bataillon, courent à l'étendard et

sont frappés en l'atteignant ; enfin un lieutenant parvient à le saisir et rapporte le drapeau au 6e régiment.

Le colonel de Camas, frappé en pleine poitrine, est soutenu par un sergent ; mais avant d'arriver au camp, il est contraint de s'arrêter.

« Je n'ai plus qu'à mourir, dit-il, rejoignez vos camarades, mes amis, on a besoin de vous. »

Le sergent insiste pour transporter au moins le mourant jusqu'à l'ambulance ; mais Camas rassemble ses forces, et après avoir confié au soldat ses recommandations pour sa mère et sa femme, il ajoute :

« Si tu apprends que quelqu'un ait eu à se plaindre de moi, dis-lui que je lui en demande pardon. Pour toi, retourne au combat... c'est ton colonel qui te donne un ordre pour la dernière fois... va, mon ami ! » Et il meurt.

Nous avons vu que le général en chef, Canrobert, après s'être fait panser sur le mamelon, y demeura jusqu'au bout.

« Général, lui dit un officier, ménagez-vous, vous allez vous faire tuer, si vous restez-là. »

« Monsieur, répond Canrobert, mon poste est sur ce mamelon, le quitter serait une lâcheté. Il est du reste trop rare qu'un général en chef soit sérieusement exposé, pour qu'il ne saisisse pas l'occasion d'affronter la mort, quand il peut le faire sans manquer à son devoir. »

Et pendant trois heures, il accomplit en présence des deux armées, des prodiges de valeur ; la marche des Russes se trouvait arrêtée à midi, on ne doutait plus alors de l'issue de la bataille.

De Bosquet, le héros français d'Inkermann, on a dit avec raison : « Il n'y a pas moyen d'être timide, devant cette figure, illuminée en même temps qu'impassible, devant cette physionomie que le plus terrible ouragan

de feu laisse calme, intelligente, et en même temps encourageante, affectueuse pour tous. »

Entre tous les officiers blessés mortellement, l'un des plus regrettés fut le général de Lourmel. Une balle lui avait traversé le corps, il resta néanmoins à cheval, donnant ses ordres avec le plus grand calme ; tout à coup, se penchant vers un officier qui ne s'était même pas aperçu de la blessure, il lui dit à demi-voix : « Je suis grièvement atteint... j'ai fait prévenir le colonel Niel, transmettez-lui les ordres. »

Malgré l'insistance de ses officiers, de Lourmel resta encore à cheval, et ne voulut se laisser panser qu'en arrivant au camp.

« La brigade de Lourmel, dit le rapport, conduite avec une ardeur indicible par son chef, culbuta l'ennemi aussitôt qu'elle se trouva en sa présence » et le poursuivit si loin que le général Forey dut lui envoyer l'ordre de la retraite. A ce moment-là même, la balle meurtrière le frappait à mort.

Les chirurgiens, après avoir examiné la blessure, reconnurent que le poumon était traversé : ils ne pouvaient assez admirer l'énergie morale du grand chrétien. La triste nouvelle remplit toute l'armée d'une profonde douleur ; chacun, oubliant ses propres préoccupations, voulait revoir un chef adoré de ses hommes qui le nommaient : « notre Bayard. » Une lueur d'espoir était accueillie par des transports d'allégresse. Seul, le général se sentait perdu, il avait aussitôt demandé un prêtre et répondit à ceux qui voulaient le rassurer : « Quoiqu'il arrive, un soldat chrétion doit toujours être prêt. » Le calme de l'âme et la grâce du sacrement, donnèrent à la triste journée cette paix sereine qui précède ordinairement la crise dernière ; la nuit fut très pénible, mais tout espoir n'était pas perdu.

Vers le milieu du jour, le sang afflua vers la poitrine ;



La bûche de Noël (page 105).

de Lourmel qui suivait les progrès du mal prit la main de son aide de camp et lui dit : « Adieu, mes dernières pensées sont pour ma femme, pour ma mère et pour la France ! » et sans la plus légère trace de douleur, il rendit à Dieu son âme toujours chrétienne, maintenant doublement purifiée par la souffrance unie à la vertu du sang de Jésus-Christ, qui lui avait été appliqué par les sacrements.

Le brave Bizot devait être la grande victime du pénible travail des tranchées. C'est en quelque sorte une œuvre de géant « qui ne peut être exécutée que par des cœurs de bronze. Il faut avoir l'âme solidement trempée pour s'avancer ainsi à soixante-dix mètres d'un ouvrage ennemi, hérissé de batteries fumantes dont les gueules ouvertes vomissent incessamment le fer et le feu (1). »

Les soldats chargés de ces travaux difficiles, se dissimulent le plus possible dans les plis du terrain, se traînent derrière un gabion, s'arrêtent à toute minute pour ne pas trahir leur marche, et arrivent au lieu marqué. Là, se passant de main en main des sacs de terre, ils les jettent sur les gabions, pendant que d'autres creusent le sol pour la tranchée.

Ce travail s'accomplit surtout dans les ténèbres, on y redoute les surprises, les embuscades ; il faut se glisser le long des épaulements, se blottir dans des trous, derrière les terres amoncelées... Après des jours, des semaines d'attente, le chef le plus vaillant comme le soldat le plus obscur, est frappé par un projectile sans avoir pu ni attaquer ni se défendre. C'est ainsi que tomba le général Bizot, l'un des plus grands de l'armée. Souvent il avait mérité le glorieux reproche de s'exposer au feu avec une téméraire bravoure ; il ne répon-

(1) De Bazancourt : *Cinq mois au camp devant Sébastopol.*

dait que par un sourire, et continuait de suivre ses hommes, dans les périls de nuit surtout. Pendant l'une de ces nuits, il tomba, frappé à la tête; après l'extraction de la balle on espérait le sauver. Le général en chef prévenu, accourt à la tente de son ami. Bizot, toujours pénétré du respect militaire, essaya de se soulever; il remercia Canrobert avec émotion. Sa parole nette et claire, empruntait déjà aux sombres échos de la tombe un accent lugubre ; il se félicita de ce que *tout allait bien* dans l'entreprise du siège, et le général en chef le quitta plein d'espoir. Une heure après, un épanchement cérébral avait terminé cette belle carrière, et plongeait dans le deuil l'armée, les généraux des nations alliées, et la France entière. Canrobert, impassible devant l'ennemi, pâlit tout à coup et sa mâle physionomie demeura sensiblement altérée, pendant que d'une voix pleine de larmes, il s'écriait : « Pauvre Bizot, chef habile, intrépide soldat ! que la volonté de Dieu soit faite ! »

Le cœur droit et honnête du général Bizot, où brillait constamment une flamme pure entretenue par *l'amour du devoir,* servi par *le goût du travail,* devait être compris et longtemps pleuré par notre grand Canrobert !

Mais la foi du commandant en chef voulut rendre à son ami chrétien un hommage plus solennel que les larmes, plus éclatant aux yeux de l'armée. La cérémonie funèbre, célébrée par l'aumônier d'état-major dans une cabane décorée avec soin et servant de chapelle, fut présidée par le général Canrobert accompagné de l'amiral Bruat et des chefs des armées alliées. Tous les généraux, officiers et soldats, recueillis et silencieux, entouraient le cercueil, suivi d'un autre cercueil, celui du commandant de génie Masson, frappé comme son chef dans la tranchée. Les corps ayant été posés dans la tombe, l'aumônier récita la consolante prière par

laquelle la Sainte Eglise confie à la terre la dépouille de ses enfants qui bientôt « ressusciteront glorieux pour la vie éternelle. » et les officiers, même musulmans, arrosèrent d'eau bénite, la terre déjà sanctifiée par la prière. Les généraux Niel et Pélissier résumèrent en quelques mots la carrière de leur ami défunt; mais lorsque Canrobert prit la parole, il prononça son allocution avec un élan, une énergie qu'il serait impossible de rendre, et la termina par ces mots sublimes :

« C'est *parce que* Bizot était un noble caractère, donnant à tous, chaque jour, l'exemple du courage, du devoir accompli sans relâche, du dévouement, de l'abnégation, c'est *parce que* Bizot avait toutes les vertus chrétiennes comme les mâles qualités, que Dieu, dans sa justice infinie, lui a accordé le suprême honneur de tomber en soldat, sur la brèche, en face de l'ennemi. »

Par cette magnifique et énergique pensée, Canrobert glorifiait hautement l'épreuve et la souffrance, que Dieu n'envoie *jamais* sans des vues de miséricorde à ceux qu'il veut sauver.

Relevez donc la tête, relevez vos courages, qui que vous soyez, vous à qui la Providence envoie la douleur, et répétez avec confiance : « La volonté de Dieu, toujours adorable en elle-même, est toujours aimable et toujours aimante *pour moi.* » Il nous aime *en Père*, il sait, il peut et il veut tout ce qui nous est *de meilleur.* Cette vérité, que tout chrétien est obligé de croire, devient en même temps sa plus grande et sa plus douce consolation dans l'épreuve.

CHAPITRE XI

Un nouvel et plus grand ennemi.

Les souffrances d'un hiver exceptionnellement rigoureux, commençaient le 14 novembre par une tempête effroyable. Les tentes dont les supports s'affaissent, tombent sur les soldats qui sortent avec peine de ces abris glacés ; le vent s'attaque aux frêles charpentes de l'ambulance. Le bâtiment s'écroule sur ces corps meurtris et blessés, des cris douloureux remplissent les échos; les arbres sont déracinés avec fracas, l'obscurité augmente la terreur ; une pluie torrentielle a changé l'aspect du camp, qui semble un lac soulevé par l'ouragan..., seules quelques tentes turques résistent aux coups de vent, grâce à leur forme sphérique.

Dès que le calme de l'atmosphère se rétablit, on distribue des rations d'eau-de-vie avec la gamelle de soupe. Les hommes se raniment. « Je ne vois pas, écrit Paul de Molènes, de quel droit je dédaignerais le souvenir de ce riz bienfaisant, pour lequel j'ai gardé une vraie et profonde reconnaissance. D'ailleurs, j'en suis convaincu, les repas ont dans notre vie un tout autre rôle que leur rôle visible et matériel... Si les mets dont se repaissent la mollesse et l'oisiveté, peuvent devenir de funestes embûches, il n'y a que bénédiction, dans la nourriture austère qui soutient une vie de labeur. Travailler, répète-t-on souvent, c'est prier ; eh bien ! manger,

c'est plus d'une fois remercier Dieu. Voilà qui me permet de glorifier un plat de riz (1). »

« Le moral de l'armée est excellent, écrivait M. Charles Boscher, attaché à l'état-major; ce sera l'honneur du général Canrobert, de l'avoir maintenu tel pendant les dures épreuves de l'hiver. Avec des lieutenants comme Pélissier, Bosquet, etc, il peut aujourd'hui tout entreprendre. Les soldats, fatigués d'une inaction forcée, ne demandent qu'à combattre...

« Les repas se prennent en commun sous une grande tente de chef arabe, souvenir glorieux de nos guerres d'Afrique, et laissée par le maréchal Saint-Arnaud à son successeur. Il y a presque toujours des invités, que les devoirs ou les affaires du service appellent au quartier général... La table est frugale, je pourrais dire détestable. Le général Canrobert, la simplicité et la sobriété même, après avoir passé toute sa vie en Afrique, ne saurait rien entendre aux détails de cuisine. On goûte davantage sa conversation qui est des plus attrayantes comme des plus animées.

« Notre quartier général, du plateau de Chersonèse, a l'aspect assez misérable. Situé sur un sol dénudé, où l'on enfonce dans une boue fangeuse et gluante, il se compose de quelques tentes et baraques en planches, à demi ruinées par les pluies et les neiges de l'hiver. On voit sortir de ces habitations de sauvages, des officiers avec leurs uniformes relevés de galons et de broderies d'or, contraste singulier !

« Le commandant en chef ne s'est pas choisi une

(1) Oui, la pensée toute chrétienne du sympathique écrivain, est vraie : « Les repas ont un rôle dans notre vie, » la table de famille, les gais repas des dimanches, la table qui réunit les parents et les amis au festin des noces, au retour d'un brave soldat, d'un marin échappé aux naufrages; plus encore la table eucharistique de la première communion : autant de souvenirs, fortement empreints dans les cœurs religieux, et que n'effacera jamais l'ivresse des repas « aux funestes embûches. »

demeure plus digne de sa haute position. Dur à lui-même, autant que bon et compatissant pour les autres, il couche et travaille sous une simple tente de soldat. »

Cette tente grossière, bien connue de l'armée, avait un aspect glacé lorsque la toile était toute rigide de neige ; mais sa vue a réchauffé plus d'un cœur, en y faisant pénétrer la toute-puissante vertu de l'exemple.

Le général en chef ne s'y tenait que pour travailler, il en sortait sans cesse et particulièrement dans les nuits les plus froides. Couvert d'une peau de mouton, il visitait chaque tranchée, chaque bivouac, chaque tente, où les soldats serrés les uns contre les autres, cherchaient à se réchauffer sous la neige glacée.

Un soir, il soulève une tente, secoue les hommes et les invite par ces bienveillantes paroles :

« Vous n'avez pas de bois ! suivez-moi, mes enfants. » Les soldats l'accompagnent. Après une courte marche, il s'arrête et du bout de sa canne, leur montre au milieu de la neige quelques pousses noires isolées, semblables à de grandes herbes.

« Voilà du bois, » dit-il. Les soldats se mettent à rire.

« Qu'on aille me chercher une pioche, » s'écrie Canrobert. La pioche arrive, et, sous les yeux du chef qui dirige la fouille, on remue la neige, puis la terre, à l'endroit où s'élèvent les tiges menues. Une énorme souche apparaît bientôt aux travailleurs ébahis.

« Partout, dit le général, où vous verrez ces pousses brunes, donnez quelques coups de pioche et vous trouverez une bûche de Noël (1). »

Voilà le régiment réveillé et les corps réchauffés.

(1) Le jujubier épineux, dont on a grand'peine à cueillir quelques ranches sans se blesser, est précieux pour ses profondes racines. En aissant une petite branche au centre de la touffe, on peut impunément user des souches énormes de 15 à 20 centimètres de diamètre.

Cette leçon pratique n'est certes pas à dédaigner, pour ceux que Dieu a constitués les pasteurs des soldats.

Canrobert, pendant le jour, à toute heure, visitait les camps à pied et sans escorte ; il entrait à l'improviste dans les tentes, et, faisant signe de ne pas se déranger, s'asseyait au milieu des soldats devisant sur les péripéties de la situation, se faisant tout à tous il prenait avec chacun le ton qui allait à son caractère.

« Il ne cherchait pas à consoler les grognards, dit M. de Bazancourt, c'eût été maladroit, il se faisait consoler par eux, c'était plus habile.

« Une fois assis, il regardait la misérable tente d'un air de commisération :

« Vous ne devez pas avoir chaud ici, mes enfants; les baraques n'arrivent pas, c'est désolant. On fait ce qu'on peut en France; mais il faut du temps pour amener le matériel jusqu'à nous. N'importe, quand je pense que vous avez froid, je suis furieux de ces retards qui, pourtant, sont inévitables. »

« Pauvre Canrobert, se disaient les soldats, comme il s'occupe de nous !... » Plus il les plaignait, plus ils s'ingéniaient à lui prouver que leur sort était meilleur, qu'ils étaient contents, et lorsqu'un ordre arrivait par sa bouche, fût-il des plus pénibles, tous les hommes s'offraient pour l'exécuter.

Jamais le général ne traversait un bivouac sans adresser la parole à plusieurs, sans donner une chaude poignée de main à l'un des vétérans; l'heureux privilégié passait aussitôt pour un brave : « C'est l'ami du général, disaient les camarades, ils sont à tu et à toi, ils se serrent la main quand ils se rencontrent. »

Entre les nombreux épisodes du siège, on en cite un qui rappelle le général Drouot dans la campagne de Russie. Une jeune recrue avait pris l'habitude de faire chaque matin sa toilette dans la neige, il y mettait le

temps malgré les quolibets des spectateurs. Canrobert l'aperçut un jour, et appela le courageux enfant qui ne le connaissait pas encore : « Eh ! garçon, dit-il, quelle diable d'idée de prendre des bains de neige !

« C'est que, mon officier, je suis engagé volontaire, et de plus je suis Lorrain.

« Quel rapport trouves-tu entre la neige et les engagés volontaires lorrains ?

« Vous allez voir, mon officier. Je suis de Nancy, et j'ai pensé que Drouot se faisait la barbe en plein air pour *embêter les grognards*... J'ai voulu imiter le général, et prouver aux malins que le froid ne me fait pas plus peur que les cosaques ; seulement, comme je n'ai pas de barbe, je m'y prends d'une autre manière. Et voilà ! bonjour, mon officier. »

« Attends un peu, mon garçon. Puisque l'on se moque de toi, veux-tu un bon moyen de les faire taire ?

« Le mien est très bon, mon officier, mais voyons un peu si le vôtre est meilleur.

« Si tu étais caporal !

« Ah ! dame ! quand j'aurai les galons, les pioupious n'oseront plus rire de moi ; mais l'affaire est que je ne suis pas caporal !

« Je te nomme caporal.

« Vous ! mais vous n'êtes pas mon colonel !

« Je suis Canrobert. »

On peut juger de la joie du soldat, promu ainsi au milieu des vivats du régiment.

Non seulement le général agissait en chef dévoué et actif ; mais, chose plus rare et qui vaut aux yeux du troupier mille fois plus encore, il partageait les privations, les souffrances du plus humble soldat. Il sut, par exemple, que les campements russes sur lesquels s'établissaient nos troupes étaient infestés de vermine, et que les hommes montraient une invincible horreur

pour ces hôtes d'un nouveau genre. Comment délivrer les soldats ? Impossible ; il fallait donc les consoler! Un jour donc, Canrobert s'arrangea de façon à ce qu'au milieu d'un groupe, on put voir trois gros poux, courir sur sa tunique de général. Un zouave s'empressa de saisir les insectes :

« Donnez-m'en un, » dit Canrobert.

« Ah ! le gredin, continua-t-il en le regardant sur sa main, il est de taille ! mais vous comprenez, mes enfants, qu'étant général en chef, je suis sensé devoir nourrir les plus gros ! »

Une joyeuse acclamation, un rire général accueillirent ces derniers mots, et dès lors, quand on osait se plaindre, il se trouvait toujours quelqu'un pour répondre : « Qu'as-tu à dire? Le général en a bien ! »

« De la baraque de Canrobert, dit Paul de Molènes, on apercevait deux autres bâtiments en planches ; l'ambulance et l'église. Cet humble édifice était, suivant moi, la seule grâce consolatrice... Cette petite église, à portée de canon, où tant de bières hâtivement clouées ont fait une halte rapide..., exhalait une odeur de souffrance acceptée en ce monde et bénie dans l'autre, qui, à l'heure de la délivrance éternelle, devient la plus précieuse essence dont puissent se parfumer les âmes. »

Canrobert a gagné la bataille d'Inkermann, il a pris la plus glorieuse part à la victoire de l'Alma, il a dirigé le siège dans sa période la plus laborieuse ; mais son vrai titre à la popularité inaltérable dont il jouit, son éternel honneur, c'est d'avoir vaincu l'hiver.

« Il fit ce que Napoléon Ier, dans une passe moins critique, disposant du pouvoir absolu et d'immenses ressources, ne sut pas faire : il sut prévoir, il sut improviser, il sut organiser.

« Par la toute-puissance d'une parole éloquente, d'un

zèle charitable, d'exemples incessants, il électrisa ses soldats et les rendit insensibles au froid, à la faim, au découragement... »

En somme, il fit vivre les Français à côté des Anglais qui périrent en grand nombre.

« Comment donc votre général vous préserve-t-il du froid, » demandait un Anglais au colonel Clerc.

« Ah ! répondait le zouave, c'est bien simple, Canrobert a *le feu sacré* et il nous chauffe avec. »

L'armée se maintenait dans d'exellentes dispositions morales, grâce surtout au général en chef, qu'il se nommât Saint-Arnaud, Canrobert ou Pélissier. Ils se montrèrent également jaloux de faire respecter et pratiquer la religion.

De nombreux aumôniers accompagnaient les troupes, la messe militaire était célébrée régulièrement chaque dimanche, tous y étaient conviés, mais on n'obligeait personne à y assister. Le général en chef, suivi de tout son état-major, se rendait à pied à travers la neige épaisse à cette messe.

Chaque division donnait le même exemple.

« Dimanche dernier, écrivait un témoin, en février 1855, j'arrive vers neuf heures et demie dans la tente du général Forey ; je le trouve avec tout son état-major autour de l'aumônier de la division disant la messe.

« A Paris, où vous lirez ma lettre, pourrez-vous comprendre l'émotion que produisit en moi cette messe, célébrée ainsi sans aucune pompe, dans une chambre nue et presque sans meuble ?

« L'autel est une petite table appuyée contre le mur, en face de la cheminée. Au côté de l'Evangile pend l'épée du général, le livre est appuyé sur la crosse d'un pistolet ; près des bougies allumées, sont accrochés des éperons dorés pour simuler les chandeliers, et les burettes ont pour nappe la carte de Sébastopol !

« Ce qui parle de paix se mêle à ce qui parle de guerre.

« Chacun était recueilli, et les lèvres suivaient, en les répétant, les paroles du prêtre. C'est qu'ici, *si près de la mort,* c'est-à-dire si près de Dieu, la pensée de l'homme s'élève vers le Créateur; elle sent que toute force vient d'en haut, que pour être calmes devant le péril, inébranlables devant les épreuves, résignés devant les souffrances, tous ont besoin de prier ! »

D'autres jours la messe était célébrée en présence de quelques soldats plus fidèles, dans une « baraque aux cloisons minces et sillonnées de larges fissures. Le froid pénètre de tous côtés dans ce réduit. Il est huit heures, c'est-à-dire une heure âpre, revêche, pleine d'ingrats malaises dans les matinées de décembre. En ce pauvre temple, point de lumière adoucie et voilée; une morne et rude clarté, venant d'un ciel dont les espaces blanchâtres se montrent à travers les vitres grossières..., un prêtre célèbre le mystère de la messe. Au murmure régulier de ses prières, se mêle un bruit uniforme et continue, c'est la voix du canon qui gronde dans la tranchée, où vont aller tout à l'heure ceux qui se recueillent en ce moment. Je me rappelle une de ces explosions du canon accompagnant tout à coup les magnifiques paroles du *Credo :* « Je crois en Dieu, créateur des choses invisibles. » Ces choses invisibles, la voix qui parvenait à nos oreilles nous avertissait qu'elles étaient près de nous, que notre vie leur appartenait..., y touchait déjà ! »

Mais après le rude hiver l'aumônier dressait la tente sur la hauteur, de façon à dominer les corps. Le clairon remplaçait la sonnette ; sous un dais de toile, on posait l'autel sur quelques tambours ; le canon grondait au loin ; cette majestueuse scène semblait une *salve* de prière et d'espérance adressée par les troupes au Dieu qui donne la victoire.

CHAPITRE XII

Mort de l'empereur Nicolas. — Continuation du siège. — Démission de Canrobert.

Cette victoire dernière allait encore s'acheter par bien des mois de lutte ; mais aussi par bien des généreux sacrifices, par l'exercice constant de nobles et éclatantes vertus, par une longanimité dans la souffrance, plus héroïque que la bravoure au feu.

Le 6 mars, au soir, on apprenait officiellement la mort de Nicolas, empereur de Russie : « C'est une grande nouvelle, » disait Canrobert ; elle ne devait rien changer au siège de Sébastopol. Cependant on se demandait à l'armée, si cette mort inattendue n'allait pas modifier les évènements ; l'impression générale des troupes ressemblait à de l'inquiétude. « La prise de Sébastopol, écrit un témoin, c'était l'espérance brillante qui vivait dans toutes les pensées, c'était le mobile de tous les dévouements, de la résignation dans les souffrances, du courage contre toutes les fatigues, de la constance dans les épreuves de toute sorte ; c'était un rayon lumineux qui éclairait l'horizon. »

Les opérations militaires ne se ralentirent pas un instant, le général de Salles repoussa les Russes dans une sortie. Ce succès avait grandement satisfait Canrobert, il félicita le général qui répondit : « Nous devons ce beau fait d'armes à *vos* soldats. — Ah ! les braves soldats ! s'écria le général ; j'espère que l'on écrira de belles pages sur *mes* soldats. »

Et eux, *ses soldats,* ne se lassaient pas de témoigner au chef vénéré un dévouement héroïque : « Ils vous aiment, disait un général anglais, parce qu'ils savent que vous les aimez. — Oh ! oui, je les aime, répartit Canrobert d'un ton grave,... beaucoup,... trop peut-être !... »

Plus tard, rentré en France, il disait encore : « La guerre de Crimée fut une terrible et grande lutte ; on ne connaîtra jamais les trésors de patience, de bravoure, de gaieté, enfermés dans le cœur de nos petits soldats. »

Les zouaves et la légion étrangère qu'il avait commandés en Afrique lui étaient chers entre tous ; il ne les gâtait pas cependant, car s'ils se montraient intrépides au feu, le plus souvent ces hommes étaient difficiles à maintenir dans la discipline; mais tous aimaient Canrobert. Un jour il avait gravement réprimandé un soldat, le soir ce même homme s'approcha, et dit avec un ton ému et repentant : « J'espère que vous me pardonnerez, général, j'ai deux balles dans le corps. »

Le seul chagrin du général en parlant de sa légion étrangère, était de constater les affreux ravages du suicide ; mais il n'en était pas surpris, dans un corps composé presque uniquement de déserteurs, de pauvres hères, sans religion, sans aucuns principes de moralité, ne connaissant par conséquent d'autre vertu que la bravoure.

Canrobert, du reste, se multipliait pour entretenir dans l'armée l'ardeur et la bonne entente ; il se rendait compte de tous les travaux, en surveillait l'exécution, demeurait impassible dans les tranchées. « Il s'arrête dans les batteries, parle aux artilleurs... Un jour une bombe vient tomber au milieu du groupe ; chacun s'arrête, s'abrite de son mieux, heureusement la bombe éclate au milieu des gabions et ne touche personne. »

« A la batterie 16 on présente à Canrobert un artilleur qui, blessé et retenu depuis une semaine, avait brusquement quitté l'ambulance à l'ouverture du feu, malgré les remontrances du médecin, « voulant servir sa pièce et ne pas manquer un si beau jour. » Le général prend une médaille militaire et la lui donne sous le feu du canon, devant les pièces fumantes. Le brave soldat, à peine convalescent, les vêtements couverts de terre, le visage et les mains noirs de poudre, s'arrête un instant pour attacher la médaille, et reprend son poste en criant : *Vive la France ! Vive le Général !* »

Les visites du général, au camp ainsi qu'aux tranchées, étaient pour les soldats autant d'occasions de manifester leur amour pour le chef qui les commandait ; dès qu'il sortait de sa tente, tous l'acclamaient sur toute la ligne d'enthousiastes : « Vive Canrobert ! »

Un jour qu'il s'entretenait avec lord Redcliff, le canon commença à gronder et plusieurs officiers entrèrent aussitôt. Canrobert était déjà debout : « Milord, disait-il, le canon gronde, ce sont les assiégés qui font une sortie, je dois monter immédiatement à cheval, pardonnez-moi de vous quitter aussi vite. » L'ambassadeur anglais voulut suivre le général, et bientôt, à travers des nuages de poussière, au fond des ravins et des tranchées, on entrevoyait les combattants dans une sérieuse affaire subitement engagée :

« — Il n'est pas possible, s'écrie l'Anglais, que vos soldats se battent dans ces bas-fonds.

« — Pardon, milord, répliqua Canrobert, voilà nos champs de bataille ! »

Dans la nuit du 22 mars, l'ennemi avait fait, avec dix mille hommes une sortie vigoureuse, préparée de telle sorte qu'on devait la regarder comme un assaut

contre nos cheminements ; mais deux mille hommes seulement, commandés par les généraux Bruat, Bosquet et d'Autemarre, tenaient tête aux Russes et les rejetaient dans leurs ouvrages. Le général russe Osten-Sacken rendit un éclatant témoignage aux troupes alliées par cette lettre au général Canrobert :

« Je m'empresse de vous prévenir que vos braves soldats morts qui sont restés entre nos mains dans la nuit du 23, ont été inhumés avec tous les honneurs dûs à leur intrépidité exemplaire. »

Un mois après le général passait une grande revue ; les hommes défilant sous ses yeux comme en un jour de parade allaient, peu d'heures après, s'embusquer à cent mètres de l'ennemi ! Et Canrobert, passant devant le front des troupes au petit pas de son cheval, adressait de bienveillantes paroles aux soldats ; il serrait la main à quelques-uns de ceux qui portaient la croix ou la médaille militaire. Puis, se tournant vers les officiers, il leur disait : « Remerciez nos braves soldats, au nom de la France... Dites-leur que bientôt 35 à 40,000 de leurs frères d'armes viendront prendre part à leurs travaux, à leur gloire, à leurs fatigues ; alors nous irons frapper à la porte ou à la fenêtre de Sébastopol, et il faudra bien que l'une ou l'autre s'ouvre. »

Souvent les généraux se réunissaient en conseil. Le chef de l'armée turque, Ismaël Pacha, qui admirait les troupes françaises, dit un jour à Canrobert :

« — Après la prise de Sébastopol, je donnerai ma démission, car après avoir vu l'armée française on ne peut plus servir dans aucune autre.

« — L'armée ottomane, répondit vivement le général, est l'une de celles que l'on peut montrer avec orgueil à ses ennemis comme à ses amis. »



Rentrée des troupes à Paris, après la campagne de Crimée (page 123).

« — Mais enfin, général, demanda une fois M. de Bazancourt, quand viendra l'assaut ?

« — Oh ! cela dépend du bon Dieu !

« — Mais ici vous êtes le bon Dieu !

« — Avec cette différence que le bon Dieu est le maître ! qu'ici nous sommes deux, et que demain le troisième arrive !... Mais soyez tranquille, bientôt Sébastopol entendra parler de nous et nous en aurons pied et aile. »

« Un matin, dit Paul de Molènes, le général en chef réunit autour de lui ses officiers, et leur apprit qu'il abandonnait son commandement. Je sus alors, par mes propres impressions, ce que l'âme humaine peut avoir parfois d'impersonnel, comment, à certaines heures, on peut sentir soudain toutes les énergies de sa vie se mouvoir dans une existence étrangère à la sienne. Ce que j'éprouvai fut ressenti par tous les cœurs avec une force que je ne saurais rendre. Cette résolution, pleine d'une si incontestable grandeur, produisit une émotion dont il serait impossible aujourd'hui de faire comprendre l'étendue et toute la puissance... Le capitaine expérimenté et hardi que cet acte inattendu portait aux degrés les plus élevés du commandement, en avait le premier apprécié la générosité et la noblesse avec une chaleur connue de tous. »

« J'aimerais mieux avoir fait dans les mêmes circonstances, ce que vient de faire Canrobert, que d'avoir pris Sébastopol, » disait un de nos plus vaillants généraux. L'opinion générale se prononça dans le même sens ; mais la consternation des soldats, l'admiration des chefs, les regrets universels accueillirent l'ordre du jour par lequel le chef si aimé annonçait sa démission.

Noblement généreux jusqu'au bout, et ménageant la

responsabilité du souverain, Canrobert écrivit à l'empereur la lettre *publique* suivante :

« Ma santé fatiguée ne me permettant plus de conserver le commandement en chef, mon devoir envers mon souverain et mon pays me forcent à vous demander de remettre ce commandement au général Pélissier, chef habile et d'une grande expérience. L'armée que je lui laisserai est intacte, aguerrie, ardente et confiante ; je supplie l'Empereur de m'y laisser une place de combattant, à la tête d'une simple division. »

Puis, au ministre de la guerre, il disait encore : « L'armée que je laisse à mon successeur est sortie des plus rudes et des plus périlleuses épreuves, plus belle, plus remplie d'ardeur et de confiance ; elle est une gloire pour la France, et n'a cessé d'être pour moi une source de consolation par le dévouement dont elle m'a entouré jusqu'à ce jour; elle est prête à accomplir les plus grandes choses. »

Mais à Napoléon III, Canrobert disait la vérité : les dissentiments s'accentuaient avec lord Raglan. On se rappelle qu'après Inkerman la reine d'Angleterre remerciait Canrobert du concours prêté à ses troupes ; lord Raglan avait écrit : « Je ne puis trop faire l'éloge de sa cordiale coopération en toute circonstance et de l'entente parfaite qui existe entre nous. »

Cette entente devait être éphémère; et le noble lord parvint à obtenir de l'empereur qu'il imposât à Canrobert un plan d'attaque où, suivant l'opinion du général, nos troupes devaient être écrasées.

Ce sont ces graves circonstances, qui décidèrent le commandant en chef à résigner ses hautes fonctions. Il écrivit à l'empereur :

« ... Les ardues difficultés que je viens d'éprouver pour préparer l'exécution du plan de campagne de Votre Majesté ;... la position très fausse que m'a créée ici,

vis-à-vis des Anglais, le rappel subit de l'expédition de Kertch, à laquelle, je l'ai su depuis, ils attachaient une importance capitale;... les exceptionnelles fatigues morales et physiques auxquelles, depuis neuf mois, je n'ai pas cessé un seul instant d'être soumis;... toutes ces raisons, Sire, ont produit dans mon âme une conviction : celle que je ne devais pas diriger désormais en chef une immense armée dont j'avais su conquérir l'estime, l'affection et la confiance.

« Dès lors, mon devoir est de m'effacer, et de demander mon remplacement par le général pour lequel l'Empereur m'avait confié une lettre de commandement en chef (1)...

« ... Le soldat et l'officier connaissent les qualités guerrières du général Pélissier; ils vont l'entourer de toute leur confiance; le concours de nous tous lui est complètement acquis, et je sais que le nouveau général en chef a en son succès la foi la plus vive... »

Grand nombre d'officiers et de soldats suppliaient Canrobert de retirer sa démission ; le général Pélissier, profondément ému, l'en conjurait également, disant qu'il regretterait plus tard cette détermination : « On ne regrette jamais d'avoir fait son devoir, » répondit Canrobert.

Il sollicita seulement de reprendre son rang à la tête de la première division; mais lorsque Napoléon lui donna le corps du général Pélissier, il refusa absolument « pour ne pas gêner dans cette haute position l'action de son successeur. » Egalement encore, il ne consentit pas à rentrer en France où l'empereur voulait le faire reposer. « En acceptant mon rappel pour cause de santé, écrivait-il, je donnerais à l'armée un mauvais

(1) Une première lettre nommait le général Bosquet pour remplacer Canrobert ; mais lorsque Pélissier arrivait en Orient, une seconde nomination secrète le choisissait de préférence.

exemple, et je me pique de ne lui en avoir jamais donné que de bons. »

L'armée douloureusement surprise, donna à Canrobert les marques du plus vif attachement.

« L'histoire, écrit M. Boscher (de l'état-major général), n'offre pas d'exemple d'une telle abnégation ; elle ne parle trop souvent que d'ambitieux, capables de tout pour conserver ou saisir le pouvoir. »

« Notre armée est dans l'attendrissement, » disait le colonel de la Tour du Pin ; « ... elle lui était sincèrement attachée comme une famille à son chef, écrit à son tour Camille Rousset ; au souvenir de ses épreuves, de ses souffrances, de ses misères, elle unissait le souvenir attendri des soins qu'elle avait constamment reçus de lui, des consolations que lui avait prodiguées son âme généreuse. En le voyant descendre avec ce désintéressement, avec cette dignité tranquille, du pouvoir militaire suprême ; accomplir sans regret un si grand sacrifice, et redevenir sans effort un subordonné volontaire, elle lui donnait, d'un cœur ému, son admiration et plus que jamais son respect... »

« Il n'a pas imposé une privation qu'il ne l'ait subie le premier, affirme à son tour le R. P. de Damas, aumônier de l'armée d'Orient. Dans une campagne d'hiver horriblement difficile, il a su gagner l'affection de tous ceux auxquels il demandait cependant des sacrifices immenses. Il a été bon pour le soldat en santé, charitable et même touchant dans la visite des ambulances, assidu au travail, dur à lui-même, ne songeant même pas à se faire construire un abri, donnant l'exemple de la lutte contre les éléments, comme celui de la bravoure en face de l'ennemi. »

« Je laisse intacte l'armée qui m'a été confiée, » disait Canrobert dans un simple et légitime orgueil ; mais,

remettant à un autre l'honneur de faire tomber Sébastopol, il ajoutait : « Comme Moïse, j'ai conduit mes troupes jusqu'à la terre promise, et il ne m'a pas été donné d'y entrer. »

L'ordre du jour par lequel l'armée connut la démission de son chef, est l'un des plus beaux que l'on connaisse. Couvrant la faible hésitation de Napoléon III sous le voile d'une sollicitude plus grande, il oublie son propre mérite pour grandir encore les services de son successeur, et écrit :

« Soldats !

« Le général Pélissier, commandant le 1er corps, prend, à dater de ce jour, le commandement en chef de l'armée d'Orient. L'Empereur, en mettant à votre tête un général habitué aux grands commandements, vieilli dans la guerre et dans les camps, a voulu vous donner une nouvelle preuve de sa sollicitude, et préparer encore davantage les succès qui attendent sous peu, croyez-le bien, votre énergique persévérance.

« En descendant de la position élevée où les circonstances et la volonté du Souverain m'avaient placé et où vous m'avez soutenu, au milieu des plus rudes épreuves, par vos vertus guerrières et ce dévouement confiant dont vous n'avez cessé de m'honorer, je ne me sépare pas de vous ; le bonheur de partager de plus près vos glorieuses fatigues, vos nobles travaux, m'a été accordé, et c'est ensemble que, sous l'habile et ferme direction du nouveau général en chef, nous continuerons à combattre pour la France. »

Pélissier ne manqua pas de rendre le plus éclatant témoignage, à l'homme généreux qui abdiquait la

royauté morale dont l'honorait l'armée entière, au moment précis de cueillir la palme du triomphe. Il répondit :

« Soldats !

« Notre ancien général en chef nous a fait connaître la volonté de l'Empereur qui, sur sa demande, m'a placé à la tête de l'armée d'Orient.

« En recevant le commandement de cette armée, exercé depuis si longtemps par de si nobles mains, je suis certain d'être l'interprète de tous, en proclamant que le général Canrobert emporte tous nos regrets et toute notre reconnaissance. Aucun de nous, soldats, ne saurait oublier ce que nous devons à ce grand cœur.

« Aux brillants souvenirs de l'Alma et d'Inkermann, il a ajouté le mérite, plus grand encore peut-être, d'avoir conservé au pays, dans une formidable campagne d'hiver, une des plus belles armées qu'ait eues la France...

« ... Soldats, ma confiance en vous est entière. Après tant d'épreuves, après tant de généreux efforts, rien ne saurait étonner votre courage...

« Soyez ce que vous avez été jusqu'ici et, grâce à votre énergie,... avec l'aide de Dieu, nous vaincrons. »

On le voit, avec Saint-Arnaud, avec Canrobert, Pélissier comptait sur l'*aide de Dieu,* sur l'appui de ce bras seul fort et tout-puissant, sans lequel tout s'écroule et disparaît. Il fit plus que de le proclamer, il agit en conséquence : car tout ayant été disposé pour l'attaque définitive, il voulut en fixer le jour au 8 septembre, fête de la nativité de la Sainte Vierge ; et, comme les esprits craintifs craignaient les clabauderies des incrédules,

Pélissier répondit : « J'ai *choisi* ce jour à dessein, et je reconnais devoir à la Sainte Vierge tous nos succès. »

Canrobert avait quitté le commandement, pour ne pas être l'exécuteur du plan malheureux qui exigeait l'assaut d'une place non réduite ; cet assaut prématuré nous fit éprouver le 19 mai un échec grave, moins d'un mois après les avertissements de Canrobert.

« Nous y passerons tous, écrivait M. Boscher, si l'on veut se butter contre des obstacles que l'art de l'attaque des places peut seul vaincre ; depuis un mois nous avons eu près de 18,000 hommes hors de combat... Canrobert qui, au coup d'œil militaire, joint des sentiments d'humanité bien rares chez un guerrier de cette trempe, et qui ne prodigue pas le sang du soldat qu'il aime sans une vraie utilité, ne s'y était pas trompé..... Il avait renoncé à l'attaque de front, et voulait tourner la difficulté par une marche hardie sur les derrières de l'armée russe. Lord Raglan n'a pas voulu le suivre dans cette voie, prétendant qu'il fallait en finir,... mais il ne s'offrait ni à prendre le Mamelon-Vert, ni les ouvrages blancs, ni surtout la tour de Malakoff !... »

« La sollicitude pour l'œuvre qu'il avait dirigée survivait, chez le général en chef de la veille, à l'exercice du commandement, sollicitude profonde et sincère, qui lui faisait former pour son successeur des vœux bien naturels, sans aucun doute, mais où plus d'un cœur, peut-être, n'aurait pas apporté la même ardeur que le sien...

« La première soirée du général Canrobert dans son campement m'a laissé, dit P. de Molènes, une vive impression. Nous dînions chez le général Espinasse, qui nous avait offert l'hospitalité du premier jour. L'heure était avancée... La conversation était tombée

peu à peu ; elle ressemblait à ces foyers refroidis, où l'on cherche en vain à rapprocher deux tisons renfrognés et décidés à ne plus se communiquer leur chaleur.

« ... Voilà que tout à coup, du côté des tranchées, éclate une de ces fusillades qui font songer à un immense feu, où l'on ne cesserait point de jeter un amas de matières pétillantes. Sur le fond de notes alertes et mordantes, que forme la mousqueterie, se détachent par instants les bruits violents et sourds de pièces tirant à toute volée. Evidemment, il se livre sous les murs de la ville quelque ardent combat. Le général Canrobert me regarde alors : « Montez à cheval, me dit-il, et allez savoir ce qui se passe ! Vous direz au major des tranchées que je n'ai plus le droit de lui faire demander des renseignements, mais que je lui saurai gré des nouvelles qu'il me donnera. »

« ... Je m'acquittai de la mission dont j'étais chargé et j'appris que, pour enserrer de plus près la ville, on avait tenté une entreprise qui avait réussi. Je revins au milieu de la nuit porter cette nouvelle au général Canrobert. Je le trouvai couché sous la modeste tente qu'il avait dressée dans son nouveau bivouac. Je le réveillai ; il me dit quelques paroles affectueuses, et j'allai me reposer à mon tour...

« Dans une excursion aux extrêmes limites de nos attaques, le général, un après-midi, passait à un endroit où quelques soldats lui dirent : « On ne passe pas ! » Aux questions de Canrobert étonné, les soldats finirent par répondre : « C'est le feu des tirailleurs russes qui empêche de passer ; le chemin a été ouvert cette nuit, on n'a pu le couvrir encore. Un officier a voulu le traverser tout à l'heure, il a été tué. » Il arriva ce que de semblables explications devaient amener : le général Canrobert entra dans le chemin... Au bout de quelques instants, nous avions traversé l'essaim des abeilles de

fer déchaînées autour de nous, et nous rentrions dans la tranchée... »

Après avoir donné sa démission, Canrobert demeura plusieurs mois encore au milieu des troupes ; enfin l'empereur le rappela comme aide-de-camp. Les nombreux amis qu'il laissait devant Sébastopol, se consolaient « en pensant qu'une vie si précieuse était conservée à la France. « Elle en aura sûrement besoin, écrivait le chef d'état-major, et ne trouvera jamais de cœur plus dévoué à son service. »

« Le départ du général Canrobert, dit ailleurs M. Boscher (11 août 1855), me délivre d'une crainte continuelle que j'avais pour sa vie. Les adieux les plus flatteurs lui ont été faits. Presque tous les officiers généraux et supérieurs qui n'étaient pas retenus par leur service, l'ont accompagné jusqu'à la plage. De là, il s'est rendu, avec le général Pélissier, à bord du *Montebello,* où l'amiral Bruat a donné un grand dîner en son honneur.

« Après, il s'est séparé de nous, non sans une pénible émotion, pour monter à bord du bâtiment qui devait le ramener en France. Les canons du vaisseau-amiral l'ont salué, à titre d'ancien général en chef de l'armée d'Orient. »

C'est pendant la guerre de Crimée que le général reçut la médaille militaire, distinction non seulement de l'ordre le plus élevé, mais décoration essentiellement nationale. Entre tous ceux qui l'ont portée, on ne compte que quatre étrangers, de haut rang.

CHAPITRE XIII

Retour en France. — Ovation. Le Maréchal de France.

Une récompense plus précieuse au cœur du vaillant soldat l'attendait à Paris ; qu'étaient pour lui les honneurs, auprès de l'ovation si bien méritée qu'il reçut des troupes victorieuses ! Lorsque l'armée d'Orient rentra dans Paris, Napoléon III ordonna au général Canrobert de l'attendre à la gare et de se mettre à la tête des troupes.

Le Général, à peine arrivé au débarcadère de Lyon, ayant été reconnu des soldats, fut acclamé par les cris mille fois répétés : Vive le général ! Le voilà ! Vive *notre père !*

Aucun témoin ne saurait oublier la merveilleuse splendeur de cette marche triomphale ; sur toute la ligne des grands boulevards, encombrés d'une foule sympathique et enthousiaste, les acclamations accompagnaient Canrobert, dont le retour devint une fête nationale.

« Le peuple se précipitait autour de son cheval pour toucher, comme une relique, le fourreau de son épée victorieuse ; les gens de lettres célébraient à l'envi sa grandeur d'âme ; les mères laissaient couler leurs larmes, en voyant leurs enfants que le Général ramenait des lointains rivages.

« Les puissances amies joignirent leurs hommages

aux hommages de la France ; et au nom de la patrie reconnaissante, l'Empereur remit aux mains de Canrobert, le bâton de maréchal qu'avait porté Turenne (18 mars 1856). »

Déjà à la première visite du Général, l'Impératrice s'était portée à sa rencontre et lui tendant la main : « Je vous félicite Général, disait-elle, et vous remercie au nom de la France et de toutes les mères ! Car en sachant vaincre, vous avez su ménager le sang de nos soldats. »

Tout le monde connaît l'intimité qui unissait Canrobert et Bosquet. Ce dernier avait eu au dénouement de la guerre d'Orient, la part glorieuse que sa bravoure prenait à toutes les batailles.

Aussitôt après la prise de Sébastopol le général Canrobert lui écrivait :

..... *Sept.* 1855.

« Mon cher Ami,

« Sébastopol est pris, la gloire principale vous en appartient, je m'en réjouis à double titre ! Mais vous êtes blessé, et mon affliction en est profonde. On me dit que votre blessure n'offre pas de gravité, on l'a même écrit à votre respectable mère ; mais je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez annoncé vous-même que tout danger à disparu.

« J'espère vous saluer *Maréchal,* mais si ce bonheur ne m'est pas accordé aujourd'hui, je ne l'attendrai pas longtemps selon toute apparence.

« Un mot de votre main, cher ami, pour me tranquilliser.

« Tout à vous de cœur.

« Général Canrobert. »

La Providence réservait aux deux émules, aux deux compagnons d'armes, la joie de recevoir ensemble le bâton de maréchal.

Nous empruntons le récit de cette nomination aux *Lettres du maréchal Bosquet.*

19 *Mars* 1856.

« Ma bonne Mère,

« Il y a eu hier soir fête de famille aux Tuileries et tu y manquais.... Pendant le dîner, l'Empereur dit tout à coup, et si simplement que personne ne s'attendait à rien d'extraordinaire : « Messieurs, faites remplir vos verres de champagne, je veux porter aujourd'hui un toast à deux bons amis que j'ai près de moi : *au maréchal Canrobert, au maréchal Bosquet.* »

« Et nous voilà tous deux surpris, à peu près sans voix, cherchant la main de l'Empereur qui nous l'a tendue avec la plus gracieuse simplicité (1). »

Le baton de Maréchal

A propos de la dignité de maréchal, noble récompense de Canrobert qui emporte dans sa tombe le titre de *maréchal de France*, nous dirons quelques mots sur l'origine du maréchalat.

« Nos rois se sont toujours fait un honneur et un devoir de commander leurs armées en personne ; quatre

(1) Bosquet achève ainsi cette lettre intime, que nous voulons citer pour les nobles sentiments de piété filiale qu'elle contient :

« Chacun ici me parle de toi, salue la mère d'un maréchal de France, et sait bien qu'à elle en revient le mérite comme la gloire. Béni soit Dieu qui est juste et bon, puisqu'il a permis au fils d'honorer sa mère, et de la rendre l'objet des félicitations de toutes les mères de notre pays de France ! A toi, ma bonne mère, un de ces moments où l'on ne parle pas, mais où ta tête est sur mon épaule. »

d'entre eux seulement, sous la troisième race, n'ont pas rempli cette *royale fonction.*

Quand ils ne pouvaient se rendre à l'armée, ils désignaient pour les remplacer, ceux de leurs vassaux dont le rang et la puissance les rapprochaient le plus du trône. »

Au commencement de la troisième race, c'est le *grand-sénéchal* qui commande la milice, plus tard Philippe-Auguste nomme un *connétable*, et Lesdiguières porte le dernier ce titre glorieux (1627).

Au *maréchal* appartient le droit de conduire l'avant-garde.

Nous lisons dans *l'Echo de l'Armée :*

« Le bâton de maréchal est connu en France depuis Philippe-Auguste. Il fut toujours l'attribut du commandement en chef; et s'il se trouvait plusieurs maréchaux dans une armée, celui-là seul qui exerçait le commandement suprême faisait usage du bâton. Au siège d'Hesdin, Louis XIII dit à La Mailleraye : « Je vous fais maréchal, et voici votre bâton; » et il lui tendit la canne qu'il portait.

« Au XVIIe siècle, on voit Condé jeter son bâton dans les lignes ennemies, pour entraîner ses troupes à l'assaut des retranchements de Fribourg et aller le reprendre à la tête du régiment de Conti.

« Plus tard on voit aussi le duc de Villars lancer le sien dans les tranchées de Denain et, à ce moment décisif, ressaisir une victoire qui allait lui échapper.

« Le bâton devint ensuite purement décoratif. Ceux des maréchaux du premier Empire, avaient été confectionnés d'après un modèle que porte une statue du grand Condé.

« Sous la Restauration, c'était un cylindre de liège de 50 centimètres de longueur et 45 millimètres de diamètre. Il était recouvert de velours bleu de roi, par-

semé de fleurs de lys d'or. Sous le premier Empire, les fleurs de lys furent remplacées par des abeilles; en 1830 on y mit des étoiles, et sous Napoléon III, des aigles. Les calottes d'or qui sertissaient le bâton à ses deux extrémités, portaient autrefois, l'une les armes de France, l'autre les armoiries du dignitaire. Plus tard, ces deux emblêmes furent remplacés par ces deux inscriptions : *Terror belli. Decus pacis.*

« Aujourd'hui le bois de ces bâtons ne pousse plus que de l'autre côté du Rhin. C'est là que nos généraux iront les cueillir.

« Il faudrait la plume d'un de nos maîtres en littérature, écrit le capitaine Grandin (1), pour présenter dignement la grande figure du maréchal Canrobert.... Personne, pendant plus d'un demi siècle, n'eut dans l'armée une plus belle réputation de bravoure, de probité, de modestie et de désintéressement que ce vaillant soldat.... On ne trouve, dans sa vie, pas une seule tache pour en ternir l'éclat, et le dernier de nos maréchaux est bien de ceux dont Brantôme aurait dit : « Voilà pourquoi j'estime ces bons chevaliers qui sont sans peur et sans reproche, très heureux et dignes de grandes gloires, s'ils peuvent franchir la carrière sans *y bruncher;* mais ils sont rares. » (*Vie des hommes illustres,* t. I, p. 27.)

Avec la dignité de Maréchal, Canrobert reçut celle de Sénateur ; et Napoléon III l'envoyait bientôt en mission confidentielle près du roi de Suède. On pensait alors, que le gouvernement des contrées du Nord se préparait à conclure un traité avec les puissances, pour protéger en cas de guerre les escadres anglo-françaises dans la Baltique.

L'Empereur venait de constituer la France en grands

(1) *Le dernier maréchal de France* (Cap. GRANDIN). Introduction, p. XIV.

commandements militaires ; au retour, le maréchal Canrobert reçut le commandement de la circonscription de l'Est, dont le siège était à Nancy. C'est de là qu'il partit pour la campagne d'Italie, où, avec le commandement du 3e corps, il reçut tout d'abord celui de l'avant-garde, se dirigeant par le pas de Suze vers Alexandrie, lieu du rassemblement général.



« Au revoir ! Senneville, au revoir ! » (Page 146.)

ITALIE

CHAPITRE XIV

Passage des Alpes. — Milan. — « Catilina est-il à nos portes ? »

Le 1er janvier 1859, un coup de clairon réveilla la France et surprit l'Europe, excepté peut-être les révolutionnaires qui depuis longtemps poussaient à une guerre en Italie.

Il eût été facile cependant de surprendre un vague projet d'alliance avec le Piémont, dont quelques troupes avaient suivi les nôtres en Crimée. Au traité de Paris, le ministre Cavour osait faire des observations malveillantes, sur le gouvernement des Etats *non* représentés aux conférences ; enfin le mariage du prince Napoléon avec la princesse Clotilde, cachait de mystérieuses promesses.

Mais aucun préparatif de guerre ne se montrait, nul ne songeait que l'empereur, effrayé par les bombes Orsini, en fût venu au point de subir toutes les fantaisies ambitieuses de Cavour.

Cependant, cette entreprise injuste et impolitique était populaire, et Napoléon fut accueilli partout au départ par des manifestations enthousiastes (1).

(1) Général du Barail.

Nous ne reviendrons pas sur les causes multiples de la guerre d'Italie en 1859; mais pour l'intelligence des jeunes lecteurs, nous reproduirons une page de la biographie du général de Miribel (1): « Pendant les deux années qui suivirent la guerre de Crimée, le ministre du Piémont, Cavour, réunit sous sa main tous les partis révolutionnaires; il persuade à Victor-Emmanuel de rendre l'Italie *libre* de la Méditerranée à l'Adriatique, et de se faire le champion des idées nouvelles. Vains mots de délivrance, qui cachent l'ambition personnelle de la petite Savoie.

« Napoléon III, lié par des serments antérieurs aux Carbonari, est entraîné dans une guerre fatale. La France pouvait du moins respirer à l'aise du côté des Alpes, qui l'unissaient à la péninsule plutôt qu'elles ne la séparaient du Piémont et de la Suisse; mais après avoir aidé la Savoie à s'annexer trente millions de sujets, et à rompre l'équilibre européen par la formation d'un état militaire redoutable, elle s'entourait bénévolement de grandes puissances hostiles, qui, en cas de collision, devaient l'obliger à diviser ses forces. »

« Pour exécuter le plan machiavélique de Palmerston, chef écouté des Francs-Maçons..., dit à son tour Mgr Fava (2), nous avions prodigué notre or et notre sang dans les champs de la Crimée, afin de combattre une nation plus d'une fois notre protectrice, et au fond toujours notre amie. Nous avions fait la guerre à l'Autriche, nation catholique, que nos intérêts autant que nos croyances nous disaient de garder comme alliée en face des Allemands, travaillés par la grande idée d'unité qui envahit de plus en plus le monde, et se trouve en ce moment au service du mal, en attendant

(1) *Le général de Miribel,* par le comte de Berthaud.
(2) Eloge funèbre du général de Miribel.

qu'elle fasse triompher la vérité et le bien. Nous allions faire l'unité de l'Italie. »

Ce fut à l'initiative personnelle et hardie de ce grand soldat, qui s'appelait Canrobert, que nous dûmes les débuts heureux de cette guerre. On sait qu'une partie des troupes françaises se porta en Italie par la voie de terre, en traversant le mont Cenis et le pas de Suze.

Le chemin de Saint-Jean-de-Maurienne à Suze prend quatre jours à une armée ordinaire ; nos braves troupes le franchirent en dix-huit heures ! Aucune description ne saurait rendre les difficultés de toutes sortes accumulées dans cette traversée des Alpes. Les chemins encore encombrés de neige, cachaient aux regards d'étroits sentiers en zigzags ; des gorges profondes où les soldats pouvaient à chaque instant disparaître, des torrents impétueux, roulant des quartiers de roche, arrêtaient souvent la marche, forçant les colonnes à se frayer un chemin nouveau.

Mais le courage des religieux qui se dévouent aux voyageurs, abrège le travail, facilite le défilé des troupes ; ils ont au loin balayé la neige, ils reçoivent à bras ouverts les soldats français, leur offrent des vivres, pansent leurs malades, élèvent leurs âmes dans une pieuse et franche gaieté.

Une autre partie des troupes, avec l'Empereur et la Garde, prenait la voie de mer, pour aller débarquer à Gênes. Le point de concentration générale était entre Alexandrie et Casal, sous la protection de ces deux forteresses.

La plus grande célérité était nécessaire pour que notre armée se trouvât à Turin sans avoir été menacée. Les corps venant de Grenoble, partis le 23 avril 1859, atteignaient Suze le 29 ; les autres arrivaient le même jour par Chambéry ; tous entraient le 30 à Turin, ville

ouverte, et qui était destinée à une inévitable destruction.

« Le corps du maréchal Canrobert partit le premier par la voie de terre, et le Maréchal, laissant ses divisions échelonnées sur la route, se porta de sa personne à Turin, où le roi Victor-Emmanuel était dans le plus grand émoi. Le général Giulay arrivait à marches forcées sur la capitale, essayant de gagner de vitesse l'armée française ; la ville était sans défense, toute la petite armée piémontaise étant éparpillée dans les places fortes du royaume (1). »

Canrobert avait pour défense d'engager une action quelconque avant l'arrivée des troupes ; cependant ses instructions l'autorisaient à occuper la Dora Baltea, s'il reconnaissait que cette ligne de défense opposât à l'ennemi un obstacle sérieux.

Le Maréchal, accompagné du roi de Piémont et du général de la Marmora, constata que la rivière était non seulement guéable, mais facile à traverser par l'infanterie et qu'il était inutile de la défendre.

« C'en est fait de Turin et de moi, s'écria Victor-Emmanuel désespéré.

« Non, Sire, repartit le chevaleresque Canrobert, il ne sera pas dit que la capitale de notre allié sera prise et détruite sous les yeux d'une armée française, sans que cette troupe ait rien fait pour la défendre. Je vais me mettre à la tête de ma première division, et tout ce qu'on pourra faire, on le fera. »

Le maréchal Canrobert a laissé de cette période un récit inédit, que M. Robert de Flers a eu entre les mains et dont il publie les principaux fragments dans la *Vie contemporaine*. Nous en reproduisons deux, qui montrent, comme le dit M. Robert de Flers, que la bravoure

(1) Général du Barail.

de Canrobert, sa générosité si féconde en exemples ne sont pas ses seuls titres à notre vénération, mais qu'il fut encore un chef habile et énergique.

Voici tout d'abord l'entrevue du Maréchal avec Victor-Emmanuel, telle que l'a racontée la presse :

« — Monsieur le Maréchal, dit le roi, en agissant ainsi, vous engagez beaucoup votre responsabilité.

« — Je le sais, Sire, mais j'accepte sans arrière-pensée de réaliser le plan que je vous propose, persuadé que ce mouvement seul peut préserver Turin, et empêcher qu'un jour l'histoire n'écrive que la capitale du royaume allié de la France a été détruite par les Autrichiens, en présence de l'armée française et d'un maréchal de France.

« — Je vous ferai remarquer, Monsieur le Maréchal, interrompit le roi, qu'il ne s'agit ici que d'une avant-garde.

« — L'histoire n'entrerait pas dans les détails, répliqua Canrobert; elle parlerait de l'armée française et non d'une simple avant-garde. »

Non moins caractéristique, est sa première rencontre avec le comte de Cavour.

Le Maréchal souffrait encore des douleurs que lui causait l'anthrax, dont son départ précipité de Nancy avait empêché la guérison complète. Il était près de minuit lorsqu'il s'étendit sur une chaise longue. Mais sa journée, si remplie qu'elle eût été, n'était pas terminée. Il allait s'endormir lorsqu'on frappa à sa porte. « Entrez ! » dit Canrobert.

« A ce mot, écrit le Maréchal, je vis apparaître devant moi un monsieur petit, à lunettes, qui me rappelait M. Thiers ; lui ayant demandé qui il était, il me répondit : « Je suis le comte de Cavour. » A ce nom si connu en France et en Europe, je me soulevai, et le saluant, je

lui dis en souriant : « C'est grand honneur pour moi de recevoir le comte de Cavour ; mais le recevoir à cette heure, m'engage à lui demander si Catilina est à nos portes.

« — Ma visite, me répondit le ministre, prenant un air grave et presque mécontent, n'est pas une plaisanterie ; elle est au contraire très sérieuse.

« Sur ces paroles, je me rassis, et montrant une chaise à mon interlocuteur, je l'engageai à en faire autant, en le priant de m'expliquer le motif de cette si sérieuse visite.

« — Est-il vrai, Monsieur le Maréchal, me dit-il, que vous ne voulez pas défendre la ligne de la Dora Baltea ?

« — Ah ! m'écriai-je, le roi a donc parlé ? Il m'avait juré qu'il n'en ferait rien ! Eh bien, Monsieur le comte, il ne faut pas dire que je ne *veux* pas défendre la ligne, mais que je ne *puis* pas.

« — Comment, Monsieur le Maréchal, c'est vous, maréchal Canrobert, qui avouez ne pouvoir pas défendre cette ligne formidable de la Dora ?

« — Je vous arrête sur ce mot *formidable,* Monsieur le comte ; il a déjà été prononcé par le roi et par d'autres ; mais après avoir reconnu moi-même avec le roi et La Marmora les défectuosités de cette ligne, c'eût été folie à moi et au roi de chercher à la défendre. Si je m'étais obstiné à tenir sur la Dora, l'ennemi, très supérieur en nombre, nous aurait facilement forcés, il aurait marché sur Turin en suivant nos talons, et se serait emparé de cette ville ouverte ; puis, ajoutai-je un peu animé par la conversation et un peu malignement peut-être, l'ennemi, maître de Turin pourrait bien se rappeler que le comte de Cavour est le principal auteur de la guerre, et se venger sur lui.

« Notre conversation ne se prolongea pas ; je fis com-

prendre au ministre que nous espérions arriver à un bon résultat, par un moyen qui me paraissait plus sûr.

Le maréchal Canrobert avait des instructions formelles pour éviter tout contact avec les Autrichiens, avant d'avoir son corps d'armée entièrement réuni. Mais il ne voulait pas que la capitale d'un souverain allié de la France fût brûlée devant des troupes immobiles. Il appela à lui celles qui avaient déjà pu passer le mont Cenis ; et Giulay, sachant par ses espions, l'arrivée de l'armée française, crut à la présence de tout le corps d'armée de Canrobert, et arrêta sa marche en avant.

« Au petit jour, raconte le Maréchal, nous quittions Turin ; malgré la responsabilité qui m'incombe, je n'hésitai pas à me porter en avant sur Casal et sur Alexandrie. Pour sauver Turin, il fallait l'abandonner. Ce mouvement stratégique, menaçant les communications de l'ennemi, pouvait seul dégager la capitale.

« Dès que les Autrichiens eurent connaissance de notre départ, ils abandonnèrent leur marche sur Turin et rétrogradèrent à la hâte en se portant de notre côté. La ville était sauvée. »

Cette opération, audacieuse il est vrai, décida vraiment du sort de la campagne, et la concentration put se faire sur Alexandrie. Canrobert sentait l'importance des heures, il épiait chaque mouvement de l'ennemi, et tous les points menacés. Alexandrie le rapprochait de Valence, quartier général des troupes sardes, et de Gênes, lieu d'arrivée des Français. Sa pensée dominante était de conserver les communications libres ; il visita les fortifications, établit des nouvelles batteries, fit créneler des maisons et s'assura de la voie ferrée.

Le Maréchal apprit que les Autrichiens avaient passé le Pô, et quelques jours plus tard ils s'éloignaient sans

avoir détruit nos lignes télégraphiques, ni nos chemins de fer.

Le 14 mai, Napoléon III entrait à Alexandrie, la ville s'était transformée : une population immense encombrait les rues, les spectateurs garnissaient les fenêtres, les balcons, les corniches et jusqu'aux murs des maisons; l'air embaumé d'une pluie de fleurs, retentissait d'acclamations où l'on sentait l'émotion de l'attente...

« Entre la campagne de Crimée et la guerre présente, écrit Paul de Molènes, il y a toute la différence d'un hiver russe à un été italien. Autant l'action est lente... dans le drame qui se joue devant Sébastopol, autant dans le drame qui commence à Magenta pour finir à Solférino, l'action est rapide et se promène à travers toutes les natures d'enchantement. »

L'empereur, à peine arrivé, dessine le mouvement sur la droite, et Canrobert va s'établir à Tortone; c'est au fond d'une rue sombre, dans une maison assez triste précédée d'un jardin aux allées étroites, qu'il demeurait dans ce gros village depuis trois jours, lorsqu'il reçut l'ordre de se porter à Ponte-Curone pour remplacer le maréchal Baraguay d'Hilliers.

Nous sommes au 21 mai. Le général Forey venait de livrer près de Casteggio, en avant de Voghera, le combat qui a pris le nom de Montebello. Avant de s'installer à Ponte-Curone, Canrobert voulut visiter Voghera. Les rues riantes, spacieuses, inondées de lumière, étaient pavoisées. Une joie fébrile, violente, agitait la foule; les habitants, après avoir pavoisé les maisons, « semblaient pavoisés eux-mêmes, avec leurs boutonnières enrubannées et leurs chapeaux à cocarde. »

« Un général ne pouvait se montrer, une troupe en armes ne pouvait faire un pas, sans soulever un ouragan de cris enthousiastes. Les combattants de Montebello avaient sur leurs traits une joie plus recueillie, et

cette empreinte particulière que laisse sur les visages de nos soldats la première journée de poudre. »

« Cette guerre italienne m'a fait songer, continue le capitaine de Molènes, à ce vin renfermé dans des coupes précieuses, sur lequel les anciens effeuillaient des roses. Cette fois, c'est sur une liqueur plus généreuse que s'effeuillent les fleurs de l'Italie : c'est sur le sang de nos soldats. »

La première visite de Canrobert est pour l'ambulance ; il encourage les blessés avec une douceur mêlée de vaillance, et sourit aux énergiques consolations de Baraguay d'Hilliers ; ce doyen des amputés montre son bras à ceux que le médecin va mutiler peut-être, et leur dit pour tout discours : « Allons, mes enfants, du courage, j'ai passé par là ! »

De Ponte-Curone, Canrobert fut appelé à Casal, d'où il partit bientôt sans que l'on sût où il allait. Le Pô sur lequel on avait jeté à la hâte un pont de bateau, n'avait pas diminué par la chaleur ; il roulait ses eaux avec majesté. Franchir le fleuve, dont les rives étaient il y a quelques jours gardées par l'Autriche, devenait une action importante. « On avance avec précaution, on écoute tous les bruits, on sonde toutes les profondeurs du feuillage... Après une longue marche à travers des routes couvertes, où des tirailleurs déterminés auraient pu nous faire la terrible guerre qui illustra le Bocage Vendéen, le Maréchal parvint à un amas de maisons chétives qui porte le nom de Prarolo. » Là il fut logé chez un humble et pauvre prêtre, qui trouva moyen de pratiquer avec zèle la plus ingénieuse et la plus charitable hospitalité, multipliant les humbles ustensiles de son modeste ménage et se multipliant lui-même.

CHAPITRE XV

Combat de Palestro. — Magenta.
« Au revoir Senneville. »

De la maison où venait d'être reçu Canrobert, il entendait le bruit du combat de Palestro ; le soir même commençaient les travaux nécessaires au passage de la Sésia. De grandes prolonges, chargées de bateaux, de planches et de tout l'équipage des ponts, traversent Prarolo; avant la tombée du jour, les assises flottantes de trois ponts sont dressées pour le passage des troupes du 3e corps. Mais la crue subite de la Sésia emporte deux ponts, et pour assurer sa marche, Canrobert doit devancer l'heure du départ.

« La Sésia majestueuse et paisible la veille, était tout-à-coup devenue un torrent, roulant avec colère ses eaux jaunâtres comme une crinière de lion. Pour diminuer les travaux de nos pontonniers, on avait utilisé une petite île, jetée au milieu de la Sésia ; de sorte que notre pont unique était coupé en deux par cette île, où pouvaient se masser plusieurs bataillons. Nos régiments défilent sur ce pont pendant de longues heures, et le corps entier n'est pas passé.... Cependant l'ennemi s'est avisé de notre opération, il voudrait la troubler; heureusement il est trop tard... dès à présent nous avons assez de monde sur la rive où gronde le canon autrichien, pour la défendre. » Canrobert fait dresser une batterie, dirige contre l'ennemi quelques pièces à longue portée, et le tient à une distance qui

permet au 3e zouaves, sous les ordres du roi de Sardaigne, d'accomplir la magnifique affaire qui reste comme l'un des plus glorieux faits d'armes de notre infanterie.

Le village de Palestro venait d'être enlevé, lorsque les troupes autrichiennes voulurent, pour reprendre la position, tourner l'armée piémontaise. Au cri de : « En avant ! » poussé par le colonel Chabron, le régiment des zouaves se lance au pas de course ; ils arrivent au gué, se jettent à l'eau la carabine haute, escaladent la rive opposée, s'élancent à la baïonnette, et emportent les canons dont ils bouchent la lumière, avec la terre glaise qu'ils ont recueillie sur les talus de la rivière ; les Autrichiens plient de tous côtés et abandonnent enfin la position.

Lorsque l'Empereur accompagné de Canrobert, parcourut le champ de bataille, le 3e zouaves prit les armes et se rangea en bataille sur le lieu même qu'il venait de défendre et d'illustrer. Entre les zouaves et Victor-Emmanuel, qui s'était battu comme l'un d'eux, la séduction fut complète : c'était bien répondre aux vœux des zouaves, que d'offrir au roi de Sardaigne les canons pris dans le combat du 31 mai.

Le maréchal Canrobert séjournait à Palestro, lorsque le 2 juin une fusillade assez vive inquiéta nos avant-postes ; les troupes se préparaient à marcher, lorsqu'on vit que les Autrichiens dissimulaient leur retraite par une démonstration de tirailleurs.

Le Maréchal reçut l'ordre de se diriger sur Novare ; « ainsi se déroulait le plan qui devait aboutir à la victoire de Magenta. La ville était toute remplie d'une allégresse guerrière... nous y avançions sous la grêle des bouquets... mille visages souriants se montraient à toutes les ouvertures des maisons illuminées par le

soleil.... Rien de joyeux comme Novare la veille de Magenta. Les feuilles de roses tombaient sur nos épaulettes, et s'arrêtaient sur la crinière de nos chevaux. Combien devaient mourir, le lendemain, parmi ceux qui respiraient les parfums de cette matinée.....! Pluie de fer, pluie de fleurs, voilà toute la guerre d'Italie. » (DE MOLÈNES.)

Napoléon, établi à Novare, s'en alla reconnaître l'endroit où le corps du général de Mac-Mahon devait opérer le passage.

Le 4 juin 1859, la route de Novare à San-Martino était encombrée ; la brigade Picard, rejoignit la première, la garde impériale sérieusement engagée... La colonne Canrobert avançait lentement, quand une vibration sourde attire son attention. Sous l'influence des caprices atmosphériques, l'on sait que le canon se distingue parfois à d'énormes distances, ou qu'on l'entend à peine lorsqu'il tire très près de nous.

Canrobert envoie Vimercati au galop prendre les ordres de l'Empereur ; le capitaine se hâte, car depuis plusieurs heures, le souverain soutient avec sa garde une lutte inégale et réclame l'aide du 3e corps.

La division Renault formait ce jour là la tête de colonne ; déjà la brigade Picard était partie. Canrobert et Renault, avec la brigade Jeannin et tout l'état-major, volent au canon de toute la vitesse des chevaux. Deux hussards, lancés en avant, tracent un passage au travers des équipages, les rangs pressés des soldats s'ouvrent avec rapidité, tous ont senti passer une force dont rien ne doit arrêter l'impulsion !

Bientôt les bruits divers du combat deviennent distincts, il n'est pas jusqu'à la chaleur et le souffle de l'artillerie qui n'arrivent au Maréchal ; enfin il s'arrête devant l'Empereur, placé aux abords du pont de Buffa-

lora, qu'il défend avec énergie. Miné par l'ennemi, le pont en partie coupé, ne laisse à nos troupes qu'une voie étroite et vacillante... Napoléon adresse quelques mots au Maréchal qui reprend sa course vertigineuse... L'endroit où il s'arrête est un sol mamelonné, couvert d'une végétation luxuriante, le canal sert maintenant de fossé autour de la tranchée du chemin de fer, devenue l'abri de nos soldats. Là, la garde soutient, avec le général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, une lutte acharnée contre l'armée autrichienne, qui se cramponne à toutes les positions. N'espérant pas nous vaincre de front, elle dirige contre notre flanc droit des feux incessants ; mais c'est là qu'arrive Canrobert !

D'un même regard il embrasse les obstacles d'une part, d'autre part la force de ses troupes et les moyens dont il dispose... La brigade Picard est décimée, la plupart de ceux qui restent sont blessés ; tous les corps, grenadiers, fusilliers, voltigeurs, chasseurs à pied, combattent avec la même ardeur et se mêlent dans l'action.

Il faut franchir le talus écrêté par les balles, débusquer l'ennemi, et repousser les troupes autrichiennes de Ponte-Vecchio à Magenta, où nous devons nous établir. Tout l'espace, témoin de la lutte, offrait le plus attrayant aspect ; les arbres y étaient enlacés par les festons de vignes grimpantes... mais les balles sifflaient à travers les pampres, des cadavres défigurés étaient couchés à l'ombre de ces arbres.

Tout à coup, Canrobert parvient à cet amas de maisons, qui s'appelle Ponte-Vecchio-di-Magenta. Il s'élance dans le village en feu ; le canal le sépare maintenant en deux parties, car le pont est rompu et nos soldats doivent combattre sur les deux rives. Vinoy et Renault opèrent sur la rive droite, Canrobert sur la rive gauche.

Au moment où il arrivait à Ponte-Vecchio, le village,

pris et repris déjà sept fois, était au pouvoir de l'ennemi. Le général Giulay jouait ses dernières cartes, et jetait, l'une après l'autre, ses colonnes de réserve. Malgré leur héroïsme, quelques compagnies faiblissaient ; Canrobert se dresse sur son cheval, comme c'était son habitude pour entraîner ses soldats, il fait rebrousser chemin aux hommes exténués qu'il rencontre : « Allons, mes enfants, encore un effort! à la baïonnette ! » Et ces intrépides guerriers se jettent de nouveau tête baissée dans les rangs ennemis, et les forcent à la retraite ; les canons, tournés sur le village, tombent dans les rangs autrichiens, Canrobert est acclamé par les troupes pour le secours qu'il apporte, la confiance se ranime, le succès paraît certain.

Cependant Ponte-Vecchio demeure l'objectif de l'ennemi ; « le Maréchal est obligé d'en garder les approches, il se meut, à la fois calme et passionné au milieu du feu, il se porte à tous les endroits où un exemple énergique est nécessaire. Chaque soldat tour à tour, entend à son oreille cette parole amicale et impérieuse, héroïque et familière qui, tantôt le pousse où il faut courir, tantôt l'enchaîne où il faut rester (1). »

.... Canrobert soutenait le feu sur le flanc droit de l'armée ; par cet effort suprême, il assurait les succès obtenus au début de l'action par la garde, et permettait à Mac-Mahon d'accomplir son mouvement tournant sur Magenta. La prise de ce village fut l'heureux résultat de la lutte si vaillamment soutenue.

Ainsi, le 4 juin 1859, trois actes éclatants avaient amené le dénouement heureux, la victoire de Magenta : Regnault de Saint-Jean-d'Angely tenait avec sa garde entre Buffalora et Ponte-Vecchio, Canrobert arrêtait l'ennemi à Ponte-Vecchio, et Mac-Mahon achevait la

(1) Paul de Molènes.



« Chasseurs, je compte sur vous ! » (Page 171.)

victoire, par le mouvement stratégique dû à son inspiration personnelle, qui nous rendait maîtres de Magenta.

Rien de plus noble que l'allure de Canrobert au combat, rien de plus émouvant que le soin si pieux qu'il prenait de visiter le champ de mort après une action. Le lendemain de Magenta, il voulut rendre les derniers devoirs au colonel de Senneville, son chef d'état-major. Depuis la veille, le corps enveloppé d'une couverture de campement gisait dans un sentier étroit ; le Maréchal fit enlever un instant le linceul, pour contempler une dernière fois ici-bas le visage de l'ami qu'il venait de perdre, il pria sur sa glorieuse dépouille et fit creuser la fosse. Pour éviter une douloureuse surprise, il voulut s'assurer qu'elle était assez spacieuse, et ordonna à un soldat de s'y coucher un instant. Le jeune homme pâlit et hésita : « Allons, mon enfant, lui dit avec tendresse le Maréchal, du courage, cela vous portera bonheur. »

Le corps fut déposé pieusement en terre, la tête tournée vers la France, le prêtre bénit la fosse ; et Canrobert se penchant vers la tombe, prononça avec le respect d'une foi convaincue, ces simples mots : « Au revoir, Senneville, au revoir ! »

« Celui qui faisait à la formule ordinaire cet heureux et noble changement (1), celui qui disait : « Au revoir ! » et non pas « Adieu ! » fit passer dans nos cœurs, par cette courte oraison funèbre, ce frémissement dont nous agite la parole humaine, quand elle mérite de s'appeler l'*inspiration*... Ce mot est resté dans les âmes, où il pénétra, comme un trait, tout vibrant de l'impulsion qu'il devait à la *foi religieuse*. »

(1) Paul de Molènes.

CHAPITRE XVI

Solférino.

Le corps d'armée de Canrobert rentrait à Milan pour s'y reposer, et n'entendit que de loin les échos affaiblis du canon de Melagnano, où les soldats de Baraguay-d'Hilliers remportaient une sanglante victoire autour de l'église et dans le cimetière. La dernière étape du maréchal Canrobert avant Solférino, fut le petit village de Mezzane, où il passa deux jours dans une maison riante, au milieu d'un jardin dont les grands arbres et les frais gazons, semblaient les éclatants décors de la grande scène qui se préparait.

En se retirant, Giulay avait dit à l'empereur François-Joseph qui prenait le commandement direct de son armée :

« C'est au pied du massif de Solférino qu'il faut engager la lutte. C'est là que doit se décider le sort de l'Italie. Cette position se prête à l'offensive comme à la défensive. L'armée autrichienne, en bataille sur les dernières pentes de ce massif, peut interdire à l'ennemi le passage de la Chiese. Elle donne ainsi à l'Empereur le temps d'intervenir avec son armée, en lui faisant franchir le Mincio à Goito, de façon à tomber sur le flanc de l'ennemi, le déborder et le rejeter au milieu des Alpes. »

Les troupes de François-Joseph se concentrèrent autour de Vérone, portion de la Lombardie si célèbre

par les victoires de Bonaparte en 1796. Les bords du lac de Garde avec leurs belles forêts, encadrant vers le nord ces eaux transparentes qui se perdent au détour de montagnes élevées, offrent l'un des plus beaux sites du monde. Vis-à-vis, la nappe argentée a plus de trois lieues de large et, de la route de Brescia à Vérone, le regard embrasse un horizon de dix lieues jusqu'à Desenzano, extrémité méridionale du lac. Les collines environnantes sont couvertes d'oliviers, de châtaigniers et d'orangers. Plus loin, au sud, derrière les petites villes de Lonato et de Castiglione, coule la rivière de la Chiese, que la moindre pluie d'orage transforme en torrent; enfin, et sur la droite, la forteresse de Peschiera protège le cours du Mincio à sa sortie du lac.

« Le champ de bataille sur lequel les deux armées vont se rencontrer, se compose d'un immense plateau, ayant dans le sens de sa longueur la forme d'une pyramide à base tronquée, dont les extrémités est et ouest sont occupées, la première par un cimetière, la seconde par une tour en briques. La lutte se concentra dans un espace de quatorze kilomètres carrés.

« Cet espace resserré forme un réseau alternativement montueux et vallonné, dont les chaînes sont autant d'arcs concentriques et parallèles à la chaîne extérieure enveloppante ; c'est sur la dernière chaîne que se trouvent les points culminants occupés par l'armée autrichienne avec sa formidable artillerie (1). »

Le 23 juin, Napoléon donne des ordres précis : Baraguay d'Hilliers doit marcher vers Solférino ; Mac-Mahon, duc de Magenta, vers Cavriana ; Niel se dirigera sur Guidizzolo ; Canrobert sur Medole, et l'Empereur, avec sa garde, sur Castiglione. Nous disposons de 150,000 hommes, de 400 pièces d'artillerie, l'Autriche va

(1) *Les Français en Italie :* Commandant Grandin, p. 273.

nous opposer 170,000 hommes et 500 bouches à feu. Dans cette mémorable journée du 24 juin 1859, plus de 300,000 hommes se sont battus pendant quinze heures avec un acharnement et une bravoure sans égal.

Les premiers rayons, du jour qui devait se terminer par une victoire, éclairaient une scène lugubre : l'aide de camp de service qui veillait près de l'Empereur, était mort la nuit précédente d'un anévrisme au moment où il lisait une dépêche signalant la présence de l'ennemi ; le service funèbre venait de se terminer, quand le général Fleury élevant la voix, s'écria : « Messieurs, montez à cheval à l'instant, l'Empereur part pour Castiglione, les deux armées sont en présence. »

En effet, le 4e corps, général Niel, soutenait le choc à Medole ; les Autrichiens prenant l'offensive, s'avançaient par toutes les routes. L'une des premières victimes de cette terrible action devait être le général Auger, commandant l'artillerie du 2e corps ; il fut frappé en établissant les batteries, d'un boulet qui lui resta dans le corps ; il tombait dans les bras de l'abbé Brazier qui lui donna les sacrements, avant la cruelle opération dont il mourut après quatre jours. Lorsque Madame Auger, mère du défunt, reçut les objets appartenant au général, sa première parole fut celle-ci : « Mon fils est-il vraiment mort, comme on le dit, avec les secours de la religion ? »

— Oui, Madame, répondit le capitaine, notre excellent aumônier lui a prodigué tous ses soins, lui a donné tous les secours religieux, le général est mort en chrétien comme en héros. » Avant de s'éteindre, Auger avait répondu à l'annonce de la victoire : « C'est tout ce que je demandais ! »

Napoléon se lance à fond de train sur Castiglione ; et reconnaissant qu'une grande bataille se prépare, il se dirige au galop et en ligne droite du côté de Medole,

suivi de son état-major, de sa garde et de son escorte de guides.

Nous ne suivrons pas chacun des corps d'armée sur le champ de bataille ; il suffit à la biographie de Canrobert de raconter la part si glorieuse que prit le Maréchal à la victoire du 24 juin :

A deux heures et demie du matin, le 3e corps, maréchal Canrobert, se mettait en marche pour opérer le passage de la Chiese, dont le général Jeannin occupait le pont depuis la veille. Derrière la Chiese serpentaient des routes étroites, bordées d'arbres ; après quelques détours on distingua le bruit du canon. A des coups isolés et lointains, succéda bientôt une canonnade rapprochée et soutenue... puis l'oreille exercée du soldat reconnut le feu prompt et régulier de deux rangs, suivi de celui des tirailleurs, accompagné du feu de pelotons, et de tous « ces accords dont se compose le concert des batailles. »

Canrobert marchait sur Medole ; avant d'arriver à ce village, il trouvait les portes de Castel-Goffredo fermées, et la petite ville au pouvoir d'un détachement de uhlans qui furent sabrés par l'escorte. Pour prendre une part plus prompte à l'action, le Maréchal se jette dans les chemins de traverse et parvient dès neuf heures à Medole, avec sa tête de colonne, division Renault.

« Un soleil ardent tombait sur la place de l'église, écrit Paul de Molènes... l'ombre de nos chevaux se dessinait sur les grandes plaques de lumière que formait le soleil en inondant une terre blanchâtre. Dans cette éclatante clarté, le village avait un aspect lugubre, toutes les maisons étaient closes, sauf une seule transformée déjà en ambulance. »

Le Maréchal s'engage dans une route plate et bordée d'arbres qui empêchaient de rien voir, mais dans la-

quelle il entendait le sifflement des projectiles. Au bruit toujours croissant, il est facile de reconnaître que l'on pénètre au cœur de la bataille.

Depuis plusieurs heures, l'armée presque entière était engagée, et le 4e corps en particulier soutenait une lutte inégale... Canrobert n'avait encore que sa tête de colonne, général Jeannin, cependant il la disposait au départ vers le général Niel, lorsqu'il recevait de l'Empereur l'ordre, déjà exécuté, de soutenir le 4e corps ; il devait encore observer les mouvements d'un parti d'Autrichiens venant de Mantoue, pour nous prendre par derrière.

Le chef du 3e corps avait laissé le général Renault pour appuyer le général Luzy ; la division Trochu arrivait à peine vers Medole ; Bourbaki était en mission particulière ; de tout son corps d'armée, Canrobert n'avait autour de lui que son état-major ; mais fidèle à la loi de toute sa vie, *la loi du dévouement,* il s'était porté de sa personne, à l'endroit où le 4e corps lui avait semblé le plus fortement engagé. Dans cet espace sombre, resserré, coupé par des fossés, couvert d'arbres, il demeura des heures entières... sous les balles, avec le général Niel...

« Qu'on s'imagine un de ces paysages italiens où se marient tous les luxes et toutes les puissances de la végétation. Nos chevaux écrasaient sous leurs pieds de longues tiges de maïs. Du sein des moissons sortaient des mûriers en rang, alignés et nombreux ; sur notre droite et devant nous, à de prochains horizons, des peupliers élevaient dans le ciel ce feuillage frémissant et pâle, qui a vraiment l'air de s'animer d'une émotion snrnaturelle quand il est agité par les souffles du canon. » (De Molènes.)

Les boulets, après avoir frappé les combattants, brisaient les hautes herbes qui retombaient sur les morts,

des balles invisibles traversaient les arbres avant d'atteindre les hommes ; à chaque instant l'ardeur du feu semblait redoubler. C'était le point où l'armée autrichienne tentait un suprême effort, pour reconquérir des positions formidables perdues ; on a même dit que François-Joseph animait de son regard, celles des troupes qui se battaient à Guidizzolo.

Le cercle de feu se resserrait au moment où Trochu arrivait avec sa division ; sur un mot de Canrobert, il se porta en avant. On se battait de si près que la mousqueterie seule se faisait entendre ; bientôt les boulets, puis les fusées annonçaient que l'ennemi reculait, mais la multitude des projectiles, le bruit formidable et la fumée qui accompagnait leur chute étaient tels, que le cheval arabe du Maréchal, bien habitué au feu cependant, s'agitait, s'inquiétait, tournait sur lui-même, tout en obéissant à la main vigoureuse de son cavalier.

En vain, les soldats le supplient de s'éloigner : « Mon devoir est d'être là, » répond-il, et il reste.

Tout à coup, au détour d'un sentier, Canrobert aperçoit l'ensemble de l'action, il peut contempler les mouvements de notre armée et les prodiges de sa vaillance. A l'horizon, les Autrichiens occupaient une chaîne de hauteurs. Cependant la montagne de Cavriana, dominée par la tour de Solférino, allait devenir, comme on l'a si bien dit « le piédestal de notre victoire. »

Trochu avait disposé ses troupes en échiquier, elles opéraient avec une précision merveilleuse ; Bourbaki arrivait... lorsqu'un orage violent et soudain, une des plus terribles tempêtes de notre Europe, domina tous les bruits par le fracas d'un tonnerre incessant, accompagné d'une pluie torrentielle. Il semblait que la main de Dieu voulût arrêter les hommes, et donner l'ordre souverain de terminer la bataille ! Quand la tempête cessa, l'armée autrichienne s'était éloignée.

« Non, jamais œil humain n'a vu pareil spectacle, écrivait de Sonis qui avait commandé la charge du 1er chasseurs d'Afrique, jamais âme d'homme n'a été secouée de telles commotions ! Figure-toi la nuit succédant à une journée brûlante, durant laquelle 300,000 hommes se sont battus pendant quinze heures sans boire ni manger ! un orage épouvantable, le tonnerre, les éclairs, la pluie, tout cela faisant taire le bruit du canon ; une plaine de cinq lieues couverte de sang et et de cadavres ; et au milieu de ce champ de carnage, quand ce massacre est terminé, chacun errant à l'aventure au milieu de ce labyrinthe de la mort, pour découvrir le corps d'un parent ou d'un ami. J'ai vu couler bien des larmes, larmes précieuses pour ceux qui comprennent les enseignements de Dieu.

« O mon ami, ajoute-t-il, si une faible partie de cet héroïsme était mise au service de Dieu, quelle moisson pour le Ciel ! »

L'impression profonde, laissée par le champ de bataille de Solférino, se retrouve dans les récits de tous ceux qui ont été les acteurs de ce terrible drame. Lorsque le 25 juin, Canrobert dut traverser en entier la plaine sanglante, la campagne inondée de lumière, parsemée de fleurs qui recouvraient les cadavres, offrait un contraste saisissant avec la scène de mort de la veille. L'empereur parcourut aussi, avec une émotion que sa physionomie flegmatique ne put cacher, le champ de carnage ; des hauteurs de Solférino, se retournant dans un dernier regard, il dit assez haut pour être entendu : « Espérons que tant de sang ne sera pas perdu pour le bonheur des peuples. »

Le 18 juillet, il rentrait à Paris, après avoir signé le 11 la paix de Villafranca.

A l'entrée solennelle des troupes, elles défilèrent au

pied de la colonne Vendôme où l'Empereur portait assis sur les fontes de sa selle le petit Prince impérial ; l'enthousiasme avait quelque chose de fiévreux. On acclamait les aigles victorieuses, mais en se demandant si elles n'avaient pas dû reculer devant un danger mystérieux avant l'accomplissement du programme. On sentait confusément que l'Empereur suivait les évènements, mais qu'il ne les dirigeait pas... la confiance était entamée, une vague inquiétude planait partout, quel œil humain pouvait cependant prévoir l'effondrement de 1870 !

Quelques jours avant de rejoindre l'armée d'Italie, Canrobert causait avec l'Impératrice, de cette campagne qu'il n'approuvait pas, au fond.

En clairvoyant qu'il était, il en redoutait les conséquences pour l'avenir. Mais il n'en partait pas moins avec l'entrain et la belle humeur qu'il avait toujours quand il s'agissait de guerroyer.

— Je ne sais ce qu'il adviendra de cette guerre, dit-il à l'Impératrice ; mais je suis bien certain que notre brave armée y cueillera de nouveaux lauriers. Nous nous souviendrons de Bonaparte pour bien servir Napoléon.

L'Impératrice lui serra la main, et, lui présentant une médaille de la Vierge d'un assez grand module, elle lui dit :

— Tenez, monsieur le Maréchal, prenez cette médaille, ayez-la constamment sur la poitrine, elle vous portera bonheur.

Dans cette campagne comme dans toutes les autres, Canrobert avait eu grand souci de maintenir le moral du soldat.

— Comment se fait-il, demandait-on au chirurgien, que vous ayez si peu de malades, malgré la mauvaise saison et les marais que vous traversez ?

— Général, répondit le docteur, l'armée française possède le meilleur des médecins : *la bonne humeur*.

Le roi Victor-Emmanuel en reçut une preuve caractéristique.

A Palestro, s'étant montré d'une grande bravoure au milieu de dangers extrêmes, il avait été fort remarqué du 3e zouaves. A la veillée, quelques hommes en parlèrent, et résolurent d'envoyer leur *compliment* au roi de Sardaigne.

— Eh ! que fera-t-il de nos compliments ? observa un zouave.

— Comment ! reprend un vieux sergent d'Afrique. Est-ce qu'un chacun n'est pas fier d'être proclamé brave ? Le roi de Piémont sera très honoré de la chose, car tout le monde n'est pas admis parmi les *zouzous*.

— Ah ! une idée, si nous le nommions caporal des zouaves.

— Adopté ! bravo ! va pour le caporal ! Aussi bien, Napoléon était, lui aussi, *le petit Caporal*.

Et voilà que, séance tenante, le plus ancien rédige un procès-verbal ; tous les hommes présents signent un brevet, remis le lendemain au roi de Sardaigne, et ainsi conçu :

» Au nom du 3e zouaves, le nommé Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, est nommé caporal au susdit régiment. »

Hélas ! qu'a-t-il fait du brevet de bravoure décerné par nos soldats, ce prince pour lequel la France combattait ? Les zouaves de Palestro ont été abandonnés à la Prusse par leur *caporal* couronné... et la politique de son successeur, révolutionnaire comme la sienne, après avoir entraîné le gouvernement dans une funeste alliance contre le Saint-Siège, menace maintenant l'intégrité de notre territoire !

CHAPITRE XVII

Canrobert de 1860 à 1870. — Son mariage. — Le camp de Châlons.

Après la campagne d'Italie, le Maréchal retournait à Nancy où il s'était rendu, comme partout, très populaire.

En 1863, il épousait Mademoiselle Mac Donald, appartenant à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles d'Ecosse. Cette jeune fille, née dans le protestantisme, s'était passionnée pour la gloire du Maréchal dont elle admirait le grand caractère; dans l'intimité du foyer domestique, elle admira plus encore ses vertus, sa foi religieuse robuste et pratique. Déjà le culte de l'hérésie lui semblait bien froid, bien incertain; bien récent surtout, ce protestantisme qui date de 300 ans, et commence par l'orgueil et le libertinage d'un moine apostat et d'un prince !

Mais ce fut le dogme catholique si consolant de la *Communion des Saints,* la croyance au Purgatoire entre les autres, qui décida la conversion de la Maréchale au catholicisme : et elle se dit que pour être réunie dans l'éternité à l'âme qu'elle avait tant aimée, au fils que Dieu lui enleva dans sa providentielle miséricorde, aux membres si chers de la famille, elle devait embrasser cette religion sainte, qui permet à ses enfants fidèles de suivre au-delà de la tombe, de soulager par leurs prières et bonnes œuvres les âmes du Purgatoire, et leur promet enfin de partager le même bonheur. Ma-

dame Canrobert abjura le protestantisme, et peu d'années après ce grand acte, elle précédait aux rives éternelles, le héros plus que septuagénaire qui lui avait montré le droit chemin !

Lors de son mariage, Canrobert commandait à Lyon, où il avait remplacé le maréchal de Castellane.

Entre Nancy et Lyon, il avait été appelé quelque temps par l'Empereur au camp de Châlons. Ce camp naissait alors. Nous empruntons quelques lignes de son histoire aux *Souvenirs* du général du Barail.

« De vastes étendues de terrain entre Châlons et Reims, sur les bords de la Suippe, et dans des espaces à peu près improductifs, avaient été achetées pour y établir un camp permanent de manœuvres. Obéissant à une pensée fort juste, que la guerre n'est que l'intelligente application des exercices pratiques et expérimentés pendant la paix, Napoléon III voulait que les troupes qui venaient de s'illustrer sur les champs de bataille, allassent les premières se retremper aux sources de l'instruction militaire, qui ne s'acquiert que par des manœuvres d'ensemble. »

L'Empereur, qui voulait affermir son trône, l'appuyait encore sur la religion; du jour où cette base — la seule inébranlable — manqua, il disparut dans l'abîme, continue le général du Barail.

« Chaque dimanche, nous avions la messe au camp, et cette solennité à la fois militaire et religieuse, attirait plus encore que les manœuvres, des foules innombrables, qui venaient s'entasser jusque dans les wagons à bestiaux du chemin de fer qui relie Châlons au camp. Le spectacle méritait cet empressement, car il était féerique.

« En avant du front de bandière, à proximité du quartier impérial, sur un léger monticule qui l'exposait de toutes parts à la vue, l'autel était dressé, entouré de

sapeurs immobiles sous l'éclair de leur hache et la neige de leur tablier. Dans leur splendide uniforme de grande tenue, l'artillerie avec toutes ses pièces attelées, la cavalerie à cheval, toutes les troupes assistaient au sacrifice divin, disposées en rayons concentriques dont le calice d'or semblait le noyau.

« L'Empereur, suivi de tous les généraux et escorté d'un état-major presque aussi nombreux qu'un régiment, se rendait à pied à la messe. Lorsqu'il apparaissait, les troupes présentaient les armes, les tambours battaient aux champs, les clairons et les trompettes sonnaient. Puis toutes les musiques attaquaient l'air « indiqué, que ponctuaient les salves d'artillerie. » C'était indescriptible, et les plus sceptiques étaient, à tout ce bruit accueillant l'homme derrière lequel semblait marcher la patrie debout, traversés par des frissons électriques... »

Que serait-ce si cet homme commandait à tout un peuple vraiment chrétien, à un peuple qui vit en lui l'autorité de Dieu même ?

— « Pendant la messe, le général de brigade, qui commandait les troupes pour la circonstance, lançait à pleine voix les ordres nécessaires... A l'élévation, le commandement de : « Genou terre ! » retentissait. L'état-major se courbait, l'infanterie s'agenouillait en présentant les armes. Sur les chevaux immobiles, les crinières, les aigrettes et les plumes s'abaissaient derrière les raies lumineuses des sabres. Les canons tonnaient, environnés de blancs nuages. Et, au-dessus de toutes ces forces, de toutes ces gloires, de tous ces dévouements prosternés, le disque blanc de la sainte Hostie, qui cachait notre Rédempteur, montait vers le ciel entre les doigts du prêtre.

« C'était magnifique et grandiose ; et c'était une pensée profonde et salutaire que celle de donner un

pareil éclat au service religieux, parce que c'était montrer à tous ces hommes l'image d'un Dieu, qui s'éveillera toujours, quoi qu'on fasse, dans le cœur du soldat, au moment du danger.

« Vouloir détruire « la foi religieuse, » les sentiments religieux, c'est vouloir détruire les sentiments militaires. Le jour où il n'y aurait plus de croyants, il n'y aurait plus de soldats ; parce qu'aucune vision divine ne se pencherait plus sur l'homme pour lui dire, qu'en offrant son sang à la patrie, il trouvera là-haut des récompenses plus grandes, plus nobles « et plus durables » que les éphémères jouissances d'ici-bas qu'on lui demande de sacrifier. »

« L'épée sera toujours une Croix, a dit Paul de Molènes, et l'on n'en détruira jamais le prestige... Il y aura toujours une force persuasive et un victorieux attrait dans la foi chrétienne du soldat... Cette foi vient d'une secrète et confiante union, entre la mort et les cœurs qui vont sans cesse au-devant d'elle, *dans l'attente d'une vie éternelle.* »

En 1865, Canrobert remplaçait à Paris le général Maignan; puis quand les bruits de guerre commencèrent à s'accentuer, il fut rappelé à Châlons commandant du 6e corps à l'armée du Rhin.



A Saint-Privat. — Attaque d'une maison dans le village.

GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE

CHAPITRE XVIII

« Le 6e Corps n'a pas cédé un pouce de terrain. »

« La guerre de 1870 nous était moralement déclarée par la Prusse le lendemain de Sadowa, » a dit un éminent publiciste. En combattant l'Autriche, la France avait assuré d'avance le succès de l'unité allemande ; car du moment où l'on admet en Europe, le droit des peuples à se grouper sous le prétexte d'une communauté quelconque de mœurs, de langage ou d'origine, on ouvre un vaste champ aux puissances ambitieuses.

Le prétexte de la guerre fut la candidature du prince Charles de Hohenzollern, neveu de Guillaume, au trône d'Espagne.

Le gouvernement français s'émut, (c'est ce que voulait la Prusse), et déclara qu'il n'assisterait pas impassible au rétablissement de l'empire de Charles-Quint. Le prince de Hohenzollern refusa la candidature ; mais les intéressés se hâtèrent d'agiter devant nos yeux le spectre d'un prince allemand quelconque, acceptant le trône d'Espagne. C'est alors que Napoléon demanda au roi de Prusse la renonciation formelle pour le présent et pour l'avenir.

Le refus, facile à prévoir, amena la déclaration de guerre *par la France;* c'est encore ce qu'avait voulu Guillaume, pour rejeter la responsabilité terrible sur notre imprudence.

Le 15 juillet, un crédit de 50 millions était accordé pour la guerre; le 18, elle était déclarée, et le 28, l'Empereur laissant la régence à l'Impératrice, quittait Paris avec le prince Impérial, pour rejoindre les troupes et se mettre à leur tête.

Sans vouloir rappeler ici la suite de nos malheurs, contentons-nous de suivre le 6e corps et son illustre chef.

Dès le 4, le général Abel Douay fut tué à Wissembourg, et nos troupes refoulées sur Frœschviller, où Mac-Mahon dut reculer malgré les prodiges de valeur opérés par le Maréchal et ses braves soldats.

L'un des plus beaux traits, que l'on puisse citer, est celui du colonel de Franchessin, commandant le 96e régiment d'infanterie. Pour exécuter l'ordre et se porter en avant sur la droite, le colonel dut, après avoir dépassé les mitrailleuses, faire garder au régiment l'ordre de bataille à travers les champs et les houblonnières jusqu'au côteau. Là, le régiment se scinda; « la 4e compagnie du 1er bataillon, se trouvant exposée à un feu très meurtrier, partit au pas de course et s'embusqua dans un bois qui paraissait être l'objectif d'une troupe ennemie. Déployée en tirailleurs, la compagnie soutint d'abord les efforts de cette troupe qui, malgré un feu nourri dirigé sur elle, menaçait toujours. Enfin notre ligne est obligée de rétrograder. Elle a à peine fait deux cents pas en arrière, que le colonel de Franchessin, à pied, la tunique déboutonnée, la cravate lâche, et sans armes, arrive au milieu d'elle. Son calme et son intrépidité relèvent le courage des hommes; per-

sonne ne songe plus à battre en retraite, en présence d'un chef qui brave la mort avec tant de sang froid. Le colonel s'élance au-devant de la compagnie et s'écrie : « A moi, mes enfants, à la baïonnette ! Courage. »

« L'élan était donné ; mais une véritable grêle de balles ne tarde pas à arrêter les hommes qui tombent les uns sur les autres. La compagnie décimée hésite, épouvantée des pertes qu'elle a subies en quelques minutes. A cet instant le colonel se retourne, et, voyant le trouble des hommes, il crie une seconde fois : « A moi, à la baïonnette ! » Au même moment une balle le frappe au pied gauche qui est troué de part en part. Il s'adosse à un arbre, et, s'appuyant sur l'épaule du caporal Fournier, il fait retirer sa botte gauche ; malgré la douleur, il continue à marcher, appuyé sur le caporal. A quelques pas plus loin, une nouvelle balle l'atteint au côté. A peine avait-il dit : « Je suis mortellement blessé, » qu'une troisième balle le frappait encore en pleine poitrine. Malgré ces trois blessures, avec un courage surhumain, il continuait à crier : « En avant ! en avant ! » Emmené malgré lui, le brave colonel succomba, en arrivant à l'une des premières maisons du village (1). »

Le 9 août commença l'investissement de Strasbourg ;

Le 10, Canrobert fut appelé pour secourir Metz ; le 12, le maréchal Bazaine, commandant en chef, se trouva enveloppé dans la ville par trois armées allemandes, et alors commencèrent, autour de la place, les grandes opérations militaires.

Lorsque Canrobert, maréchal de France depuis quinze ans, arrivait à Metz, il pouvait sembler étrange de lui proposer de servir sous les ordres de Bazaine, son subordonné à l'armée d'Orient.

(1) Cité de l'Historique du régiment.

« Je compte vous laisser indépendant, dit l'Empereur à Canrobert.

« Sire, répond aussitôt le Maréchal, la situation est grave, ne faites pas attention à moi ; il faut que chacun fasse son devoir et sache obéir à un seul chef.

« Ne pensez ni à mon grade, ni à mon âge ; là où la patrie est en jeu, les individualités ne sont rien. Mettez-moi sous les ordres de Bazaine ; je ferai là ce que j'ai fait toute ma vie, mon métier de soldat. »

Grande leçon de patriotique dévouement de la part du Maréchal ; mais fatale erreur, de ceux qui ont placé Bazaine à la tête d'une armée que le noble héros eût sauvée, sinon de la défaite peut-être, certainement de la capitulation : Canrobert n'eût jamais livré nos drapeaux à l'ennemi !

Le 6e corps a quatre divisions d'infanterie, et une division de cavalerie ; mais, appelées en toute hâte de Châlons, trois de ses divisions sont seules arrivées lorsque s'engage le combat de Borny ; l'artillerie est de moitié inférieure à celle des autres corps, et il n'a pas à sa disposition une seule mitrailleuse.

Le 13, un mouvement général projeté sur Verdun, fait donner à Canrobert l'ordre de passer sur la rive gauche de la Moselle ; mais à peine les troupes se sont-elles ébranlées, que le canon tonne au sud-est de Metz vers le fort Queulen ; c'est l'armée de Steinmetz qui, pour empêcher le passage, commence la bataille. Canrobert continue sa marche, et parvient à s'établir à l'ouest de Metz sur les hauteurs, la gauche appuyée à la route, et la droite à Saint-Marcel ; mais le corps Frossard est séparé par la route de Gravelotte, et la division Tixier ne s'appuie sur aucune troupe... « Dans la partie occupée par le 6e corps le pays est découvert, les ondulations du terrain s'arrondissent en crêtes peu élevées et en ravines qui s'inclinent vers la rive gauche

de la Moselle et aboutissent à des gorges abruptes, débouchant d'un côté sur Ars, et de l'autre sur Novéant.

Le Maréchal a son quartier général à Rezonville.

« Le canon tonne de tous côtés ; les cavaliers s'entrechoquent, la poussière épaisse monte en tourbillons vers le ciel et l'obscurcit. Canrobert passe tranquille, comme à la parade, sous le feu meurtrier des batteries prussiennes, le chapeau campé bien crânement sur ses beaux longs cheveux bouclés, dont il paraît si fier. Il a le sourire sur les lèvres, le torse droit, avec, à la main, le bâton de commandement, le petit bâton bleu sur lequel est gravée la devise « *Decus pacis, Terror belli.* »

« Au moment où l'action commence, il est deux heures de l'après-midi. Le vaillant chef du 6e corps parcourt au trot le front de ses bataillons de première ligne... »

Il s'arrête brusquement devant les colonnes du 93e régiment. Il montre aux soldats, d'un geste large, le village de Flavigny, comme but à atteindre ; et s'écrie d'une voix vibrante, qui sonne comme un clairon de bataille : Là est le danger !

« Maintenant, mes enfants, souvenez-vous que vous êtes les soldats de Magenta et de Solférino. »

Pendant qu'il parle, la foudre se fait entendre, les obus éclatent partout, creusent de sinistres brèches dans les rangs ; les balles sifflent nombreuses, si nombreuses même, qu'on dirait des moucherons en une soirée d'été ; les fantassins prennent vivement le pas de charge, clamants, enfiévrés, enthousiastes, criant à pleins poumons :

« Vive la France ! Vive Canrobert ! »

Les obus prussiens arrivent jusqu'au loyal et brave Maréchal. L'un d'eux brise les mottes de terre aux pieds de son beau coursier qui se cabre. Des balles

sifflent, tombent en avant, en arrière, à gauche, à droite, couvrant l'état-major et l'escorte comme d'une pluie de feu.

« Lorsqu'un sifflement par trop aigu annonce l'approche de la mitraille, quelques lanciers se couchent sur l'encolure de leurs montures, et ne se relèvent qu'après avoir vu loin d'eux la nuée de poussière et de fumée qui suit l'explosion de la bombe.

« Canrobert en se retournant, pour donner un ordre, remarque cette mimique expressive des cavaliers, et s'exclame d'un air radieux :

« Eh ! là-bas, que signifient ces saluts... sommes-nous donc si polis pour les Prussiens ! »

Et, plus un soldat ne bouge, plus un soldat ne s'incline devant les obus ennemis.

Cependant il traverse la route pour appuyer sa gauche sur un terrain boisé. 19,000 prussiens se ruent sur 16,000 français !

Canrobert prend aussitôt l'offensive du côté de Saint-Marcel et Vionville ; ce sera le théâtre de la lutte acharnée de ce jour.

La division Tixier est désignée pour l'attaque ; nos tirailleurs se frayent un passage à travers les broussailles, ils ont les mains déchirées, les habits en lambeaux, et ils avancent toujours ; les soldats s'accrochent aux pentes des côteaux, ils se font de leurs camarades des degrés pour parvenir au sommet ; les premiers, les seconds tombent, d'autres se précipitent escaladant les talus sous une pluie de balles. Jusqu'à six fois de suite, l'ennemi perd et reprend le terrain ; abrité par le bois, il a tout l'avantage de la position comme du nombre, et le combat dans les bois n'est terminé qu'à la nuit close qui arrête l'action.

Le dernier fait de cette journée avait été l'effort du

9e de ligne : « L'ennemi ayant prononcé un mouvement offensif, dit le rapport de Canrobert, le général Bisson se porte en avant avec le 9e de ligne et l'arrête. » Quel éloge, après une journée de ce combat où deux régiments soutinrent la lutte contre six régiments prussiens, appuyés par une formidable artillerie !

Pendant que la division Tixier attaque Saint-Marcel, la division Lafont de Villiers arrête l'ennemi à Vionville, et tient ses positions jusqu'au moment où les munitions lui manquent ; c'est alors que le Maréchal lance, sur la route de Verdun, les troupes victorieuses à Flavigny... Le 3e corps allemand se maintient avec peine devant notre 6e corps qui *n'avait pas cédé un pouce de terrain :* « Avec de tels hommes, on meurt, on ne se rend pas. » Canrobert, toujours au plus fort de la mêlée, exposé au feu, dirige ses têtes de colonnes, charge avec ses régiments.

Le 6e corps a gagné Rezonville, il couronne les hauteurs de Vionville, quand tout à coup paraissent des masses ennemies, et de nouvelles batteries commencent à tonner. Les obus tombent au milieu de l'état-major, abattant chevaux et soldats ; nos troupes ne peuvent avancer, mais elles gardent la position. Canrobert prend la tête d'un bataillon, qu'il entraîne avec le drapeau pour s'emparer d'une batterie prussienne ; au bout de cent mètres il faut s'arrêter... sur un autre point les hommes couverts d'obus et de mitraille ne peuvent tenir plus longtemps, et reculent sur Rezonville. Canrobert leur barre le chemin... seul, au petit pas, l'épée au fourreau, il montre sa décoration de la Légion d'honneur, sa médaille militaire, et sans dire un mot il *regarde ses soldats !* Le bataillon s'arrête, Canrobert se place en avant, et c'est aux cris de : « Vive Canrobert, vive la France ! » que ces hommes, tout à l'heure découragés, se battent jusqu'au soir.

Aux dernières heures du crépuscule, les Prussiens tentent un dernier effort, la lutte recommence, acharnée et sanglante.

Enfin la nuit arrête le carnage ; les vaillantes troupes du 6e corps, couchées sur la terre refroidie, s'endorment de lassitude. Canrobert veille sur eux, il parcourt les rangs ; on le reconnaît, aussitôt il est entouré, acclamé : « Mes pauvres enfants, dit le Maréchal, avez-vous seulement mangé la soupe, ce matin?

— « Ah ! oui, je t'en donne de la soupe, répondent-ils, on a eu autre chose à faire !

— « Eh bien ! moi non plus, et voilà encore mon déjeûner. » Ce disant, Canrobert tire un morceau de pain dur enveloppé dans un journal. Et les cris de : « Vive le Maréchal, vive notre père ! » retentissent de nouveau.

CHAPITRE XIX

Bataille de Saint-Privat. — Quatorze contre un !

C'est dans l'une des plus terribles batailles livrées sous Metz, que le Maréchal se montra aussi habile dans la manœuvre que prompt au combat et héroïque dans le dévouement. Nous donnerons un précis de la bataille de Saint-Privat (ou de Gravelotte) afin d'en faire saisir l'ensemble ; puis une partie de la déposition du grand Canrobert, le 21 octobre 1872, devant la Commission d'enquête et le Conseil de guerre, chargés de se prononcer sur les opérations sous Metz.

Le 18 août 1870, le 6e corps, s'appuyant sur *Saint-Privat,* formait la droite de notre armée, et subit l'effort principal des Allemands, décidés à le tourner, à le couper, à l'envelopper. Vers onze heures, le canon gronde au loin et annonce une série d'attaques, qui peu à peu vont se prononcer sur toutes les hauteurs ; le feu s'étend, et l'action devient générale.

Canrobert ne dispose en ce moment que de 25,000 hommes et de quelques canons... il n'a qu'un bataillon d'infanterie légère, le 9e chasseurs à pied ; passant radieux devant le front de ses hommes, il les regarde de cet œil brillant et affectueux qu'ils connaissent, et s'écrie de sa belle voix sonore : « Chasseurs, je compte sur vous autres pour tenir dans cette position. » — Oui, oui ! comptez sur nous. Vive Canrobert ! » et les képis s'agitent, et les hommes se maintiennent jusqu'au

bout sur ce point le plus menacé, mais confié à leur bravoure !

90,000 Allemands appuyés par 280 bouches à feu d'un calibre et d'une portée supérieurs aux nôtres, vont y assaillir les 25,000 hommes de Canrobert ! A midi, le Maréchal remarque le mouvement de l'ennemi qui cherche à tourner sa droite ; il arrête ce mouvement. Deux heures après, de nouveaux renforts amenés par le prince de Wurtemberg portent le nombre des Prussiens à 100,000, et *quatorze cents* Français vont lutter, quatorze contre un, pour défendre le poste que leur a *confié* le Maréchal !

Il est cinq heures du soir, les munitions s'épuisent, les artilleurs ruisselant de sueur ne cessent de manœuvrer, le 6e corps tient toujours... Les hommes tombent, mais pas un ne recule, malgré « l'ouragan de feu qui s'abat sur eux depuis midi. »

La nuit approche. Irrité et presque honteux d'une telle résistance, le prince de Wurtemberg lance à l'attaque la garde royale prussienne; elle aussi, cette troupe d'élite, couverte par une formidable artillerie, écrasée sous le feu des chasseurs de Canrobert, perdra 8,000 hommes, et sera impuissante jusqu'à l'arrivée du 12e corps saxon.

Canrobert, après avoir vainement demandé secours à Bazaine, combat, l'épée à la main, excite tous les courages ; et le soir, après neuf heures d'une lutte gigantesque, après avoir fauché le régiment de la *reine de Prusse,* mis à terre 25,000 Allemands, il opère la retraite sans laisser à l'ennemi une seule pièce de son matériel, et sans perdre un pouce de terrain.

Ecoutons maintenant la parole précise, nette, modeste et généreuse du grand Maréchal :

Canrobert parle d'abord de la bataille de Rezonville

que nous venons de raconter ; il en termine le récit par ces belles paroles :

« Dans ce duel d'artillerie, je constate un fait, c'est que celui qui n'avait que cinquante-quatre pièces au lieu de cent devait être assommé. Nous n'avons pas été assommés, nous avons eu des tués et des blessés, mais nous avons tenu la position... jusqu'à huit heures ou huit heures et demie, et nous avons couché sur le champ de bataille.

« L'ennemi s'est retiré (pas très loin, il est vrai), nous laissant les blessés à relever, et surtout les morts à enterrer. Or, la bataille appartient à celui qui doit enterrer les morts. C'était notre lot, nous étions maîtres du champ de bataille; par conséquent, nous étions victorieux.

« Nous étions là à regarder, lorsqu'arriva du quartier général un ordre qui nous prescrivit de tenir nos positions jusque vers dix heures du soir ; et après avoir fait reconnaître dans la nuit le terrain en avant de nous, de chercher, en resserrant nos lignes, à le reprendre. C'est ce que nous exécutâmes, et la nuit se passa tranquillement ; il n'y eut rien et nous bivouaquâmes sur le champ de bataille, en restant l'arme au bras.

« ... Le lendemain, je reçus vers deux heures et demie ou trois heures du matin, l'ordre d'aller prendre position à Verneville... (l'armée devait se rapprocher un peu de Metz pour se ravitailler après tant de pertes.)

« ... J'arrive à Verneville vers les neuf heures sans avoir eu l'honneur de voir le général en chef, et je place mes troupes...

« ... Je regarde de tous les côtés et je suis frappé de la défectuosité de cette position. Elle était entourée de trois bois, dont un fort long. Comme je n'avais pas le moyen de me retrancher, et que mon corps d'armée, le plus faible de tous numériquement, avait été très

affaibli par les pertes de la veille, j'avoue que je ne me souciais pas d'avoir cette position à occuper...

« M. le Maréchal, vers trois heures, m'envoya un officier porteur d'une lettre dans laquelle il me disait, sans la moindre observation : « Le colonel Lami vient de me rendre compte des inconvénients que vous trouvez à à votre position ; j'accède à votre demande et vous autorise à vous en aller sur le prolongement de la ligne française vers Saint-Privat, à la condition que vous vous lierez, par votre gauche, à la droite du 4e corps, commandé par le général Ladmirault. »

. . . .

« Je suis parti vers les quatre heures, et en arrivant au chemin de Verdun à Metz, j'ai été arrêté par le 4e corps venant de Doncourt pour prendre sa position en arrière. Vous savez que les réglements disent que, lorsqu'une troupe est en marche, elle ne peut être coupée par une autre. J'avais beau être maréchal de France, je ne pouvais couper un corps d'armée. Je me suis donc arrêté, et j'ai dû attendre si longtemps, que, lorsque je suis arrivé à Saint-Privat, la nuit commençait à se faire. J'y voyais encore assez clair pour placer la première brigade, mais lorsque les autres purent être placées, la nuit était tout-à-fait venue, de sorte que cette position de Saint-Privat a été prise la nuit, dans de très mauvaises conditions.

« ... Je me levai de bonne heure, et suivi de deux aides de camp et de quatre cavaliers d'escorte, j'allai à mes avant-postes. Là, je reconnus que mes troupes étaient bien placées et je rectifiai de mon mieux les positions ; aussitôt que je fus de retour, je fis venir le maire de Saint-Privat et lui demandai quatre ou cinq hommes bien sûrs, éprouvés, connaissant le pays, pour les envoyer au-delà de l'Orne, afin de savoir ce qui se passait. On me donna cinq hommes qui partirent immédia-

tement, et revinrent environ deux heures après me dire qu'ils n'avaient rien vu.

« ...Je restai donc là, rectifiant de mon mieux, tâchant de faire gratter un peu la terre avec les rares pelles ou pioches que j'avais, parce que nous avions reçu l'ordre de nous fortifier; mais pour se fortifier, il faut un grand nombre de pelles et de pioches, et je dois rappeler que ma réserve du génie était à Châlons. Enfin, les soldats ont fait de leur mieux.

« Les choses en étaient là, lorsque vers onze heures et demie, j'entends un coup de canon, puis un second, puis un troisième ; nos chevaux étaient toujours sellés : on les fait brider, je me porte sur la route de Saint-Privat, à un endroit qu'on appelle Jérusalem, et à peine étais-je là que les obus tombent en grande quantité.

« Nous prenons nos positions, nous envoyons notre artillerie; le chef d''état-major m'avait envoyé le matin même deux batteries, ce qui me faisait onze batteries. Nous nous battons à coups de canon, comme à Rezonville, la bataille prend des proportions considérables; seulement les Prussiens accentuent le mouvement vers leur gauche et sur la droite de l'armée française.

« Je n'avais pas encore reçu mes approvisionnements et c'est avec des caissons à moitié ou au tiers pleins, qui me restaient de la bataille de Rezonville, que j'ai eu à soutenir celle de Saint-Privat. L'infériorité de mon artillerie m'a encore valu, dans cette circonstance, les mêmes désagréments qu'à Rezonville, et j'ai eu de nouveau, à la suite de ce combat, 5,200 hommes hors de combat. Mon corps n'ayant que 26,000 hommes, c'était une grosse perte...

« L'ennemi, après nous avoir canonnés vigoureusement, a fait une grande démonstration; il a jeté la garde du roi de Prusse entre le 3e corps et le mien, principalement sur Saint-Privat. Malheureusement, je

n'avais pas une seule mitrailleuse. Ces engins, sur lesquels nous avions tant compté, nous faisaient complètement défaut ; et jamais les mitrailleuses n'auraient eu cependant un champ de tir aussi favorable que celui qu'offrait la garde prussienne, qui s'était tellement avancée que nous avons dû l'arrêter avec la mousqueterie. On lui a fait perdre 8,000 hommes, ce sont les rapports prussiens qui le disent.

« Le roi de Prusse, écrivant à la reine Augusta, le soir même de cette bataille, avoue : « Ma garde a trouvé un tombeau devant Saint-Privat. » Ceci est acquis à l'histoire...

« ... Ces détails établissent nettement la position de la droite française qui a été attaquée par trois corps d'armée, comptant à peu près 90,000 hommes et 272 pièces de canon.

« Dans cette situation, je m'empressai, comme c'était mon devoir, de prévenir mon général en chef ; et je donnai ordre à un jeune officier, M. de Bellegarde, qui commandait un peloton de mon escorte et avait un bon cheval, d'aller trouver le Maréchal pour l'avertir que nous étions attaqués, non encore d'une manière aussi terrible que plus tard, mais d'une manière à me faire désirer instamment qu'on m'envoyât des munitions, parce qu'elles commençaient aussi à me manquer ; je demandai aussi des renforts.

« ... M. de Bellegarde me dit, de la part de M. le Maréchal, que celui-ci donnait l'ordre au général Bourbaki, de m'envoyer la division de grenadiers de la garde, et au général Soleille, de m'envoyer les batteries de la réserve.

« Je fus très content, et je fis donner à mes soldats l'ordre de tenir bon en leur annonçant qu'on venait à leur secours.

« Plus tard, comme ces secours n'arrivaient pas et



« Ils n'iront toujours pas le chercher là ! » (Page 185.)

que l'artillerie prussienne me gênait un peu, j'envoyai un capitaine d'artillerie, M. de Chalus, chercher quelques caissons ; il revint, m'amenant cinq ou six caissons dont on fit la distribution, ce n'était pas beaucoup, mais enfin, c'était quelque chose.

« Pendant la bataille, je reçus deux dépêches, l'une de M. le commandant en chef du 1er corps, qui m'informait que le maréchal Le Bœuf, d'un observatoire où il se trouvait, avait vu des masses ennemies se porter de notre gauche sur notre droite. L'autre, qui m'arriva sur les midi et demie ou une heure, quand la bataille était déjà engagée, dans laquelle M. le maréchal Bazaine renouvelait l'ordre qu'il m'avait donné la veille, de prendre mes précautions, de me retrancher autant que possible ; et où il me recommandait surtout de tenir à Saint-Privat, de manière à pouvoir faciliter un changement de front en arrière de mon aile droite, et me rapprocher des positions qu'il était en train de prendre.

« Je répondis par l'officier porteur de cette lettre que nous tiendrions le plus possible, mais je rappelai que les munitions commençaient à me manquer. Les choses durèrent ainsi jusque vers les quatre heures ou quatre heures et demie. A ce moment, après un mouvement de stagnation, le feu reprit avec une très grande intensité.

« A la suite de cette attaque infructueuse de la garde, je commençais à voir que nous ne pourrions tenir longtemps. Déjà, on tirait toutes les deux minutes un coup de canon, et, dans cette situation, c'était assez désagréable. »

« J'envoyai alors un de mes aides de camp prier Ladmirault de me donner quelques gargousses ; il m'envoya trois ou quatre caissons dont je lui ai été d'autant plus reconnaissant qu'on lui recommandait, au contraire, de ne pas m'en envoyer et de les garder pour lui. Il les envoya en bon camarade ; je recommençai mon feu, et,

dans ce même moment, j'envoyai un billet au crayon dont l'original se trouve sur le calepin de mon aide de camp, au maréchal commandant en chef, en lui disant que les attaques de l'ennemi redoublaient, que son artillerie avait dominé la mienne à tel point que je ne pouvais plus tenir...

« ... Vers les cinq heures et demie ou six heures, l'artillerie prussienne prit un tel ascendant, que je vis que j'allais ne plus pouvoir tenir. Cependant, comme j'avais affaire à de braves soldats, à des officiers pleins de dévouement, nous avons tenu jusqu'à sept heures.

« Saint-Privat était en feu; cet endroit était le point de mire de toutes les batteries qui émergeaient de la gauche, du front et de la droite; l'armée saxonne avait fait un mouvement vers Roncourt, que je n'avais pu fortifier, ce qui nous aurait permis de tenir plus longtemps.

« A ce moment arrive un vaillant officier, le général Péchot, qui a été tué devant Paris ; c'était un soldat rempli de courage et de dévouement. Il arrivait avec le 9e bataillon de chasseurs, le 6e et le 12e de ligne. Ils se précipitèrent pour arrêter l'ennemi ; mais comme l'ennemi envoyait des masses de fer et ne venait pas lui-même, que c'étaient les obus qui pleuvaient, ils ne purent tenir.

« Péchot m'en avertit. Nous dûmes alors nous retirer; nous effectuâmes notre retraite par échelon au centre, et nous *gagnâmes en bon ordre,* je souligne ce mot, les hauteurs qui se trouvent du côté du bois de Saulny, où une batterie de mon corps d'armée commença un feu soutenu, qui s'alimenta de ce qui nous restait, c'est-à-dire quatre ou cinq coups par pièce. C'est sous la protection de cette batterie que nous avons pu nous retirer sans être attaqués.

« J'étais étonné de voir cette batterie tirer si long-

temps sans être inquiétée, et ce n'est que plus tard que j'appris qu'on nous avait envoyé quelques caissons du quartier général.

« J'ai su aussi depuis que, plus tard, l'artillerie de la garde était arrivée par la route de Philippeville, et qu'elle avait arrêté l'ennemi sans réussir à gagner Saint-Privat.

« Je marchais tout doucement en m'arrêtant toutes les dix minutes ; j'espérais toujours recevoir des renforts... »

A cet endroit du récit de Canrobert, la salle du Conseil, suspendue à ses lèvres, semblait ressentir les émotions poignantes. les impatiences généreuses du vaillant soldat pendant ce terrible drame de Saint-Privat. « Il y a en effet, dit M. Henri d'Ideville, dans la déposition de Canrobert, dans le récit si lucide, si émouvant de ces batailles, un tel accent de vérité et d'honneur, une telle absence de forfanterie et de préoccupation personnelle, une telle sérénité enfin, que nous ressentons, en le lisant, la même impression profonde que causèrent dans l'auditoire les paroles du Maréchal. »

« Enfin, continue le glorieux soldat, voyant que je ne recevais rien, j'envoyai un officier de mon état-major rendre compte à M. le Maréchal commandant en chef, de l'obligation où j'avais été de battre en retraite, et lui demander de vouloir bien me donner des ordres...

« Mais comme j'avais dans ma poche l'ordre de prendre les positions que le colonel Lewal avait été reconnaître sous les canons de Metz, la gauche au fort Queulen, la droite à couvert sous le fort Moselle et appuyée à la rivière, je me dirigeai de ce côté :

« Nous avions à traîner avec nous beaucoup de malades et d'estropiés ; il en résulta que nous n'arrivâmes là que vers les trois ou quatre heures du matin. Le lendemain, nous avions rétabli nos lignes et nous

étions dans une très bonne position pour être représentés encore à l'ennemi.

« Le maréchal nous fit demander, à moi et aux autres commandants de corps d'armée, notre avis sur l'état moral de nos troupes. Ce fut, je crois, le 19. En ce qui me concerne, je pense que mes collègues firent comme moi, je ne pouvais que lui rendre un compte favorable.

« J'étais content de mes soldats et de mes officiers.

« ... Nous n'étions *nullement démoralisés;* la garde avait été magnifique ; à notre gauche, notre corps tenait parfaitement ; le corps du maréchal Le Bœuf était reconstitué, c'était celui qui avait le moins souffert ; celui du général Ladmirault avait eu un succès très réel. Je crois qu'il eût été possible de marcher en avant.

« Mais en passant devant le front de bandière de mes troupes, je fus entouré par mes soldats, et je remarquai sur leur physionomie, une expression que je n'étais pas habitué à y voir sur les champs de bataille. Je les interrogeai et ils me répondirent : « Nous avons faim et nous n'avons pas de quoi manger. »

« ... Non seulement, le soldat n'avait ni pain, ni biscuit, mais il n'avait pas d'eau; il n'y en avait pas à Saint-Privat. Les soldats se sont battus toute la journée sans avoir ni mangé, ni bu ! »

« La résistance du 6e corps, dépose à son tour le général Ladmirault fut admirable; il lutta aussi loin et aussi longtemps que possible avant de se retirer. »

CHAPITRE XX

Bataille de Saint-Privat *(Suite).* **— « Ils n'ont eu de nous ni un canon ni un drapeau. » — Incendie de Peltre, vengeance des Prussiens.**

« Oui, mes soldats et moi, nous avons jusqu'au bout accompli notre devoir. L'honneur est sauf, a dit Canrobert à M. H. d'Ideville. En vérité, je pouvais considérer avoir assez fait pour le nom que je porte, le jour où le roi Guillaume écrivait à la reine Augusta : « *Votre garde a trouvé son tombeau à Saint-Privat.* »

« Ils n'ont eu de nous ni un canon, ni un drapeau. » On le sait à peine en France. Dernièrement, à Berlin, un grand personnage visitait avec l'empereur d'Allemagne l'arsenal et les trophées :

« — Où sont les drapeaux pris sur le champ de bataille ? demanda le visiteur.

« — Nous n'en avons pris *aucun,* répondit le souverain avec une nette franchise. Voici les vitrines où sont les drapeaux trouvés à Metz, et les étendards de l'armée prisonnière. C'est tout ! »

« Ah ! mon cher drapeau à Berlin, ajoutait Canrobert, ah ! notre pauvre armée ! Voyez-vous : je ne suis ni orateur ni écrivain, moi ; simplement un soldat qui aime à narrer ce qu'il a vu, un conteur de bivouac, c'est tout ! Que d'ouvrages imprimés déjà sur cette désastreuse campagne !... mais chacun écrit sous une impression personnelle. Savez-vous par qui devrait être écrite cette histoire ?

« Il faudrait d'abord un Jérémie pour se lamenter sur nos fautes, et verser un torrent de larmes sur nos malheurs. Il faudrait un Bossuet, pour relever les âmes et narrer, en magnifique langage, les traits d'héroïsme et les superbes efforts accomplis par notre armée calomniée ! Puis un Tacite pour graver, d'un burin impitoyable, les portraits de ceux qui nous ont conduits là, et éclairer d'une façon lumineuse les silhouettes des uns et des autres, diplomates, politiques et soldats. Pour achever ce drame fantastique, il faudrait un Beaumarchais qui déchirât les masques, qui cinglât à droite et à gauche, et montrât le côté à la fois sinistre et bouffon des hommes qui, après le désastre, se sont arraché le pouvoir. »

« Ah ! mon drapeau, mon cher drapeau ! »

En effet, ceux des vaillants soldats de Canrobert furent l'objet d'un amour patriotique, d'une sorte de culte religieux. Partout où avait combattu le grand Maréchal, le drapeau fut sauvé après avoir donné lieu à mille traits héroïques.

En Crimée, à l'une des attaques contre Sébastopol, neuf officiers tombaient pour le défendre, et le dernier parvenait à ensevelir le drapeau sous les ruines d'une poudrière. Le lendemain tous les hommes se réunissent pour chercher l'étendard ; il devait être caché dans les décombres, protégé par les cadavres de ses défenseurs ;... le grand nombre de jeunes officiers renversés au même endroit, semble indiquer où se dirigeront surtout les recherches... Enfin, après trois heures d'un travail pénible, apparaît le brave sous-lieutenant Ganichon : ses mains raidies, étreignaient contre sa poitrine le drapeau du régiment, déchiré, brûlé de poudre, mais toujours porté par le soldat fidèle.

A Saint-Privat, au moment où les obus éclatent, creusent des brèches dans les rangs, les fantassins

courent à la charge, les dragons culbutent les cuirassiers blancs et les uhlans... Le général Legrand, criblé de blessures, est de nouveau atteint mortellement, ses soldats appuient sa tête sur un talus; lui, se fait apporter le drapeau et meurt en baisant le symbole de la patrie.

Nous avons déjà cité (1) nombre de touchants épisodes destinés à relever le respect et l'amour du drapeau ; ce sujet est inépuisable. Il serait facile de suivre, à la trace du drapeau, la route glorieuse de nos pères à travers le monde ; contentons-nous de deux faits authentiques. Le premier a été accompli par un jeune noble, dont le nom glorieux est béni dans la milice sainte comme dans l'armée :

« A la bataille de Wissembourg, un enfant de treize ans, le jeune marquis de Saint-Maixent (2), portait le drapeau du régiment de Cambrésis. Au passage d'une rivière impétueuse, Saint-Maixent était presque englouti: « Donnez-moi ce drapeau qui vous gêne au milieu du courant et dans cette grêle de coups de fusils, lui cria un capitaine de grenadiers. — A Dieu ne plaise, répond l'héroïque Saint-Maixent, que j'abandonne mon drapeau tant que je vivrai. » Deux grenadiers se précipitent pour le maintenir au-dessus des flots : à mesure que l'un tombait frappé d'une balle, l'autre le remplaçait pour aider l'enfant. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du combat. »

Le second est un épisode du siège de Strasbourg. Dans une lutte inégale et corps à corps, plusieurs enfants de l'Alsace étaient parvenus à défendre le drapeau... Mais, les uns après les autres, tous sont renversés dans ses plis ; alors une jeune recrue, presque

(1) *Saints militaires et Soldats français.*
(2) Prononcez : Saint-Maiçant.

un enfant, gravement blessé, laissé pour mort au milieu des décombres, a vu l'étendard près de tomber aux mains ennemies... Son patriotisme lui donne des forces, il se relève, s'élance en avant et saisit le drapeau ; puis, reprenant une course rapide à travers les ruelles étroites de la vieille cité, il parvient à tromper l'ennemi ; il entre dans une pauvre chambre où sa sœur, pâle et tremblante, dispute au bombardement un nouveau-né qu'elle emmaillotte... D'un regard elle a compris l'héroïsme du soldat ; il a jeté sur l'enfant les lambeaux sanglants du drapeau, car la parole lui manque... Alors la jeune femme enroule dans la soie du fanion le corps de l'enfant et le recouvre de langes, en disant : « Ils n'iront toujours pas le chercher là ! »

Revenons au 6e corps dont Canrobert sut récompenser la belle conduite par l'un de ces mots simples et sublimes dont son cœur lui faisait trouver le secret : « Je suis content de vous ! » criait-il en passant devant eux. Puis encore, au moment d'une revue, s'adressant aux cuirassiers et aux dragons : « Vous êtes, leur dit-il, des boulets vivants que je lance à ma volonté. »

Après la grande lutte de Saint-Privat, l'armée est assiégée dans Metz par deux armées allemandes (200,000 hommes avec 640 pièces de canon) et chaque jour le cercle de feu se resserre autour de la ville. De temps à autre, on tente une sortie pour maintenir le moral des troupes; la plus importante a donné lieu au combat de Noisseville où Canrobert se signale de nouveau (31 août).

Le 6e corps tient la gauche, pendant que les 3e et 4e corps s'emparent de Sainte-Barbe. Canrobert, pour soutenir l'attaque, s'élance vers Rupigny ; mais Bazaine a donné ordre de borner l'attaque à l'occupation des villages, et Canrobert juge qu'il est imprudent, à cause

de la nuit, de poursuivre seul, les 3e et 4e corps s'étant repliés sur Metz. Il s'arrête donc en appuyant ses troupes à la ferme de Châtillon.

La nuit est sombre et glaciale, un brouillard épais cache la vallée de la Moselle, on ne distingue rien à cent pas de distance, lorsqu'une vive fusillade retentit aux avant-postes.

La division Tixier soutient le feu avec vigueur, et quand le brouillard se lève vers huit heures et demie, Canrobert constate que l'ennemi est partout refoulé avec perte ; une lutte acharnée se prolonge à notre avantage jusqu'après onze heures, le 6e corps a gardé toutes ses positions... Tout à coup Canrobert reçoit de Bazaine l'ordre de reprendre ses positions de la veille... et nos troupes doivent quitter successivement leurs emplacements et se porter en arrière !

A cette heure du jour, le soleil dore de rayons étincelants la scène désolante, l'atmosphère est transparente et « pas un coin de la scène qui se joue dans la plaine n'échappe aux regards de nos soldats... Canrobert, dont le cheval est blessé, a mis pied à terre; il s'entretient avec les généraux et exalte l'intrépidité des troupes sous ses ordres (1). »

« A onze heures du matin, tout est terminé.

« Dès que notre mouvement de retraite s'accentue, le général Manteuffel se contente de poursuivre nos fantassins avec quelques obus. Petit à petit, la canonnade se tait, puis la fusillade. Les vergers, si brillamment enlevés par nos troupes le 31 août, se garnissent de casques à pointes, et de baïonnettes prussiennes qui étincellent au soleil ; les Allemands y rentrent musiques et fifres en tête, et nos soldats, les larmes aux yeux, poussent des cris de rage et de désespoir en voyant

(1) *Le dernier Maréchal de France*, Commandant GRANDIN.

qu'il faut reculer, après avoir battu l'ennemi sur tous les points.

« A la suite des engagements des 31 août et 1er septembre, les troupes reprennent autour de Metz leurs anciens bivouacs, qu'elles ne doivent plus quitter avant le jour de la capitulation.

« ... L'armée de Metz n'aura plus dorénavant que les convulsions violentes d'un agonisant ; mais cette agonie doit durer encore cinquante-huit jours ! »

Le dernier combat sérieux fut celui de Ladonchamps. Le 23 septembre, Canrobert reçut de Bazaine l'ordre de faire enlever par le 6e corps les fourrages amassés aux villages des Maxes et de Ladonchamps ; il fallait pour cela traverser les avant-postes jusqu'aux Maxes, qui se trouvent éloignées de 1,000 à 1,200 mètres de la Moselle, dans le coude de la rivière au-dessous de Malroy.

Le général Péchot se met en marche avec la 1re brigade pour enlever le village des Maxes, le dépasser et protéger ainsi l'opération des fourrageurs ; le général Gibon, avec une autre brigade, devra chasser l'ennemi du bois de Woipy où il s'abrite, et se maintenir au château de Ladonchamps, après avoir pris la ferme de Sainte-Agathe.

C'est au pas de charge, avec leur ardeur accoutumée, que nos soldats s'élancent sur les positions ; l'ennemi étonné, lâche pied et bat en retraite jusqu'à la ferme des Grandes-Tapes, où des tranchées le protègent contre nos coups.

Pendant ce temps-là, les Maxes sont surprises et enlevées au pas de gymnastique : soixante voitures du train chargées de foin, de blé et de paille, se mettent en ligne pour rentrer au camp ; les soldats, joyeux de leur succès, s'emparent d'une botte de paille et reviennent

en chantant au bivouac à quatre heures et demie du soir.

Le colonel Gibon réussit à Ladonchamps et ramène ses troupes à trois heures.

Le 2 octobre, le Maréchal est averti de se tenir prêt pour attaquer dans la nuit le château de Ladonchamps, qui dominait la route de Thionville. La position barrait la route, il est vrai, mais elle n'avait pour nous aucune importance ; parce que protégé par les collines boisées de la rive gauche, et par les batteries prussiennes établies à mi-côte, le château devenait inutile à ceux qui n'étaient pas maîtres des hauteurs. Canrobert non seulement *voyait,* mais il *prévoyait,* qualité plus rare qu'on ne pense ; il regrettait tout le sang répandu dans le combat qu'il devait engager et qu'il croyait important.

Mais l'ordre était donné, et donné si tard, que toute observation devenait impossible ; il se résigna.

Vers minuit, entre le 2 et le 3 octobre, il monte à cheval pour diriger l'affaire et désigne la colonne destinée à l'attaque ; puis il établit une réserve et une ambulance à la Maison-Rouge.

« Le château de Ladonchamps, dit le commandant Grandin. est relié à la ferme Sainte-Agathe, située à environ 600 mètres à l'ouest, par des tranchées qui entourent les bâtiments et le petit parc y attenant. S'emparer d'une position, c'est très bien ; mais s'y maintenir est encore mieux. Le Maréchal avait raison. On s'y maintint, mais le château et ses dépendances ne furent qu'un nid à bombes. »

Recueillons maintenant le récit de la dernière lutte, des lèvres de Canrobert.

Il paraît devant le conseil suprême jugeant la capitulation de Metz. Le vieux guerrier a revêtu la tunique

qu'il portait à Saint-Privat... Son glorieux uniforme, déchiré par les balles et dont les épaulettes sont noircies par la poudre, se dresse comme un trophée vivant, sur le soldat dont la parole accentuée et vibrante remue tous les cœurs :

« Je fus chargé, dit le Maréchal, de me porter en avant sur la rive gauche de la Moselle, et d'occuper depuis les Maxes jusqu'au delà de Sainte-Agathe, du côté de Bellevue. Nous enlevâmes les avant-postes prussiens ; nous rejetâmes en arrière leurs avant-postes d'appui, qui ne laissèrent pas de résister très énergiquement, et nous fîmes encore là un fourrage assez utile.

« Après nous être emparés de tout ce que nous pûmes découvrir, nous revînmes, poursuivis par les boulets et les obus de l'ennemi, et non sans être encore autrement inquiétés. De mon côté, ce n'était pas excessivement grave ; mais, en même temps que cette opération du 6e corps avait lieu, une autre affaire s'était engagée du côté du général Frossard et du maréchal Lebœuf : je veux parler du combat qu'on appelle le combat de Peltre, qui fut très sérieux et qui réussit parfaitement.

« Lorsque nous rentrâmes dans nos lignes, l'ennemi, furieux d'avoir été surpris, et bien plus d'avoir été battu de tous les côtés, s'en prit aux malheureux paysans et à leurs pauvres baraques ; il mit le feu à Peltre, brûla les Maxes, et pendant toute une nuit nous eûmes le spectacle de cet incendie.

« Après cette affaire, que nous avons appelée l'affaire des Maxes, eut lieu, le 7 octobre, le grand combat de Ladonchamps. Nous étions installés au château qui porte ce nom (1) lorsque le maréchal commandant en

(1) Nous avons dit plus haut pourquoi l'occupation du château semblait inutile à Canrobert.

chef nous donna l'ordre de nous porter en avant du côté des Grandes et des Petites-Tapes; ce sont des villages situés beaucoup plus en avant de la Moselle que Ladonchamps. Là, nous développâmes beaucoup de forces. M. le Maréchal ayant compris que, pour marcher dans la vallée, il fallait que les hauteurs à droite et à gauche fussent occupées, il prescrivit donc à M. le maréchal Lebœuf de s'avancer à droite, et à M. le général Ladmirault de s'avancer à gauche, en détachant des troupes en nombre suffisant pour tenir en respect les batteries ennemies, qui pourraient nous prendre de flanc et d'écharpe.

« Pour moi, je marchais à la tête de mes troupes, auxquelles était venue se joindre la division des voltigeurs de la garde qui se développa avec un calme, un sang-froid, un courage extraordinaires. Cette division s'avança vers l'ennemi, malgré un triple feu croisé qui lui venait de tous les côtés ; on n'avait pas pu empêcher l'action des batteries ennemies, qui étaient beaucoup trop loin pour que l'on pût arriver jusqu'à elles ; et leurs boulets avaient une telle portée, qu'ils venaient prendre de tous côtés ces malheureux voltigeurs. Ceux-ci avancèrent néanmoins jusque sur les tranchées prussiennes, s'en emparèrent et prirent environ 600 ou 700 hommes qu'ils ramenèrent prisonniers.

« A droite, où était le général Gibon, ce vaillant chef qui fut blessé mortellement dans cette affaire, on s'empara de Bellevue, de Sainte-Anne ; on prit une ou deux batteries, qu'on ne put pas ramener faute de chevaux pour les trainer ; puis on s'occupa immédiatement de se retrancher, afin de pouvoir opposer, au cas d'un retour offensif de l'ennemi, une résistance sérieuse.

« Le feu de l'artillerie ennemie faisait rage de tous côtés, et malheureusement nous ne pouvions pas lui répondre, parce que nous étions dans le bas ; d'ailleurs

notre feu était divergent, tandis que celui des Prussiens était convergent.

« Nous restâmes dans la position jusqu'à cinq heures; à cette heure, M. le Maréchal nous envoya l'ordre de battre en retraite. Les troupes se retirèrent, toujours suivies par les boulets et la mitraille de l'ennemi ; et elles arrivèrent avec le plus grand ordre jusque dans nos lignes, du côté de la Maison-Rouge et de la Grange-aux-Dames. Dans cette affaire, nous avons eu de très grandes pertes, à peu près 1,250 hommes tués ou blessés, dont trois généraux. L'ennemi a reçu une très rude leçon ; mais malheureusement nous n'avons pu profiter ni du train des équipages ni des voitures, l'artillerie ennemie ne permettant pas d'arriver jusque-là...

« Voilà pour le combat de Ladonchamps, qui a été comme le dernier éclair de courage de cette armée, et qui a été parfaitement honorable. L'ennemi a lui-même rendu justice à l'élan et au courage qu'on y a déployés... »

CHAPITRE XXI

Un espion. — « La brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne. » — Canrobert conserve Belfort à la France.

Le 23 septembre, à huit heures du soir, un étranger se présente à nos avant-postes.

Cet homme, dit le général Ambert dont nous suivrons le récit (1) en l'abrégeant, déclare qu'il a une mission pour le commandant en chef. Le personnage se nommait Régnier ; c'était un agent de la police prussienne, comme le constatent les *mémoires* du docteur Stiéber. L'espion se présentait comme envoyé de l'Impératrice ; Bazaine le crut sur parole, et commit l'irréparable faute de ne demander aucune preuve ! Après une journée tout entière d'un entretien mystérieux, Régnier se retira ; on a su depuis ses étranges propositions : Il avoua que M. de Bismark connaissait sa démarche présente, et *approuvait !* le départ *autorisé par lui* d'un officier général, Bourbaki ou Canrobert, lequel devrait s'entendre avec l'Impératrice.

Canrobert refusa formellement : « Je n'ai pas fait abnégation de la position que me donnaient ma dignité de maréchal et mes services passés, répondait-il noblement, pour me séparer de mes troupes au moment du danger, en face de souffrances qu'il est facile de prévoir. »

(1) Récits militaires (T. I, *l'Invasion*).



« Ouvrez la fenêtre que je jette ces quinze billets dans la Seine. » (Page 206)

Bourbaki consterné, se résignait à obéir à un ordre écrit du maréchal Bazaine ; il traversa nos lignes pendant la nuit, mêlé aux Prussiens que l'on renvoyait à l'ennemi, puis il gagna la Belgique et enfin l'Angleterre, où l'odieuse intrigue fut découverte. L'espion avait réussi !... Il avait su trop promptement gagner la confiance de Bazaine, lui avait arraché l'aveu de l'état déplorable où se trouvait l'armée de Metz, et avait enfin jugé le Maréchal à sa juste valeur.

« Arrivant à Hastings, Bourbaki se présenta devant l'Impératrice : En le voyant elle éprouva une extrême surprise et s'écria : « Général, que venez-vous faire ici ?... m'annoncer sans doute un nouveau malheur... la capitulation de Metz... la destruction de l'armée de Bazaine ! »

— « Non, Madame, dit le Général... Votre Majesté m'a demandé et me voici...

« L'impératrice, émue, tremblante, comprenant à peine une intrigue dont elle n'avait aucune idée..... repoussa avec horreur toute pensée de guerre civile, fût-ce même dans un intérêt dynastique, et répondit vivement : « Non, je ne présenterai jamais mon fils à la France, s'il doit tenir un jour le pacte odieux qui lui enlève une province ! »

Bourbaki, trompé par Régnier, écrivit une lettre indignée à Bazaine et reprit le chemin de Metz, dont on lui refusa l'entrée par une suite de retards calculés... Il dut servir dans l'armée de la Loire.

Cependant les jours s'écoulent... la faim, la maladie déciment la malheureuse armée et s'attaquent à la population. Les femmes de Metz, sans distinction de fortune, de position ou même d'âge, s'étaient résolument enfermées dans la ville. Consacrant leurs biens, sacrifiant jour et nuit leur santé aux blessés et aux malades,

elles organisèrent partout des ambulances, où elles pansaient, consolaient tous les maux, apportant la nourriture souvent préparée de leurs mains, elles allaient jusqu'à faire la lecture pour distraire les malades, leur tenant lieu de sœurs et de mères.

Sur ces entrefaites se livra le combat de Peltre après lequel, les Prussiens furieux, incendièrent le village. C'était au général Lapasset qu'avait été confiée l'entreprise de cette affaire, « laquelle réussit parfaitement, » ainsi que l'affirme Canrobert dans son rapport.

Dans la biographie abrégée de Lapasset, nous lisons, entre tous les autres, ce beau trait : Lorsque le maréchal Bazaine donna l'ordre de porter les drapeaux à l'arsenal de Metz, « pour y être brûlés, » un douloureux pressentiment fit deviner au général que Bazaine ne brûlerait pas les drapeaux... « L'indignation de son âme si fière, fut plus forte que la discipline militaire; son cœur, embrasé de patriotisme, se révolta à la pensée de livrer les drapeaux que sa brigade avait promenés sur les champs de bataille. » Il répondit au général Frossard qui lui transmettait l'ordre :

« Mon général, la brigade mixte ne rend ses drapeaux à personne, et ne se repose sur personne de la triste mission de les brûler. Elle l'a accompli ce matin ; j'ai entre les mains les procès-verbaux de cette triste opération. »

Peu de jours avant, Lapasset s'était rendu chez le commandant en chef et lui avait dit : « Je réponds de ma brigade, je compte sur elle à la vie et à la mort; je demande l'autorisation de tenter un effort suprême, pour échapper au malheur d'une capitulation. Mais avant de risquer, dans une action individuelle, la vie de 5,000 soldats intrépides, je demande s'il est possible d'espérer une action générale énergique. » Alors, et en présence de Canrobert, Bazaine expliqua en peu de

mots la direction que devaient suivre les diverses colonnes, et le général Lapasset, très ému, s'écria :

« Nous sommes la dernière armée de la France, Monsieur le Maréchal ! et si nous devons succomber, il faut que la postérité se découvre devant nous. »

« Puis Lapasset se retira, attendant avec confiance les ordres qui n'arrivaient pas !... Le premier qui lui parvint fut celui de livrer ses drapeaux à l'ennemi par les mains de Bazaine (1). » On sait comment il y répondit !

Dans les premiers jours d'octobre, la noble cité prenait cet aspect lugubre qui précède les catastrophes. Les rues, silencieuses, n'étaient traversées que par les aumôniers ou les charitables visiteuses qui multipliaient leurs actes de dévouement. A la petite vérole vinrent se joindre le typhus, la dyssenterie, le scorbut... les enfants succombaient en grand nombre, le prix des denrées et de la viande étaient exhorbitant... L'armée supporte une véritable agonie; tous, habitants et soldats, déplorent l'inaction à laquelle on les condamne : « Coûte que coûte, traversons les lignes ennemies, disaient les uns... on y perdra du monde, mais plus de la moitié passera.

« Capituler, reprenaient les autres avec une sorte de rage, comme notre malheureuse armée de Sedan ! Livrer l'Alsace après la Lorraine ! Capituler ! c'est-à-dire rendre 150,000 hommes disponibles pour marcher sur la capitale !... »

Chaque jour qui s'écoule apporte une nouvelle douleur ; sous un calme apparent, il est facile de distinguer une sourde irritation. Le général Boyer, envoyé en négociation, ne peut rien obtenir du roi de Prusse, qui

(1) Général Ambert : *l'Invasion*, p. 184.

prétendait ne pas vouloir traiter avec le Gouvernement de la Défense nationale. La Prusse gagnait du temps ; elle abusait du caractère faible de Bazaine, de ses inquiétudes, de ses brusques entêtements ; car vigoureux et brave soldat, il n'avait pas la force d'occuper un poste aussi élevé sans y perdre la tête...

Changarnier reçoit à son tour, la mission d'obtenir, non une capitulation, mais un armistice avec ravitaillement; ou la faculté pour l'armée de se retirer en Afrique, avec promesse de ne pas reprendre les armes dans cette guerre.

Tout fut inutile ! Le 29 octobre 1870, le sacrifice était consommé ; Metz, la cité vierge devenait momentanément prussienne, et l'armée après avoir déposé les armes était prisonnière...

« Comment, écrit le général Ambert, la main du maréchal Bazaine n'a-t-elle pas été paralysée, comment son cœur n'a-t-il pas cessé de battre, lorsqu'il a signé l'ordre de livrer nos drapeaux aux Prussiens ! Ah ! il a bien fait de refuser les honneurs de la guerre, car sa présence seule serait devenue la cause de terribles actes... Certes, si en ce moment à l'aspect de l'ennemi, tandis que des éclairs de rage partaient de tous les yeux, que la haine se peignait sur tous les visages, si en ce moment, disons-nous, les hommes avaient eu des armes, il est difficile de prévoir ce qui serait arrivé ! »

C'est avec une profonde douleur que le maréchal Canrobert reconnut l'impossibilité de sauver l'armée du Rhin.

Quand Bazaine, après avoir perdu un temps irréparable, consulta ses lieutenants sur le parti à prendre, Canrobert répondit qu'il fallait à tout prix obtenir une capitulation honorable, permettant à l'armée française de se retirer avec armes et bagages ; sauf à prendre,

comme jadis l'armée de Mayence, l'engagement de ne pas servir d'une année contre les Allemands ; ou alors, si cette clause était repoussée par l'ennemi, tenter de traverser les lignes prussiennes, *coûte que coûte*. Mais, Bazaine, qui ne consultait ses généraux que pour la forme, se réservant d'agir toujours à sa guise, ne tenta rien, n'obtint rien, et sa belle et intrépide armée dut, après avoir enduré toutes les misères de la famine, subir toutes les hontes de la capitulation et de la captivité.

La noble conduite de Canrobert avait forcé l'admiration de nos ennemis mêmes ; plus tard, en apprenant sa mort, l'empereur d'Allemagne envoyait un télégramme, exprimant ses regrets et sa haute sympathie, pour le *glorieux défenseur de Saint-Privat*.

Comme en Algérie et comme en Crimée surtout, le Maréchal fit, durant ce triste siège, preuve, envers les troupes sous ses ordres, de la plus généreuse sollicitude, de la plus paternelle bienveillance ; visitant presque journellement les malades et les blessés de son corps d'armée, s'ingéniant à parer le mieux du monde aux rigueurs et aux souffrances que chaque jour faisait naître, et qu'augmentait le manque complet de vivres.

Il suivit ses soldats en exil et continua de veiller sur ses malheureux compagnons de captivité ; il ne rentra qu'à la fin de la guerre.

M. Thiers le reçut avec les honneurs dûs à son rang et à sa valeur.

Le plus grand titre de Canrobert, à la reconnaissance nationale, c'est d'avoir conservé Belfort à la patrie française.

Nous lisons dans les *Souvenirs* du général de Barail : « Lorsqu'il fut question d'établir la définition de la nouvelle frontière, délimitation si pénible pour nous, le roi de Prusse a insisté pour que dans cette nouvelle fron-

tière, on englobât les champs de bataille du 16 et du 18, particulièrement celui du 18, voulant aussi faire honneur aux soldats de son armée qui y avaient trouvé la mort. Et M. Thiers, président de la République a ajouté que, pour qu'on ne fît pas de difficulté, d'accorder ce qu'il désirait, le roi de Prusse avait donné l'ordre d'être plus coulant du côté de Belfort.

Voici le fait historiquement reproduit :

En 1871, au moment de la discussion du traité de paix, l'empereur d'Allemagne apprit un jour que ses plénipotentiaires, se conformant aux principes ordinaires de délimitation des frontières, laissaient à la France la partie du territoire sur laquelle avait été livrée la bataille de Saint-Privat.

L'Empereur fit donner immédiatement à ses plénipotentiaires, ordre de faire à la France telle concession qui lui semblât équivalente, déclarant qu'il exigeait que le champ de bataille de Saint-Privat, où reposait sa garde, restât à l'Allemagne.

Informés de cette communication, les plénipotentiaires français exigèrent, à leur tour, que la France conservât la ville de Belfort, qui venait d'être comprise dans le territoire allemand.

Après en avoir référé à l'Empereur, les plénipotentiaires allemands furent obligés d'acquiescer à cette condition, et Belfort resta français.

Aussitôt cette décision acceptée de part et d'autre, M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, en fut informé officiellement, et vint en personne voir le maréchal Canrobert auquel il transmit ses remerciements *au nom de la France*, pour avoir su conserver au pays une de nos plus belles places de guerre, dont la perte eût eu des conséquences peut-être irréparables.

Cette page d'histoire est incontestable, et ne saurait être contestée.

CHAPITRE XXII

Vertus et noble simplicité de Canrobert.

« Quel est l'homme qui peut impunément être étudié dans *son tous les jours?* » a dit un spirituel auteur. Canrobert, croyons-nous, est cet homme : à quelque moment de sa carrière qu'on l'étudie, sa conduite est loyale, noble, franche et droite. A quelque point de vue encore que l'on se place pour interroger l'homme privé, la même auréole de grandeur et de simplicité dans le devoir, entoure le front de ce fier chrétien.

Pendant sa longue et brillante carrière des armes commencée en 1835, terminée en 1870, c'est le jour et la nuit qu'on le trouve sur pieds avant ses soldats, et pour ses soldats ; lorsque son grand âge a diminué ses forces sans refroidir son cœur, Canrobert était debout à sept heures précises ; à sept heures et demie, il recevait son officier d'ordonnance, lisait ses lettres, dictait quelques réponses ; puis il travaillait avec le capitaine de Quercize, causait de l'armée, de ses chefs, des progrès à espérer... il examinait ses anciennes notes, et même en prenait de nouvelles. A sa table venaient s'asseoir le plus souvent de vieux compagnons d'armes, qui le suivaient parfois dans sa promenade au bois de Boulogne.

Vers quatre heures, le Maréchal rentrait un instant, et prenait le chemin qui le conduisait à la demeure de ses amis ; le soir venu, il faisait une partie de dominos, après avoir longuement caressé ses petits-enfants dont il était adoré.

Le dimanche, il réunissait les membres de sa famille dans un dîner intime. Mais le dimanche, il avait d'abord satisfait à tous ses devoirs de chrétien qu'il n'abandonnait jamais. On sait que Canrobert formait déjà, en Algérie, avec Pélissier et Mac-Mahon, ce trio de francs chrétiens qui disaient à Dom François Régis, abbé de Staouëli : « Nous irons entendre votre messe, mon Père, y communier et déjeuner avec vous. »

Le caractère, comme la situation militaire du Maréchal, le portaient surtout à la noble obéissance militaire; mais quand les intérêts plus grands de la conscience ou de la religion étaient en cause, il se prononçait hautement, par ses actions plus encore que par ses paroles.

Napoléon III, malheureusement lié aux sociétés secrètes, croyait consolider son trône en l'appuyant sur les intrigues secrètes de la franc-maçonnerie.

Or un matin, le comte de Persigny se fit annoncer chez Canrobert :

— Monsieur le Maréchal, lui dit-il, l'Empereur veut vous donner une grande preuve de confiance. Il vous a désigné comme grand-maître de la franc-maçonnerie.

Et comme le Maréchal faisait un geste d'étonnement, M. de Persigny lui exposa fort longuement, et fort éloquemment, tous les *services* qu'il pourrait rendre au gouvernement impérial, s'il était à la tête de cette association.

— Mon cher comte, répondit le Maréchal, veuillez dire à l'Empereur que je le remercie, mais que je ne suis qu'un soldat et ne veux pas être autre chose.

Le lendemain avait lieu, au ministère de la guerre, une réunion présidée par le maréchal Magnan.

Le Maréchal était en retard. Enfin, il arriva.

— Excusez-moi, dit-il à ses collègues, j'ai été retenu

aux Tuileries. L'Empereur vient de me donner une grande preuve de confiance. Il m'a désigné comme grand-maître de la franc-maçonnerie ; et ce qui ajoute du prix au choix qu'il a fait de moi, c'est qu'il a bien voulu me dire qu'il ne voyait, parmi les hauts dignitaires de l'Empire, personne autre que moi à qui il voulût confier une mission aussi délicate.

Tout le monde félicita le maréchal Magnan, Canrobert tout le premier.

— L'Empereur, dit-il, a bien eu raison de vous choisir, mon cher Maréchal. Songez donc aux services que vous pouvez rendre !...

Et il se mit à répéter, presque mot pour mot, tout ce que le comte de Persigny lui avait dit, à lui-même, la veille, pour le décider à accepter.

Etonnement visible du maréchal Magnan, et comme on lui en demandait la cause :

— C'est que, dit-il, le maréchal Canrobert vient de me dire exactement ce que m'a dit l'Empereur il y a quelques instants !

Et, se tournant vers Canrobert, qui était assez près de lui :

— Mon cher Maréchal, je le raconterai à l'Empereur, il sera heureux de savoir que vous pensez comme lui.

« Et il en parla, en effet, à l'Empereur, racontait le maréchal Canrobert, en rappelant ce souvenir avec sa bonhomie habituelle où perçait une pointe de raillerie ; car, étant aux Tuileries, quelques jours après que le choix du maréchal Magnan comme grand-maître de la franc-maçonnerie fut officiel, l'Empereur s'approcha de moi et, me regardant en souriant :

« — Eh bien ! Monsieur le Maréchal, que pensez-vous du choix que j'ai fait de Magnan comme grand-maître des francs-maçons ?

« Puis, sans attendre ma réponse, il se dirigea vers d'autres personnes. »

Canrobert n'entendait pas, pour *rendre service au pouvoir,* pactiser avec le mal; il lui en a rendu bien d'autres, certes! le sang de France est là pour l'attester.

Il se montrait bon patriote en toute occasion, et cela devant le monde politique tout entier. On en cite cet exemple :

En 1867, lorsqu'il était gouverneur de Paris, on annonce à son cabinet le comte de Bismark. Il se lève et le saluant :

« Monsieur le comte, à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Monsieur le Maréchal, répond M. de Bismark, je viens vous faire ma visite car je ne suis qu'un simple général.

— A ce titre, reprend Canrobert, vous me devez, en effet, votre visite, mais comme Maréchal, j'aurais voulu me rendre le premier chez le premier ministre de Prusse. »

La conversation s'engagea promptement, vive et animée. Le comte de Bismark s'exprima ainsi :

« On me reproche beaucoup ma franchise brutale; mais, à mon sens, c'est la meilleure des diplomaties. Ainsi, pour vous le prouver, je vous dirai que mon opinion est que les peuples parlant la même langue appartiennent à la même nationalité. Si l'Empereur, par exemple, veut la Belgique, nous la lui donnerons, et à notre tour nous ferons rentrer dans le giron de la nation allemande les peuples qui parlent cette langue... »

Canrobert ne voulut pas en entendre davantage; il se leva et dit à M. de Bismark, tout en s'acheminant vers la porte : « Excellence, vous entrez là sur un terrain où je ne puis vous suivre. »

Cinq minutes après, le Maréchal rendait compte à l'Empereur des singulières déclarations de Bismark.

Toutes les puissances ont honoré ce merveilleux soldat. Plus de trente ans avant sa mort, il était Grand-Croix de la plupart des Ordres d'Europe : le Bain, Saint-Etienne, l'Eléphant, le Medjidié, l'Aigle Noir, l'Aigle Blanc, Charles III, les Séraphins, etc. ; il était aussi chevalier de l'Ordre suprême de l'Annonciade et de Saint-André.

A chacune des distinctions obtenues, ses états de service mentionnent les combats, les batailles, les assauts, les sièges qui les lui ont méritées : vingt-trois combats, dix grandes batailles, quatre assauts, trois grands sièges, — tels sont les exploits de ce héros.

Ce grand capitaine, couvert de gloire, était l'homme le plus simple de goûts, le plus accessible à tous, le plus modeste. C'est lui qui disait en Crimée à un général sous ses ordres : « Mon général, si j'étais convaincu que le grenadier que voici fût plus capable de commander l'armée que moi, je lui remettrais le commandement à l'instant même. »

On sait, d'ailleurs, comment, général en chef, il résigna ce commandement suprême pour aller se mettre à la tête d'une division, ce qui faisait dire à Montalembert, le 6 juillet 1855, au Corps législatif, qui célébrait l'armée de Crimée et son chef :

« ... S'il fallait signaler parmi tous ces hommes, tous ces noms, dont le souvenir sera immortel dans l'histoire de notre pays, s'il fallait en désigner un spécialement digne de notre admiration et de notre reconnaissance, je me permettrais de nommer un homme que je n'ai jamais vu, que je ne connais pas, avec lequel je n'ai jamais eu de relations, c'est le général Canrobert ; car il nous donne un beau spectacle cet homme qui, placé par la confiance impériale au faîte de la grandeur, investi

de la plus belle mission qui puisse appartenir à un homme ici-bas, celle de commander devant l'ennemi 450,000 hommes; cet homme qui, mû par un sentiment de patriotisme et de désintéressement, descend volontairement de ce faîte et va reprendre le commandement d'une simple division dans cette même armée, sans bouderie, sans amour-propre, avec une simplicité, un calme et une intrépide modestie. Ce qu'il fait là est tout simplement sublime. Il n'y a rien de plus beau, il n'y a pas de plus belles pages dans la chevalerie et dans l'antiquité que ce grand acte! »

Les preuves de désintéressement — ce sentiment si rare aujourd'hui, dont parle Montalembert — abondent dans la vie du Maréchal.

En 1873, le général du Barail, ministre de la guerre, fait adopter par le Conseil des ministres une proposition tendant à élever de 10,000 francs à 20,000 francs les frais de représentation à accorder au président de la Commission de classement, qui n'était autre que Canrobert. Celui-ci, informé, va trouver son vieux compagnon d'armes et lui déclare qu'il ne peut accepter.

Le maréchal Canrobert est placé plus tard à la tête de la mission qui se rend au nom de la France aux obsèques du roi Victor-Emmanuel.

Après avoir glorieusement représenté notre pays à ces funérailles royales, il rentre à Paris et se rend au ministère des affaires étrangères, qui avait fait voter par les Chambres, un large crédit destiné aux frais de la mission française. Il vient y rapporter une somme de 15,000 francs qui n'ont pas été dépensés.

On fait observer au Maréchal que ce reliquat lui revient de droit; que le crédit ayant été voté, il est impossible d'en reprendre une partie quelconque.

— Je n'ai pas de fortune, répond-il; si j'avais dépensé davantage vous auriez bien été obligés de payer; il n'est

que juste qu'ayant fait des économies je vous les rembourse.

Et comme une seconde fois la même réponse lui est faite, il s'écrie, rouge de colère :

— Allons, ouvrez alors cette fenêtre, que je jette ces quinze billets de mille francs dans la Seine ! »

Le ministre des affaires étrangères fut ainsi obligé de reprendre la somme, que le Maréchal ne voulait absolument pas conserver.

C'est, du reste, une remarque à faire, que l'illustre soldat d'Alma et d'Inkermann a toujours préféré donner que recevoir.

Pendant quinze ans, de 1855 à 1870, il avait 200,000 fr. de traitement ; et sa générosité était si exceptionnelle, que ses officiers d'ordonnance devaient enlever l'argent de ses tiroirs, pour l'empêcher de donner l'or par rouleaux aux solliciteurs nombreux qui, sous prétexte de misère, savaient lui arracher des sommes assez considérables.

Le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République, lui envoya un jour deux magnifiques vases de Sèvres. Canrobert remercia son vieil ami de l'intention, mais refusa le présent.

— Mon intérieur est trop modeste, dit-il, pour recevoir de si belles choses.

Les belles choses ! il les aimait pourtant, étant ardemment artiste, comme il était ardemment soldat. Mais son intérieur était fait à l'image de lui-même. Il était simple, tout à fait éloigné du luxe.

C'est dans les principes de la *charité,* vertu exclusivement chrétienne, que Canrobert avait puisé cet amour du soldat, qui remplit son cœur jusqu'au dernier jour. L'on dira peut-être que la *nature* (pourquoi ne pas dire Dieu !) a doué certaines âmes d'une compassion *instinctive* pour le prochain. Sans doute, depuis qu'un Dieu

s'est immolé pour le salut des hommes, l'influence même indirecte du sang divin, a produit dans le monde des vertus souvent purement humaines, inconnues auparavant; mais la prétendue charité de ceux qui ne sont pas chrétiens, s'arrête devant les vices, les défauts, l'ingratitude... devant une extrême misère qui engendre le dégoût... elle s'arrête surtout devant l'opinion publique, et plus encore devant l'intérêt personnel. Canrobert, loin de chercher pour lui-même la louange et l'éclat, redoutait d'abord le bruit de la renommée.

Le Maréchal avait la plus grande horreur de tout ce qui, comme il disait, semblait une réclame.

Cette aversion était si forte chez le Maréchal, qu'un jour son aide de camp ayant manifesté l'intention de transmettre à la presse une note sur un petit fait intéressant sa vie, le Maréchal répondit, presque furieux :

— N'y pensez pas! Je ne veux pas faire claquer le fouet autour de mon nom !

Le caractère modeste du Maréchal est tout entier dans cette belle réponse. Mais en revanche, et à proportion de son oubli de lui-même, comme il prenait à cœur de faire ressortir le courage, les actes de bravoure de ses compagnons d'armes !

Nous en citerons un seul trait :

Après l'assaut de Sébastopol, ayant su la noble conduite du général Decaen, Canrobert lui écrivit aussitôt, et voulut que la première félicitation venue de France lui parvînt de son ancien général en chef. La lettre de Canrobert est ainsi conçue :

« Quand on conquiert, comme vous l'avez fait, son grade de général et sa croix d'officier devant l'ennemi, on n'a besoin de l'aide de personne; mais on a droit aux félicitations de tous les gens de cœur. Recevez les miennes, mon cher Decaen, elles partent du cœur de

votre ancien général et de votre ami. Inutile de vous dire que j'ai applaudi des deux mains au brillant succès de mon ancienne et belle division. Pourquoi ne m'a-t-il pas été permis de partager sa gloire?

« Votre Canrobert tout dévoué. »

Voici le glorieux fait d'armes accompli le 8 septembre par Théodore Decaen :

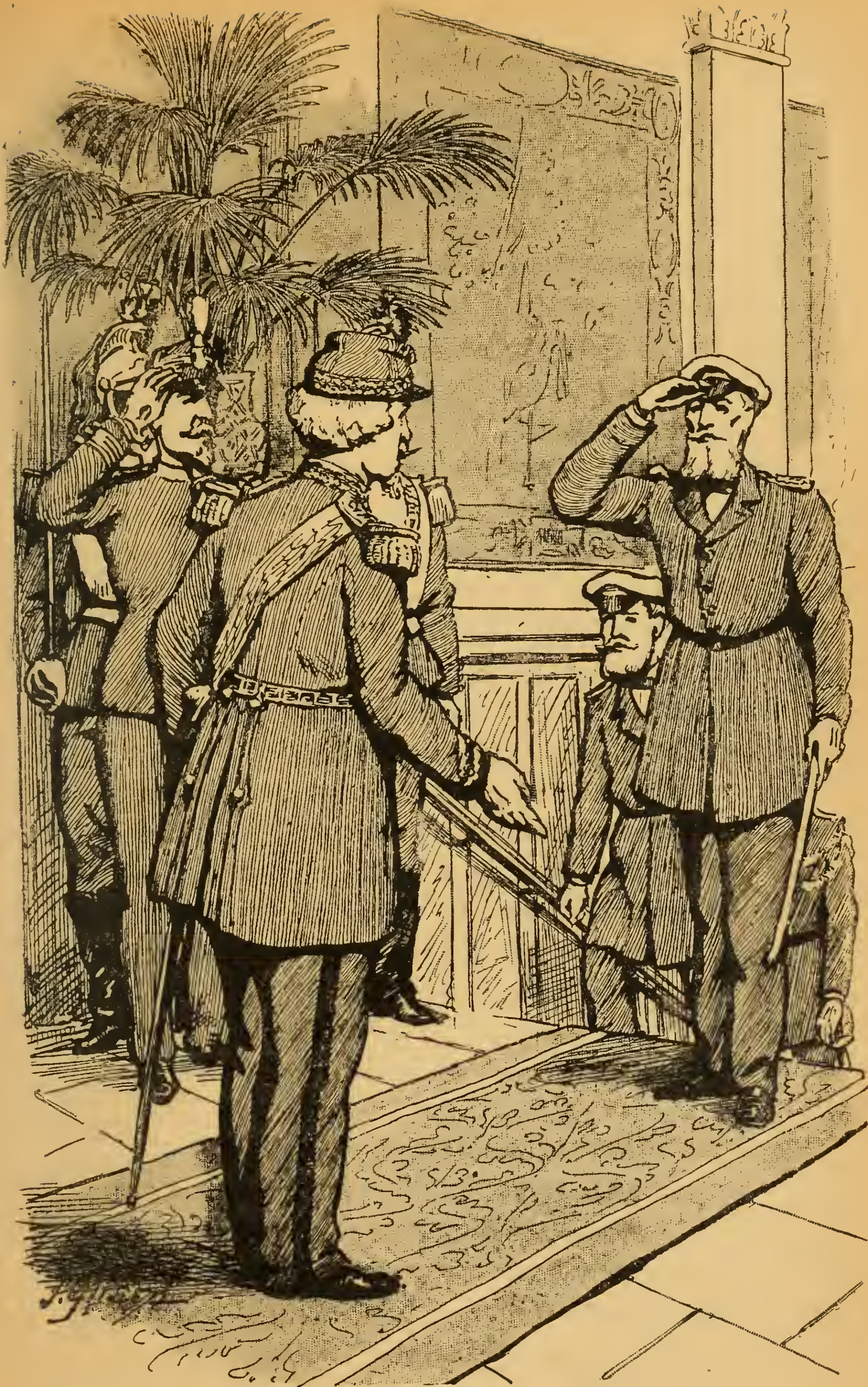
Désigné pour commander la brigade d'attaque contre la tour Malakoff au jour de l'assaut, Decaen, justement fier de cet honneur, parut devant sa troupe avec un visage calme et radieux ; il enflamma son ardeur par quelques mots énergiques. Midi sonnait, quand la fusée, signal convenu, s'éleva dans les airs. Decaen montre le drapeau à ses hommes et s'élance à leur tête au cri de : « En avant ! » D'un seul bond, il franchit le fossé, gravit le talus opposé et parvient au parapet sous une grêle de projectiles. Quatorze officiers ou sous-officiers tombent autour du drapeau, la colonne semble fléchir un instant... C'est alors que Decaen, pour rallier ses soldats, saisit le drapeau et le soutient, jusqu'au moment où il parvient à le planter sur les murs de Malakoff.

Après le combat, Théodore Decaen fut acclamé par les troupes, publiquement embrassé par Bosquet et Mac-Mahon, et nommé général de brigade.

Le lendemain, il écrivait à sa femme :

« ... J'ai eu l'honneur de commander la brigade d'attaque dans cette belle journée, et mon cher régiment a marché de front avec le 1er zouaves, en se précipitant sur les fossés comme un torrent, au signal du brave Mac-Mahon, placé avec nous dans les ouvrages les plus avancés.

« Je n'ai pas besoin de te dire où était ma place de combat, tu le sauras plus tard. Quelle journée ! Quel



Canrobert recoit la visite de l'amiral Avellan (page 226).

feu pendant cinq heures consécutives ! Que de courage déployé par nos intrépides soldats, gravissant les parapets, combattant corps à corps à la baïonnette, à coups de pierres, à huit ou dix pas, au milieu de la fusillade, de la canonnade, de la mitraille, et bravant mille fois la mort ! Que c'est donc beau un grand combat comme celui-là ! Que c'est grandiose et solennel ! Aussi que d'actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu pour ma conservation. Je l'ai bien vivement remercié de sa protection si visible et si incessante ; souvent j'ai élevé mon âme vers lui, et ma pensée vers toi, et je le remerciais du fond de mon cœur en me rejetant dans cette lutte terrible dont nous sommes sortis victorieux, après des efforts surnaturels.

« Tous mes officiers supérieurs sont blessés ou tués. Tu vois, lorsqu'on revient d'une telle bagarre, on doit s'estimer heureux et remercier le Ciel.

« J'oubliais de te dire que j'ai reçu un biscaïen sur la plaque de mon ceinturon, il n'a produit qu'une contusion assez forte dont je souffre peu, quoiqu'elle soit fortement marquée sur la peau. Le drapeau de mon régiment est en lambeau, percé de balles, de boulets et d'éclats d'obus ; l'aigle a été aussi mutilée, et le 2e de ligne sera fier de le montrer à la France, quand il sera de retour dans sa chère patrie. »

Canrobert aimait à exalter les vertus souvent ignorées des simples soldats, et avec quelle tendresse il s'écriait : « Combien je l'aime ce pauvre soldat ! » Comme il applaudissait aux belles paroles du général Ambert, lorsqu'il dit :

« Le sergent qui monte la garde dans la dernière cité de France accomplit un devoir immense, sans lequel tout ce qui vit de sécurité cesserait à l'instant. Cette garde montée enfante l'ordre, et l'ordre donne nais-

sance aux bonnes lois, aux bonnes mœurs, aux œuvres intellectuelles, aux prospérités matérielles. »

Pourquoi l'obscurité serait-elle un tourment ? parce que votre action est invisible et inconnue, est-elle moins puissante? Dieu est invisible dans la création, l'âme est invisible dans le corps; mais le corps ne vit que par l'âme, et le monde n'existe que par Dieu.

Canrobert s'est toujours considéré lui-même comme un soldat, rien qu'un soldat. Très modeste, sans pose, il n'a jamais demandé qu'on le considérât autrement que comme un homme de guerre.

En 1893, un grand journal parisien, publiant une suite de récits sous le titre : *Comment naissent les vocations,* s'était adressé au Maréchal; voici comment il rendait compte de cette visite :

« Que puis-je vous dire, Monsieur? lui avait répondu Canrobert ; je ne suis pas un lettré, moi, je ne suis qu'un homme de guerre, je ne connais que les expéditions lointaines, les champs de bataille, le cliquetis des armes, et j'ai passé ma vie à cheval à travers l'Europe et l'Afrique, courant à la lutte, la pensée pleine de l'avenir de mon pays et de sa grandeur.

« On s'use à une pareille existence, faite de périls sans nombre et d'émotions si vives. Aussi me voyez-vous, au lendemain de tant de fatigues, retenu dans mon fauteuil comme un vieux cavalier qui a dû abandonner sa monture, que dis-je ! qui peut à peine marcher. N'importe ! je crois bien que, si la France avait besoin de mon bras demain, je sentirais tout à coup le sang bouillonner dans mes veines comme aux jours les plus hardis !

« Oh ! la vie du soldat, la plus belle d'entre toutes ! Oui, redevenir soldat, quel rêve ! Reprendre le service, recommencer les campagnes d'autrefois et poursuivre la carrière jusqu'au bout, sans jamais s'arrêter, comme

Montluc, le vaillant et fier Blaise de Montluc, dont l'épitaphe devrait être celle de tous les braves : *Ci-gît Montluc, qui ne se reposa que dans la tombe !* Mais cela serait trop beau ! »

Chose bien amusante, le maréchal Canrobert, le type achevé du véritable troupier, était *membre de la corporation des épiciers de Londres*.

M. Henri d'Ideville, qui voyait parfois le Maréchal, raconte ainsi qu'ayant, au cours de l'une de ses visites, regardé un rouleau placé sur une table, le maréchal lui dit :

« Savez-vous ce que contient ce long rouleau de métal placé sur cette table, ce que renferme cet étui ? »

En même temps, il dépliait un rouleau de parchemin.

« Voilà qui me vient d'Angleterre, c'est le brevet m'instituant membre de la *corporation des épiciers de Londres*. Ceci peut faire rire en France : tout ce que nous ne connaissons point nous prête à rire, nous sommes si spirituels ! Croyez bien que j'apprécie le titre de compter parmi la vieille corporation de la Cité, honneur qui n'est point réservé à tous. Regardez le nom de mes devanciers et mes collègues. »

Et, en même temps, le Maréchal me donnait une pancarte où étaient inscrits les membres d'honneur qui, depuis 1231, avaient fait partie de la corporation.

On y lisait, entre autres noms, ceux de : John de Gisors, 1245 ; sir John Philpot, 1378 ; le roi Charles II ; George Monck ; le duc de Buckingham, etc., etc.

Le maréchal Canrobert passait, presque chaque année, quelques semaines chez M. le baron de Latapie, à Cagny. Il descendait à Longueau, traversait les entailles en bateau, et cinq minutes après était à l'entrée du village. Il venait rarement à Amiens, et se montrait peu dans Cagny.

On nous fait le récit suivant d'un incident relatif à l'un de ses derniers séjours.

Il arrivait assez souvent que les régiments de la garnison revenaient par Cagny d'une promenade militaire; le Maréchal se mettait à la grille du château et les regardait passer. Un jour que le 72e avait défilé, Canrobert sort et arrête le sergent d'arrière-garde :

— Sergent, si l'ennemi arrivait sur vous et vous prenait à revers, que feriez-vous ?

— Mon officier (le sous-officier ne connaissait pas le Maréchal) j'enverrais deux hommes avertir la colonne; avec ceux qui me resteraient nous ferions face à l'ennemi, tant que nous pourrions tenir.

Le Maréchal dut être content de la réponse du sergent, car il lui donna une pièce blanche, pour boire avec ses hommes à la santé de l'armée française.

Nous l'avons vu prendre de ses troupes des soins minutieux et presque maternels.

Il visitait non seulement les ambulances, mais les campements, la nuit et le jour; il interrogeait les soldats avec bonté et se plaisait à la naïveté de leurs réponses.

— Avez-vous de la paille, mes enfants ?

— Les cuisiniers ont-ils du bois suffisamment ?

— Comment employez-vous vos vingt-cinq centimes de supplément ?

— Les hommes ont-ils tous la ceinture de flanelle ?

— Et le sel, en avez-vous encore ?

Puis il faisait noter les réponses, et recommandait aux chefs de corps de consacrer leurs loisirs à augmenter le bien-être des hommes, par tous les moyens dont ils pouvaient disposer. Il vécut longtemps de la vie du soldat, en partagea les mystérieuses souffrances, il en connaissait les dévouements, il savait combien l'étape est longue, combien pèsent le fusil et le sac... pour ses compagnons d'armes, il fit le sacrifice de sa

vie et il se souvint toujours que « c'est surtout quand on commande de braver la mort, qu'on doit se rappeler qu'on parle à des égaux. » Cette grande leçon de l'exemple, il l'a partout donnée, et avec quel cœur !

Sait-on que c'est au maréchal Canrobert que les troupiers doivent jusqu'à la distribution des bons de tabac ?

En 1859, au cours d'une tournée d'inspection qu'il faisait à Lunéville, il avise dans le rang un homme à la physionomie intelligente, et lui pose les questions d'usage :

— Es-tu content de l'ordinaire ?

— Enchanté, Monsieur le Maréchal, réplique le troupier sans se déconcerter, seulement ça manque de tabac.

— Comment ça manque de tabac ?

— Mais oui, Monsieur le Maréchal. On nous défend d'en acheter aux contrebandiers, et l'autre, celui de la régie, est trop cher pour nos moyens. Dame avec un sou par jour !

— C'est bon, répondit le Maréchal. On verra à te satisfaire.

De retour à Paris, le maréchal Canrobert n'oublia pas la promesse faite au soldat de Lunéville.

Quinze jours après, une décision ministérielle instituait les bons de tabac. Ce fut une fête dans l'armée, et un chansonnier de l'époque consacra des couplets à l'innovation du Maréchal.

CHAPITRE XXIII

« Canrobert n'appartient pas à la politique mais à la vérité, à la gloire. »

Le maréchal Canrobert avait toujours vécu en chrétien, c'était un croyant et un pratiquant ; non seulement il avait la foi religieuse, mais il a toujours donné le meilleur exemple à ses subordonnés. Il a laissé du véritable homme politique et du véritable homme d'Etat, cette belle définition :

« Pour occuper dignement le pouvoir, pour diriger les grandes masses, on ne peut se tirer d'affaire que de deux façons : il faut avoir du génie, des qualités hors ligne, être vraiment supérieur ; lorsque le génie manque, on ne peut le remplacer que par une honnêteté profonde et par le sentiment du devoir. »

« Jamais, témoigne un de ses proches, il n'a rédigé un ordre du jour sans y écrire d'abord le nom de Dieu. »

Canrobert, nommé sénateur à son retour de Crimée, demeurait habituellement dans l'ombre qui plaisait à sa simplicité, mais il n'entendait pas forfaire à l'honneur comme chrétien pas plus que comme soldat ! Il intervenait peu dans les discussions parlementaires, si ce n'est pour relever le prestige de la Croix ou du Drapeau ! Les mots, Dieu et Patrie, n'étaient pas à son grand cœur vides de sens, exempts de nobles devoirs à remplir.

Le 30 mars 1867, à propos d'une question relative à l'instruction primaire, le sénateur Sainte-Beuve imagina de faire l'apologie des livres de l'apostat Renan.

Le blasphème et l'irréligion se sont permis à la tribune française de lâches attaques contre la divinité de Jésus-Christ.

Le rude soldat indigné, sortit de son modeste silence; et se levant avec indignation, comme mû par un ressort, il s'écria :

« Ce n'est pas dans cette assemblée, qu'on doit faire l'apologie de celui qui a nié la divinité du Christ et qui s'est posé comme l'ennemi acharné de l'Eglise. Quant à moi, tout en laissant à chacun sa liberté d'action, je proteste formellement contre les doctrines qui sont émises, et je suis persuadé que ma voix aura ici beaucoup d'échos. »

Les paroles du Maréchal furent couvertes d'applaudissements, et la plupart des sénateurs allèrent, au cours même de la séance, lui serrer la main.

Cette attitude, il l'eut encore au service de la République, non par la parole, car il se borna à intervenir dans les lois militaires, notamment en s'opposant à la loi de 1889, mais qui, par ses votes, ont toujours marqué le catholique pratiquant : il repoussa les projets sur l'enseignement, la réforme judiciaire, le divorce, etc.

Canrobert prit une grande part aux débats relatifs à l'organisation de l'armée, en particulier à la discussion de la loi sur l'état-major.

« L'état-major disait-il, est à une armée ce qu'un chef d'orchestre est à toutes les parties concertantes ; c'est-à-dire qu'il *n'invente rien,* mais dirige l'exécution des ordres et la pensée du général en chef. »

En novembre 1876, il était surtout question, dans le projet, de l'intendance et du service de santé militaire. Il prononça alors un discours important pour les intérêts, même matériels, des soldats qu'il avait vus à l'œuvre et qui lui ont toujours été si chers. « Ce projet de loi, dit-il en commençant, est d'une gravité telle que

je n'ai pu m'empêcher de prendre la parole... trois principes forment la base de ce projet : l'autorité du commandement sur l'administration, l'indépendance du contrôle, enfin l'indépendance absolue des médecins militaires en ce qui concerne l'art de guérir...

« Le commandant de corps d'armée, en dehors de toutes les autres attributions, a des devoirs multiples à remplir... mais si vous voulez en faire un intendant, un artilleur, un ingénieur, un médecin, ce n'est pas possible !

« Les *ordres* de pourvoir et de distribuer, constituent le devoir et la responsabilité du commandement ; les *moyens* de pourvoir et de distribuer, constituent le devoir et la responsabilité de l'intendant, de l'administrateur...

« ... Un orateur auquel je me permets de répondre, a dit qu'ordre de pourvoir et moyen de pourvoir sont synonymes ! » Je ne puis partager cette opinion, ces deux choses sont très distinctes. Le général doit donner l'ordre; et si cet ordre rencontre des obstacles que l'intendant ne peut surmonter, il doit y obvier avec son autorité; mais le général ne doit ni ne peut s'occuper des *moyens,* que dans les cas exceptionnels et de force majeure.

« Pour les médecins, j'avais pour principe, quand j'étais général en chef, de toujours les consulter au point de vue de l'hygiène, de leur laisser la latitude la plus absolue pour soigner les malades, pour les guérir, et pour prévenir les maux.

« En Crimée, nous avons eu beaucoup de maladies, entre autres le typhus, qui est bien plus terrible que le choléra qui nous avait aussi atteints. Quand le mal s'était jeté dans une tente ou dans une baraque, c'était une affaire de jours, mais il tuait tout le monde. Le médecin en chef, homme dévoué, M. Scrive, avait fait

des observations que l'on n'avait pas écoutées comme il l'aurait voulu. Il vint me trouver.

« Que voulez-vous faire? lui demandai-je. Changer les tentes, les baraques? Ce sera fait ce soir.

« Depuis lors le typhus diminua sensiblement, sans disparaître cependant ; mais grand nombre de mes pauvres soldats échappèrent à la mort. »

L'on se souvient encore au Sénat du beau discours, et de la noble défense du Maréchal, le 11 décembre 1879, où quelques attaques très vives, dirigées contre lui, reprochaient au gouvernement de le maintenir comme président à la tête de plusieurs Commissions importantes, siégeant au ministère de la guerre.

« Cette situation, répondit le vieux Maréchal, je ne l'ai ni demandée, ni sollicitée ; si je l'ai acceptée, c'est par devoir, c'est guidé par la conviction que là encore, je peux rendre quelques services à l'armée.

« Mais, dira-t-on, Canrobert fait de l'opposition au gouvernement, il nous est hostile.

« Comme citoyen français et comme sénateur, j'ai, ainsi que vous, le droit d'avoir mes convictions personnelles... comme soldat et comme maréchal de France, mon opinion c'est le service de mon pays, c'est l'obéissance à ses lois, » et le grand soldat terminait par ces belles paroles :

« ... Dans une autre enceinte, où l'on attaquait le ministère à cause de mes fonctions de président de la Commission de classement, un ministre, — je crois qu'il est devant moi, — pour arrêter les critiques dont le gouvernement était l'objet, a jugé convenable de dire : « Le maréchal Canrobert n'est rien dans l'armée... rien, qu'un maréchal de France !... »

« Mon Dieu, Messieurs, je vous demande la permission de me contenter de ce titre. Pour le conquérir pas à pas et le conserver, j'ai parcouru pendant plus d'un

demi-siècle les divers champs de bataille de notre Europe. Il est pour moi un immense honneur, car il me permet d'attacher à mon nom, à mon honnête nom de soldat, le grand nom de la France ! à laquelle j'ai voué toute ma vie, et à laquelle j'espère consacrer mes derniers jours. »

Hélas ! les derniers jours du grand guerrier qui porta le dernier le bâton de maréchal, furent profondément attristés par la mort de sa digne compagne, par celle de l'un de ses fils ; mais surtout (car ces pieux défunts il devait bientôt les revoir) par l'attitude du Parlement, qui se montrait de plus en plus hostile aux principes qu'il avait servis toute sa vie. Il vint même un jour, où, dans une Assemblée qui devrait compter les plus intègres des Français au nombre de ses membres, Canrobert fut la glorieuse victime du scrutin *libre*... (?) lequel envoya le sectaire Floquet siéger à sa place !... L'un des organes les plus répandus de l'honnête, sinon de la bonne presse, laquelle fut unanime dans son indignation, a publié à ce sujet l'article que nous reproduisons en partie :

« Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ce moment, en France, il n'y ait personne, pas même les électeurs, pour dire au doyen des guerriers civilisés :

« Maréchal, si aujourd'hui on sonne la retraite, ça ne sera pas pour vous ; car, vous, nous vous gardons cemme notre plus précieux joyau. Nous voulons que vous continuiez à figurer dans nos assemblées délibérantes, non pas pour vous, mais pour elles. Vous n'appartenez pas à la politique, vous appartenez à la gloire. Maréchal, si aujourd'hui on sonne la retraite, ça ne sera pas pour vous. »

« Aujourd'hui, personne ne dit cela, et le départ du

vieux soldat de quatre-vingt-quatre ans, bien que volontaire, fait partie d'un mouvement d'opinion.

A propos de l'échec du Maréchal, remplacé au Sénat par le citoyen Floquet, M. Cornély écrit :

« ... Il est bien certain qu'une Assemblée politique qui, le même jour, perd un Canrobert et gagne un Floquet, subit en quelque sorte une double déchéance.

Cette coïncidence, d'ailleurs, est entièremeut logique. Elle satisfait le goût que nous avons hérité des Latins pour la symétrie. Et il nous paraît tout à fait rationnel, que le héros de Zaatcha sorte par une porte, d'une enceinte où l'ancien président de la Chambre entre par une autre porte.

Canrobert et Floquet représentent deux races incompatibles, deux espèces qui ne peuvent fréquenter le même milieu. L'un porte encore sur sa belle figure de soldat le reflet des rayons de nos vieilles gloires consolatrices. L'autre incruste sur son visage toutes les désillusions de notre triste époque.

L'un s'appelle la Modestie et l'autre la Vanité. L'un s'appelle le Devoir et l'Abnégation ; l'autre s'appelle la Révolte.

... On se réjouit à bon compte au *Journal des Débats*.

Je viens d'avoir la curiosité de relire la notice consacrée à Canrobert par le dictionnaire Larousse. Le rédacteur de cette notice croit spirituel de tourner en ridicule le Maréchal, parce qu'un jour, à l'ancien Sénat impérial où il siégeait de droit, il fut amené par un incident de séance, à affirmer la divinité de Jésus-Christ.

« Si M. le maréchal Canrobert, écrit le collaborateur du célèbre recueil, va entendre le P. Félix à son prochain sermon sur la Passion, il ne manquera pas, sans doute, à l'exemple de Clovis et du brave Crillon, de s'écrier, en portant la main sur son épée : « Morbleu ! Que n'étais-je là avec mes zouaves ! »

Le trait est piquant, et fait pardonner la licence historique qui accorde des zouaves à Clovis et à Crillon. Mais, avec sa lourde plaisanterie, le dictionnaire Larousse décerne au Maréchal un voisinage et des émules, que ses plus ardents admirateurs oseraient à peine rêver pour lui. Il marque une fois de plus le caractère, en quelque sorte fraternel, de la Croix et de l'Epée, et cette association séculaire d'idées qui fait des grands soldats de grands croyants.

Il est vrai que de nos jours, Clovis s'écriant, en entendant raconter la Passion de Jésus-Christ : « Que n'étais-je là avec mes Francs ! » doit sembler horriblement vieillot.

La formule a changé de fond en comble, et, dans une circonstance analogue, on s'écrierait : « Que n'étais-je là avec mes trois cent mille francs ! »

Mais Canrobert avait trop grandi l'armée pour échapper à la vengeance des sectaires ; il avait trop défendu la France et les principes qui l'ont faite ce qu'elle est, pour ne pas tomber avec elle sous le règne éphémère des persécuteurs hypocrites qui, dans une haine jalouse, veulent détruire tout ce qui la *grandit !...* »

Durant les années qui avaient suivi la guerre, dit le commandant Grandin (1), « le Maréchal a participé largement, comme membre du Conseil supérieur de la guerre, à la reconstitution de nos forces militaires ; comme président de la Commission de classement des officiers d'infanterie proposés pour le grade supérieur, et comme président du Comité de défense.

« La création d'une Ecole supérieure de guerre, se rattache à la question de l'avancement aux grades supérieurs. Dorénavant il faut sortir de cette Ecole pour

(1) *Le dernier maréchal de France*, p. 324.

passer, au choix, du grade de capitaine à celui de chef de bataillon ou d'escadron, les services exceptionnels pouvant seuls remplacer les études faites dans cette Ecole. Canrobert et ses collègues au Conseil supérieur de la guerre, dotent ainsi l'armée d'une pépinière d'officiers instruits, sans cesse renouvelés, ayant l'habitude du commandement.

« En 1873, le Comité de défense, par l'organe de Canrobert, son président, déposait au ministère de la guerre son projet de loi relatif à la reconstitution de nos frontières de l'Est. Ce travail embrassait les travaux à faire autour des places de Verdun, Toul, Epinal, dans la vallée de la haute Moselle ; autour de Belfort, de Langres, de Lyon, de Grenoble, dans la vallée de l'Isère ; à Albertville, à Chamoussez, et autour de Briançon.

« L'année suivante, Canrobert fait accepter par le ministère le projet sur *les réquisitions*, qui est parfait, et doit servir plus tard de base à une administration générale, permettant de faire vivre les troupes en campagne sur le pays dans lequel elles opèrent ; puis le projet de loi sur *l'établissement des champs de tir,* afin de mettre le tir en honneur dans les régiments, et d'entretenir l'adresse de nos soldats. »

C'est encore Canrobert qui fixa le choix du ministère de la guerre en 1877, sur la nomination du général Lewal au commandement de l'Ecole supérieure de guerre. Cet habile soldat unit à un caractère fortement trempé, les lumières d'un esprit éclairé et l'ardeur d'un dialecticien qui a fait école. « Ce sera, dit le Maréchal, le directeur intellectuel le plus apte à diriger les cours de l'Ecole supérieure de guerre. »

Cependant, le règne de l'intrigue a son temps. Quelques mois après son échec, Canrobert, en 1879, élu sénateur de la Charente, est une seconde fois choisi

en janvier 1885 ; mais l'âge a usé ses forces, il ne peut prendre une part assez active anx travaux de ses collègues, et prévient les électeurs qu'il n'acceptera plus leur mandat en 1892.

Désormais, les mérites de ses souffrances, l'acceptation sereine de l'inaction pénible de la vieillesse, seront offerts à Dieu par le soldat chrétien pour le relèvement et la prospérité de « sa grande et chère Patrie ! »

CHAPITRE XXIV

Dernier chagrin. — Dernier triomphe.

Le déclin d'une vie si belle devait avoir ses derniers rayons de soleil, après avoir eu ses derniers et sombres nuages.

La mort du maréchal de Mac-Mahon attrista profondément Canrobert ; déjà très affaibli, et se traînant à peine, il voulut néanmoins se transporter aux Invalides pour rendre un hommage solennel à son ancien compagnon d'armes. Canrobert, auprès du maître-autel, occupait le prie-Dieu réservé au Maréchal, alors que, Président de la République, il venait entendre la messe à Saint-Louis-des-Invalides. Tous les regards se reportaient du cercueil, magnifiquement orné, au vieillard encore debout, mais déjà penché vers la tombe, où bientôt il allait faire descendre la dernière gloire de la France militaire !

Canrobert tendit la main au Curé de Montcresson, ami et confesseur de Mac-Mahon : « Votre main, dit-il à l'abbé Auvray, porte une empreinte glorieuse qui ne s'effacera jamais ; elle a reçu la dernière poignée de main du héros de Malakoff, soyez-en fier, Monsieur le Curé. »

Puis, au Curé de Magenta, après l'avoir remercié d'être venu de loin porter à Mac-Mahon ses prières et ses larmes, il disait ému : « Soignez bien les tombes de nos soldats, ils sont morts pour vous, et du fond de leurs tombeaux ils vous parleront... Je ne demande pas



Canrobert à quatre-vingt ans.

la reconnaissance, je vous dirai seulement : « Ils sont morts pour vous ! »

Quelques instants après la cérémonie imposante des Invalides, après que, dans une attitude vraiment religieuse, Paris tout entier se fût associé au deuil de la France qui perdait, avec Mac-Mahon, un rayon de notre ancienne gloire, de la gloire de nos anciennes alliances, lequel brillait à notre horizon trop souvent brumeux et obscur ; les marins russes, conduits par l'amiral Avellan, ayant assisté au service des Invalides, se rendaient à la demeure de Canrobert, prévenu la veille.

Le colonel Avon, sous-chef d'état-major du Gouverneur de Paris, le capitaine de Quercise, officier d'ordonnance du Maréchal, et son gendre le lieutenant de vaisseau de Navacelle, reçurent l'Amiral au pied de l'escalier.

Le petit hôtel était orné de trophées de drapeaux russes et français, un peloton de cuirassiers rendait les honneurs militaires. Le soldat de Crimée, d'Inkermann, de Magenta et de Saint-Privat, revêtu du grand uniforme et des grands cordons des Ordres, était étendu par la goutte, sur un canapé ; il se soutint un instant debout pour accueillir ses hôtes, serra la main de l'Amiral et des officiers russes, et poursuivit la conversation pendant un quart d'heure. Indiquant du doigt un beau buste du salon, il dit à l'Amiral : « J'ai vu de près les soldats russes à Sébastopol, c'est là que j'ai pu apprécier leur bravoure et leur esprit chevaleresque, c'est là que j'ai appris à vous aimer. J'étais, d'ailleurs, très lié avec le prince Orloff, et l'empereur Alexandre a daigné m'offrir le buste de lui qui orne ce salon. »

Il fut impossible d'obtenir de Canrobert qu'il ne rendît pas la visite reçue ; en arrivant au Cercle militaire, qu'habitait l'Amiral, il crut cependant ne pouvoir

avancer. Au bras des officiers russes, le héros, plus qu'octogénaire, entra péniblement d'abord; puis ranimé par l'ovation enthousiaste et spontanée dont il fut l'objet, il se retira ému jusqu'aux larmes, traversant une haie de soldats, qui l'acclamèrent avec autant de tendresse que de vénération.

Le jour où les Russes devaient quitter Paris, ils assistaient à la représentation de gala donnée à l'Opéra en leur honneur.

« Tout à coup, raconte un témoin, un magnifique vieillard, portant en sautoir le cordon de Saint-André, pénètre sans bruit dans une première loge de gauche, voisine de celle qu'occupe l'amiral Avellan. C'était le maréchal Canrobert (1) !

Le commandant Mugnier, un des officiers les plus connus de l'état-major du ministère de la Guerre et M. Calmette, étaient allés le recevoir à l'entrée du pavillon de l'Empereur. Les domestiques ont dû porter l'illustre soldat jusqu'au couloir; puis, au bras des officiers, il a marché jusqu'à sa loge où le colonel Dalstein est venu le saluer au nom du Président de la République.

L'amiral Avellan s'est montré très sensible à cette marque de sympathie.

(1) L'ordre de Saint-André est l'ordre russe le plus ancien et le plus élevé. C'est en 1698 que Pierre le Grand l'institua « pour récompenser les services rendus à l'Etat et pour conférer aux plus hauts personnages de l'Empire ou des puissances étrangères, la faveur la plus signalée. » Les membres de cet ordre ne forment qu'une classe et ont le rang de lieutenants généraux. L'insigne est la croix, émaillée en bleu, du martyr saint André avec les lettres S. A. P. R. aux quatre coins, initiales de ces mots : « *Sanctus Andreas, Patronus Russiæ.* »

La croix est placée sur l'aigle double de Russie, dont les deux têtes supportent la couronne impériale. Sur le revers est encore l'aigle aux ailes déployées avec la légende en lettres d'or : « *Pour la Foi et la Fidélité.* »

Le large ruban bleu moiré se porte en sautoir, de droite à gauche; sur le collier d'or de cérémonie, le chiffre de Pierre I[er] alterne avec l'aigle de Russie et la croix de Saint-André.

Les fêtes de Toulon étaient à peine terminées que les amiraux russes adressaient au dernier Maréchal de France, le télégramme suivant :

« Sébastopol, 2 Décembre.

« Unis par la victoire, réunis par la mort ; pour les « soldats, c'est la gloire ; pour les braves, c'est la « destinée. »

« Cette inscription touchante, sur l'éternel monument de la noblesse et de la grandeur du peuple français, érigé par vous à Malakoff, sur le tombeau fraternel des deux grandes nations, est présente à nos cœurs aujourd'hui, jour anniversaire de la bataille de Sinope, prélude célèbre de la grande épopée et de la célèbre défense de Sébastopol, également glorieuse pour tous les combattants.

« Les marins de la mer Noire, rassemblés à Sébastopol, prient Votre Excellence de transmettre à la France le toast le plus sincère qu'ils portent à la prospérité de la plus noble, la plus généreuse et la plus grande nation, la nation française.

« VIVE LA FRANCE !

« *Contre-Amiraux :* DICOFF, LAVROFF, IVASOINZER. »

Dans sa réponse, le Maréchal remercie au nom de la France et termine ainsi :

« . . . En ce qui le concerne, *le vieux Maréchal* remercie très vivement la noble nation russe du culte dont elle entoure le monument élevé à Malakoff, à la mémoire de ceux qui, par leur sang, préparèrent l'union de leurs deux peuples dans les mêmes sentiments.

« Il adresse à Leurs Excellences ses vœux personnels les plus ardents, pour Sa Majesté le Tzar, la famille impériale, la grande nation russe et ses marins et soldats, si braves et si chevaleresques.

« Maréchal CANROBERT. »

Une autre dépêche adressée au Maréchal par le grand duc Michel, oncle de l'Empereur et président du Conseil, était ainsi conçue :

« Quarante-deux défenseurs de Sébastopol et moi, fraternisons aujourd'hui, comme annuellement, en mémoire de nos brillants exploits de défense.

« C'est avec un bien vif intérêt que nous avons suivi la réception solennelle récemment faite par les Français à nos marins. Profondément touchés par les discours pleins de cœur, partis de toutes les classes de la population française, nous nous souviendrons aussi de vos paroles pleines de sympathie qui vantent la bravoure chevaleresque de nos troupes en Crimée.

« Il y a quarante ans, Maréchal, que nous vous estimons, vous et nos braves et brillants adversaires, et admirons la ténacité inébranlable de l'armée et de la flotte françaises; et aujourd'hui remémorant les 349 jours de défense qui n'ont jamais eu leurs pareils, et honorant avec des sentiments de profonde sympathie et d'estime, la mémoire de nos héros et des vôtres, tombés vaillamment sur le champ de bataille, et celle de feu le maréchal de Mac-Mahon, nous nous écrions : « Vive la France armée et la flotte française ! Vive le maréchal Canrobert ! Hourrah ! »

Restait-il encore quelques lauriers à cueillir sur le chemin de la vie, à notre grand héros ? Hélas ! non, pour le bonheur de la France... ; c'était la palme éternelle qu'il allait trop tôt recevoir.

CHAPITRE XXV

La Mort (28 janvier 1895). — **Les Funérailles « L'homme de la France! »**

Les journaux du 28 janvier 1895 annonçaient en ces termes, à la France douloureusement émue, les derniers moments et la mort du maréchal Canrobert :

« Depuis quelques mois le Maréchal était très changé physiquement. Et cependant, jusqu'à il y a un mois encore, ses yeux étaient restés scintillants et vifs. On retrouvait son grand front large et bombé, sa chevelure abondante, finement bouclée, rejetée en arrière en mèches argentées... Mais les traits s'étaient creusés sous les fatigues du temps, des guerres et des souffrances morales et physiques qu'il avait endurées.

« Atteint d'un léger rhume le 4 décembre dernier, il s'alitait le 19 du même mois, et à partir de ce moment il était condamné à l'inaction.

« Cette inaction fut sa seule souffrance.

« Le dernier des maréchaux de France est mort à quatre heures cinq minutes de l'après-midi, entouré de M. Paul de Navacelle, lieutenant de vaisseau, son gendre ; de Madame Paul de Navacelle, née Canrobert, sa fille ; du baron et de la baronne de Bourgoin et du capitaine de Quercize, son officier d'ordonnance.

« Le maréchal Canrobert s'est éteint doucement, sans souffrance aucune, sans agonie.

« Depuis dimanche soir, tout espoir était perdu ; lorsqu'ils signèrent leur bulletin, les professeurs Germain

Sée, Dieulafoy et le docteur Ramond s'étaient si bien rendus compte de l'état de l'illustre soldat, qu'ils jugèrent une nouvelle consultation inutile.

« De fait, les forces du Maréchal s'affaiblissaient de minute en minute; la vie s'en allait peu à peu, sans qu'il fût possible de rien tenter.

« Durant toute la nuit, on craignit un dénouement fatal.

« Cependant, le Maréchal passa une nuit assez bonne; vers le matin, il sommeilla un peu sans oppression; mais la respiration était d'une faiblesse extrême.

« Les professeurs Dieulafoy, Germain Sée et le docteur Ramond se réunirent à dix heures du matin, et après avoir examiné l'illustre malade, qui avait encore toute sa lucidité, rassurant et consolant même ceux qui l'entouraient, ils rédigèrent ce dernier bulletin :

« L'état de M. le Maréchal s'aggrave de plus en plus. »

« A partir de ce moment, le maréchal Canrobert s'assoupit. Hélas! cet assoupissement était le prélude de la mort. Quelques heures après, la respiration cessa : tout était fini...

« Le maréchal Canrobert qui avait toujours vécu en parfait chrétien, avait reçu depuis quelques jours, alors qu'il avait sa complète connaissance, la sainte communion ; dimanche, sur sa prière, le curé de Saint-Pierre de Chaillot lui donna l'extrême-onction. »

Quel contraste entre cette fin du glorieux soldat, et l'existence mouvementée et héroïque qu'il mena, pendant près de quarante ans, sur tous les champs de bataille d'Afrique et d'Europe !

Oui, certes, contraste au point de vue humain, mais sublime leçon donnée par le héros, qui rend en si grande paix son âme à Dieu! Celui qui n'avait jamais rédigé un ordre du jour sans y écrire d'abord le nom de Dieu,

avec quelle assurance pouvait-il se présenter au tribunal du Souverain Juge, et répondre au divin ordre du jour qui l'appelait à la gloire éternelle !

Aux solennelles funérailles nationales de Canrobert qui rejoignait aux Invalides son glorieux camarade, les mêmes pompes qui avaient accompagné Mac-Mahon se renouvelèrent, avec ce cachet particulier de douleur patriotique de la France pleurant son dernier Maréchal.

Entre tous les articles remarquables consacrés à la mémoire de Canrobert, nous choisissons les lignes émouvantes de M. George Duruy, comme les plus propres à rallumer dans les jeunes générations le feu sacré, prêt à s'éteindre sous le scepticisme religieux et politique. Puisse le bien que nous en espérons retomber en pluie de grâces sur notre pauvre France, et ouvrir enfin les yeux de ceux qui rêvent une gloire toute païenne pour cette « chère et grande patrie, » fille aînée de l'Eglise !

CANROBERT

Soldats de France, apportez des lauriers ! Apportez à pleines mains

> Ces belles palmes toujours vertes
> Qui gardent les noms de vieillir !

Les palmiers de Zaatcha vous fourniront celles qui eussent été les plus chères à son cœur. Mêlez à ces palmes un rameau du pâle bouleau de Crimée : il en pousse sur les collines de l'Alma et dans les champs d'Inkermann..... Et c'est la magnanime Russie elle-même qui en tressera pour lui des couronnes ! Ajoutez un feuillage cueilli à l'olivier d'Italie : l'Italie permettra

peut-être que vous empruntiez ce feuillage aux oliviers de Magenta.

Mais surtout n'oubliez pas la branche du sombre sapin des Vosges! Qu'on la prenne, celle-là, s'il se peut, près de Metz, sur la hauteur meurtrière de Saint-Privat! Qu'on l'apporte avec une poignée de la terre sacrée qui n'est plus terre de France ! Et qu'on la pose, cette branche du sapin lorrain, — qu'on la pose ornée du drapeau, sur le cercueil où dort le maréchal Canrobert.

*
* *

Car cet exemple vivant n'est plus. Cette belle figure de soldat, où l'armée nouvelle aimait à retrouver l'image de l'ancienne, disparaît. Sachons gré à la mort d'avoir accordé à ce héros la fin que souhaitait sans doute son âme, obstinément guerrière en dépit des années. Une vieille blessure reçue à la prise de Constantine, en 1837, s'est rouverte. Et, après plus d'un demi-siècle écoulé, ce boulet perdu l'emporte. C'est bien au champ d'honneur que devait mourir — et qu'est mort le maréchal Canrobert.

Vous trouverez partout l'histoire de sa vie. Admirez-en la belle unité. Officier, officier supérieur, général, chef d'armée avant 1870, sénateur sous la République, cet homme, — si noblement fidèle au souvenir du passé, — a été en tout temps, en tout lieu, l'homme de la France, le bon serviteur qui jamais ne se lasse, qui jamais n'épargne sa peine, que rien ne rebute, pas même les injustices, pas même les calomnies — et qui ne demande pour salaire que l'estime de son pays.

La France lui a fait bonne mesure, en ajoutant à cette estime sa gratitude et son respect. Il a vieilli, entouré de la vénération publique. Les rois et les empereurs, les chanceliers, les ministres, les hommes de guerre de

l'Europe tenaient à honneur de s'incliner devant lui. Il était pour eux plus qu'un homme — même très illustre; il était un symbole. A leurs yeux, quelque chose de cette auguste personne morale qu'est la France — la vraie France, qui n'est pas celle, hélas! que nous montrons à cette heure à l'étranger! — s'incarnait dans ce vieux maréchal.

Et il était aussi cela pour nous : une consolation, un réconfort, une raison de ne pas nous abandonner au dégoût de nous-mêmes... Quand les spectacles que nous offre la politique contemporaine avaient par trop sali nos yeux, nous allions les reposer sur lui. Et notre nausée s'apaisait un peu, quand nous avions respiré cette fleur d'honneur, de désintéressement et de patriotisme, qui continuait à exhaler son parfum au milieu de cette abominable pestilence...

Oui, le pays a quelque chose à faire, aujourd'hui, pour s'acquitter à son tour envers l'homme qui n'a jamais cru qu'il eût fini de payer sa dette à la patrie, tant qu'il a eu un souffle de vie à lui offrir.

* * *

Trois hommes m'ont inspiré, dans l'absolu de sa plénitude, le sentiment du respect. L'un est Pasteur. Que Dieu nous le laisse longtemps encore! (1). L'autre était Canrobert. On me permettra de ne pas nommer le troisième — encore que de celui-là ma pensée et mon cœur soient toujours aussi pleins, que s'il continuait à me donner chaque jour en exemple la mâle et simple grandeur de sa vie.

Quand j'appris, il y a quelques jours, que le Maréchal

(1) L'illustre Pasteur a depuis rendu à Dieu sa belle âme, et a terminé une vie toute de zèle pour la science chrétienne et pleine de charitables œuvres.

était indisposé, je demandai à le voir. Tout souffrant qu'il fût, il y consentit — avec la bonté qui dans ce rare cœur égalait la vaillance. J'entrai dans cet appartement sans luxe, mais où l'on sentait partout présente la grandeur morale de celui qui l'habitait. Je vis aux murs ces images guerrières qui toutes parlent de sacrifice à la patrie, et les photographies de ses frères d'armes, au milieu desquels il aimait à vivre — puisqu'il n'avait pu tomber à leurs côtés dans la belle ivresse d'un jour de bataille, quelques avances qu'il eût faites à la mort. Je m'arrêtai un instant devant l'admirable portrait du Maréchal lui-même. Et sous son costume civil, je le retrouvai tel qu'un officier de l'armée de Metz me contait l'avoir vu au feu : dressé sur ses étriers, levant très haut la tête, élargissant sa poitrine comme pour offrir plus de prise à la mort qu'il bravait, et, de ses narines largement ouvertes, selon le mot qui me fut dit, « reniflant au passage les obus. »

Je fus introduit dans sa chambre. Il souleva sur l'oreiller sa tête de vieux lion blanchi. Sa fille, celle qu'il appelait « son Antigone, » l'aidait à se tenir dans son lit presque assis. Et c'est là un spectacle que je n'oublierai jamais.

Il se mit à parler intarissablement, avec cette éloquence naturelle qui n'était que le jet au dehors du trop plein d'héroïsme qu'on sentait bouillonner en lui. Et j'entendis des choses si belles que j'aurais voulu me mettre à genoux pour les entendre. Il évoqua ses campagnes, ses armées, ses batailles. Je vis défiler devant moi toute la gloire de mon pays depuis de très lointaines années, où je n'étais pas né encore, et où lui, déjà, travaillait à la grandeur de la patrie. Je vis le terrible ravin et la brèche de Constantine, les oasis, entourées de murs en terre sèche abritant de noirs démons vêtus de blanc, dont le long fusil vous crache à bout portant

d'effroyables blessures ; je vis Sébastopol et son funèbre Mamelon Vert, Turin pavoisé, criant, ivre d'amour : « *Evviva la Francia!* » Je vis le roi Victor-Emmanuel chargeant avec les zouaves à Palestro, je vis Metz...

Et comme il prononçait ce nom, soudain il demanda un livre, un vieil annuaire de l'armée allemande, où figure l'interminable liste des officiers de la garde royale prussienne tombés à Saint-Privat. Quand j'eus regardé les pages qu'il me désignait, il prit le livre, le mit sur ses genoux, posa sa main dessus et, avec un regard et une voix terribles, il me dit :

— Ceux-là, ce sont MES MORTS !

Et cette main débile, cette main décharnée d'octogénaire, prit tout à coup à mes yeux l'aspect formidable d'une patte de lion s'allongeant sur une proie.

Puis il me parla de ses infirmités, de sa jambe blessée qui le faisait cruellement souffrir, de la difficulté qu'il éprouvait à entendre.

— Je suis sourd ! me disait-il.

— C'est pour avoir trop souvent et de trop près entendu le canon ! criai-je à son oreille.

Il sourit et me dit :

— Oui, j'ai encore connu la guerre, moi !

Ce qu'il entendait par là, vous le devinez. Il avait connu la guerre héroïque, la guerre où c'était de la trempe de l'instrument humain que dépendait surtout la victoire. Et c'est cette guerre-là qu'il aimait. La guerre scientifique de demain lui paraissait moins belle que l'autre, parce qu'elle sera moins chevaleresque.

Les preux des anciens temps ont dû éprouver quelque chose de ce sentiment quand la brutalité des « bastons à feu » — ainsi que Montluc appelle dédaigneusement les mousquets — a remplacé la noblesse de l'épée et de la lance.

Je le quittai, ému plus que je ne saurais dire, et son-

geant à part moi que le Maréchal avait eu raison de venir habiter cette rue parée du beau nom de Marignan ; car j'avais très nettement senti qu'en lui revivait l'âme d'un paladin, d'un autre chevalier Sans Peur et Sans Reproche.

*
* *

Et maintenant, Monsieur le Maréchal, de cette mort que vous avez tant de fois regardée face à face, le problème est pour vous résolu. Vous savez le grand mot de l'éternité ; vous avez pénétré le *mystère essentiel*. Comme vous le croyiez fermement, dans ce lieu de lumière où se réunissent les âmes, là est la vôtre. Elle y a retrouvé ses âmes sœurs. Jeanne d'Arc et Bayard sont venus au-devant de vous. Gaston de Foix, Turenne, Tourville et Villars, Bugeaud, Courbet et Mac-Mahon vous attendaient...

Nous, cependant, nous restons, portant dans nos cœurs, que l'angoisse de cette heure sombre étreint, une tristesse de plus. Nous sentons qu'avec vous quelque chose de très pur, de très noble, de très grand nous a quittés. Ces pertes-là, nous ne savons plus aujourd'hui comment on les répare. Où sont-ils, ceux qui remplaceront nos grands morts de cet hiver ?

Mais vous nous laissez un exemple : celui d'une belle vie consacrée tout entière à l'honneur, au devoir, à la patrie. Et il se peut, en effet, que cette terre de France, pour la gloire ou la défense de qui vous avez tant de fois versé le généreux sang de vos veines, dévore la dépouille que nous allons lui confier. Mais qu'est-ce que cela ? Les grands cœurs comme le vôtre échappent aux reprises du tombeau. Vous vivez toujours, puisque la mémoire des hommes est pleine du souvenir de vos vertus ; vous continuez à servir la France, puisque les

hauts enseignements qui sortent de votre vie nous restent comme une semence de dévouement et d'héroïsme qui fructifiera ; et après m'être respectueusement incliné devant la tombe où nous allons déposer avec vous cinquante ans de notre gloire, j'essuie mes pleurs — car cela seul qui est viril, cela seul qui est chrétien, sied au deuil des héros — et je dis : « Soldats de France, votre vieux chef était riche d'honneur, mais pauvre d'argent. Et pourtant, il vous lègue un trésor royal. Venez et prenez votre part. A chacun de vous, une parcelle de la vérité qui animait l'âme du maréchal Canrobert ! »

Et si nombreuse que soit notre armée, il y en a pour tous !

George Duruy.

TABLE DES MATIÈRES

Guerre Franco-Prussienne

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique.*